



# T A B L E A U

## SOMMAIRE ET PHILOSOPHIQUE

DU GENIE, DU CARACTERE, DES  
MŒURS, DU GOUVERNEMENT  
ET DE LA POLITIQUE

440

D E S

B A T A V E S.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. M I L O N.

avec des Remarques du Traducteur.

BIBLIOTEKA

Państw. Biblioteka

A L A H A Y E,

CHEZ J. VAN CLEEVE, Libraire

M. DCC. LXXXIX

3396



La réunion d'intérêts qui a eu lieu entre la *Grande-Bretagne* & les *Provinces-Unies*, à la suite de la révolution opérée dans cette république, a engagé l'écrivain *Anglais* à composer l'ouvrage dont on donne ici la traduction; ouvrage, qui est le résultat des observations qu'il a faites durant sa résidence dans ce pays, bien digne de fixer à tous égards l'attention de l'observateur philosophe.

En effet les sept *Provinces-Unies*, quoique resserrées dans une médiocre étendue de terrain, ont formé de tout tems un état si florissant & si puissant qu'il ne s'est point passé d'événemens remarquables sur le théâtre de l'Europe, sans qu'elles n'y ayent eu une part considérable.

Quand on jette un coup-d'œil en arrière sur les faits mémorables qui caractérisent l'histoire de cette célèbre république, il faut avouer que les annales ni anciennes ni modernes, ne



rapportent rien de supérieur à ce qui a été achevé par l'industrie, la persévérance & la résolution des *Bataves* ou habitans des *Provinces-Unies*; & que l'énergie & la sagesse, déployées par ceux qui furent à la tête de leurs affaires, égalent tout ce qui nous a été transmis des plus célèbres & des plus grands hommes d'état.

Que les mesures erronées, prises durant les derniers troubles, en conséquence de l'esprit de faction domestique, ne nous portent point à penser défavorablement des *Bataves*; toutes les nations se sont écartées des maximes de prudence sur lesquelles leur prospérité fut fondée, & elles n'y sont retournées qu'après avoir été forcées par le malheur à voir & à reconnaître leurs erreurs.

Quoiqu'il ait paru beaucoup d'écrits touchant les *Provinces-Unies*, on ose espérer que cet ouvrage sera accueilli avec cet intérêt qu'inspirent les circonstances actuelles de ce pays.

## CHAPITRES ET DES MATIERES

## QUI Y SONT CONTENUES

## CHAPITRE I.

*Difficultés & dangers qui accompagnent l'établissement de la république des sept Provinces-Unies. Ses faibles commencemens & son état incertain. Conduite intrépide des Bataves en secouant le joug de l'Espagne, & en s'opposant à l'invasion de la France. Leur patience & leur fermeté en combattant & surmontant les obstacles de la nature. Vers de Pitcairn sur ce sujet. Leurs reglemens & améliorations domestiques, & leurs maximes dans les affaires, & en matière de commerce, adoptés par quelques uns des plus grands Princes.*

Pag. I.



CHAPITRE II.

*Les Provinces-Unies propres seulement pour les Voyageurs d'une classe philosophique. Rapide accroissement de leur prospérité. Cette prospérité seulement égalée par celle de l'Angleterre. Facilité de s'établir dans les Provinces-Unies. Causes de leur population & de leur opulence. Accueil hospitalier fait dans les Provinces-Unies à plusieurs personnages illustres. Les Bataves remarquables par leur esprit de tolérance religieuse. Son utilité pour l'état. . . . .* Pag. 28.

CHAPITRE III.

*Les Provinces-Unies renommées pour des hommes d'état, habiles & heureux. Bravoure des troupes Bataves sous le prince Maurice. Excellente administration des finances de la république. Vigilante & judicieuse intervention des Bataves dans les affaires étrangères. La France ennemie invétérée des Provinces-Unies. Politique*

*des Bataves pour intéresser d'autres états à la prospérité de leur république. . . . .* 48.

CHAPITRE IV.

*Industrie des Bataves dans l'embellissement de leur pays & dans tout ce qui peut contribuer à l'abondance, à la propreté & à la commodité: c'est un des principaux motifs de l'affluence des étrangers. Les talens d'une utilité solide principalement encouragés dans les Provinces-Unies. Ressemblance des Bataves & des Carthaginois dans cette particularité. . . . .* Pag. 59.

CHAPITRE V.

*Naturel sérieux & pensif des Bataves; circonstance très désagréable pour les étrangers. Un extérieur enjoué n'en impose point aux Bataves. Leur grand attachement à l'argent & leur orgueil provenant de la possession des richesses; ce qui est prouvé par quelques exemples. . . . .* 58.



CHAPITRE VI.

Frugalité & modération des Bataves dans leurs plaisirs. Ils ne sont pas amis des amusemens dispendieux. Ils savent cependant se les procurer avec élégance & propriété. De la Haye. 81.

CHAPITRE VII.

Humeur brusque & défaut de complaisance des gens de la dernière classe dans les Provinces-Unies. La classe plus élevée est unie, franche & civile. Les Bataves en général sont d'un naturel amical, & prêts à assister les gens qui ont de l'industrie. Leur attention à procurer de l'occupation à tous les individus, à défendre l'oisiveté & à encourager les inventions utiles. 90.

CHAPITRE VIII.

Des canaux dans les Provinces-Unies. Banque d'Amsterdam. Intégrité & fermeté des Bataves

à la soutenir & à en maintenir le crédit dans des calamités urgentes. Etablissement des compagnies des Indes Orientales & Occidentales au milieu des guerres & de grandes obstacles. 101.

CHAPITRE IX.

Excellent ordre & bonne administration des flottes & des armées Bataves. Les Bataves sont les premiers auteurs d'un système complet de discipline militaire. Leurs moyens de faire naître l'émulation parmi leurs propres concitoyens & de gagner des amis à leur cause. Patriotisme des Bataves quelquefois porté à un excès condamnable. Leur finesse & leur politique à l'égard des puissances étrangères. 116.

CHAPITRE X.

Aristocratie du gouvernement Batave. Moyens employés pour le maintenir & le rendre agréable au public. L'habitant des Provinces-Unies nulle-



ment enclin à l'insurrection, cependant extrêmement dangereux, lorsqu'il y est provoqué. Modestie des chefs du gouvernement dans leur extérieur, leur conduite & leurs discours. Exemples de cette circonstance en divers cas. Egalité dans la levée des taxes. Impartialité observée dans l'exécution des loix & l'administration de la justice. Les Bataves nullement sujets à la prévention. Leur diligence & exactitude à remplir les devoirs attachés aux emplois publics.

125

## CHAPITRE XI.

Conséquences salutaires de l'économie & de l'industrie des Bataves. Ils supportent patiemment les grandes dépenses & les grandes pertes. Leur persévérance à repousser & à surmonter les obstacles dans leurs établissemens étrangers, La nation Batave est d'une humeur tranquille & contente. Elle n'est point sujette à s'enorgueillir ni à se laisser abattre. Bons effets d'une pareille tournure d'esprit. Les Bataves aiment mieux les aïssances domestiques que l'éclat & l'ex-

érieur. Banqueroutes moins fréquentes dans les Provinces-Unies qu'ailleurs, Les Bataves ne sont point aussi inclinés à se retirer des affaires que les autres peuples. Quelle en est la raison. Esprit économique de toutes les classes dans les Provinces-Unies. Cet esprit est de beaucoup supérieur à celui des autres nations. Ses heureuses conséquences dans la vie privée. Rôle important des Bataves dans les affaires publiques de l'Europe; ce qui est un juste sujet d'étonnement.

Pag. 140.

## CHAPITRE XII.

Instruction à retirer de l'histoire des Provinces-Unies. Reflexions sur l'élévation de quelques nations. Causes de la prospérité des Provinces-Unies. Conduite des Bataves comparée avec celle de quelques états anciens & modernes. Récapitulation de leur politique.

165.



CHAPITRE XIII.

*Censure injuste & procédé peu honnête envers les Bataves de la part de quelques princes & nations de l'Europe. Fausses notions sur les qualités & le caractère des hommes examinées & refutées.* Pag. 177.



T A B L E A U

SOMMAIRE ET PHILOSOPHIQUE  
DU GENIE, DU CARACTERE, DES  
MŒURS, DU GOUVERNEMENT  
ET DE LA POLITIQUE DES

B A T A V E S.

CHAPITRE I.

*Difficultés & dangers qui accompagnent l'établissement de la république des sept Provinces-Unies. Ses faibles commencemens & son état incertain. Conduite intrépide des Bataves en secouant le joug de l'Espagne, & en s'opposant à l'invasion de la France. Leur patience & leur fermeté en combattant & surmontant les obstacles de la nature. Vers de Pitcairn sur ce sujet. Leurs reglemens & améliorations domestiques, & leurs maximes dans les affaires, & en matiere de commerce, adoptés par quelques uns des plus grands Princes.*

Les Bataves, dans l'établissement de leur république, eurent à lutter contre de plus gran-



des difficultés qu'aucun peuple dont l'histoire ait jamais fait mention. Ils parvinrent à la possession de la liberté, comme l'héritier d'un fonds de terre, dont toute la valeur doit consister dans ses améliorations futures. Ils se montrèrent toutefois entièrement capables de remplir la tâche que la nécessité leur avait imposée. Dans le cours de peu d'années, les sept Provinces-Unies, contrée que la nature a disgraciée d'une manière remarquable, devinrent un pays habitable & riant; des villes & des cités furent construites, où de chétives cabanes & de pauvres villages avaient précédemment existé durant plusieurs siècles; leurs frontières furent garnies de forteresses. Elles mirent en campagne de nombreuses armées, & en mer les flottes les plus formidables. En un mot, elles se rendirent entièrement dignes de cette indépendance qui, après avoir été généreusement défendue par une guerre de quarantevingt ans de durée (1), fut reconnue par la voix

(1) Cette guerre dura 80 ans, en comptant du 5 août 1568, jour où furent décapités les comtes d'Egmont & de Hoorn, jusqu'au 5 du même mois de l'année 1648, jour où se fit dans les Provinces-Unies la publication du fameux traité de Munster, signé dans cette ville le 30 janvier précédent. Alors finit cette guerre aussi longue que dispendieuse, qui enleva à

unanime de l'Europe assemblée au congrès de Munster, au milieu du dix-septième siècle, pour une récompense bien due à leur valeur & à leur persévérance dans une si juste cause (2).

l'Espagne un des plus beaux fleurons de sa couronne, & assura aux Provinces-Unies cet état de calme, de sûreté & de liberté, dont n'avait pas encore joui jusqu'alors cette nouvelle république.

(2) Charles V, ayant abdicqué la couronne en faveur de son fils, Philippe II, celui-ci voulut établir l'inquisition dans les Pays-Bas, & obligea par ce procédé impolitique, ainsi que par d'autres actes d'oppression, les nouveaux sujets à lever l'étendard de l'indépendance. Ce monarque viola le serment qu'il avait prêté à son avènement au trône; & par ses cruautés, par sa tyrannie & par les conseils de ses iniques ministres & de ses insensés théologiens, il perdit la plus belle portion de ses états, dont les habitans persécutés & opprimés trouvèrent un libérateur en Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui jeta les fondemens d'un nouveau corps politique sous le nom de république des Provinces-Unies. Quand un souverain rompt le pacte qu'il a juré d'observer, ses sujets sont en droit de se soustraire à son autorité & on ne peut sans injustice les qualifier de révoltés. Philippe II avait pris avec son peuple un engagement solennel, & ce n'avait été qu'à condition qu'il le remplirait que son peuple s'était engagé de son côté à lui rester fidèle. Si une partie d'une nation se soustrait à l'autorité de son souverain, on peut avec raison la qualifier de révoltée; mais quand c'est la nation entière qui prend ce parti, c'est à tort qu'on lui donne ce nom odieux. Ainsi d'après ces principes incontestables, c'est improprement que quelques écrivains ont traité de révoltées les Provinces-Unies des Pays-Bas.



De toutes les preuves, produites par les tems anciens & modernes, que les peuples, comme les individus, font les artisans de leur propre fortune, la plus illustre est celle qui en a été donnée d'une maniere si remarquable par la république des Provinces-Unies.

Peu distinguées durant l'espace de plusieurs siècles & mentionnées dans l'histoire à peu près comme servant de remplissage dans les titres de quelques souverains, ou comme les principautés faibles & peu considérables qui se présentent aux recherches du savant dans le cours de ses lectures, les provinces, qui composent cette république, sortirent, tout d'un tems, de l'obscurité. Le monde vit avec étonnement un peuple, qui composait la plus petite partie d'un empire, formé par l'union inattendue de divers pays, s'élever subitement à un haut degré de force & d'importance, au point d'aller de pair avec les nations les plus riches, les plus peuplées & les plus puissantes.

Ce qui rend toute cette circonstance plus remarquable, c'est qu'elle eut lieu dans un tems où, par un concours d'événemens funestes, l'Eu-

rope entière croyait les Provinces-Unies à la veille d'être opprimées par le double joug de la tyrannie civile & de la tyrannie religieuse, liguées en quelque maniere pour les accabler de tout le poids de leur fureur; ces provinces paraissaient dévouées à une destruction inévitable; seules, dans un état faible, & au dépourvu, elles étaient exposées au ressentiment & à la furie du plus fanatique & du plus puissant des princes de ce siècle sanguinaire, Philippe II, roi d'Espagne (3), homme enflammé d'un zèle supersti-

(3) Aucun portrait n'a été représenté par les historiens sous des couleurs plus opposées que celui de Philippe II, & cependant quand on considère la longueur & l'activité de son règne, aucun caractère ne devrait sembler plus facile à fixer. „ On ne peut douter qu'il ne possédât à un degré éminent la „ pénétration, la vigilance & la capacité pour gouverner. Ses „ yeux furent continuellement ouverts sur chaque partie de „ ses vastes états; il entra dans le détail de chaque bran- „ che de l'administration; veilla sur la conduite de ses mini- „ stres avec une attention infatigable; & dans le choix de „ ceux-ci & de ses généraux il montra beaucoup de sagacité. „ Il eut dans tous les tems un air composé & raffiné, & ne „ parut jamais énorgueilli ou abattu. Son humeur étoit fort „ impérieuse; & ses regards & son port étaient hautains & „ severes; cependant parmi ses sujets Espagnols il étoit d'un „ facile accès; il écoutait patiemment leurs représentations „ & leurs plaintes; & où son ambition & son fanatisme n'é- „ taient point intéressés, il étoit en général disposé à réfor-



tieux, & qui contribua plus qu'aucun autre monarque à rendre odieuse la religion par les

„ mer les abus dont ils se plaignaient. Après avoir parlé  
 „ ainsi fort à sa louange, nous avons dit tout ce que la justice requiert ou la vérité permet. Il est toutefois impossible  
 „ de supposer qu'il n'était pas sincère dans son zèle pour la  
 „ religion. Mais comme la religion était du genre le plus  
 „ corrompu, elle servit à augmenter la dépravité naturelle de  
 „ son esprit, & non seulement approuva, mais même le poussa  
 „ à commettre les crimes les plus odieux & les plus choquans.  
 „ Quoiqu'un prince dans le siècle fanatique de Philippe pût être persuadé que la fausseté & la persécution  
 „ avançaient les intérêts de la religion, cependant on pouvait  
 „ s'attendre que, dans un prince vertueux, les sentimens d'honneur & d'humanité remporteraient en quelques  
 „ occasions la victoire sur les maximes de la superstition;  
 „ mais il ne se présente pas un seul exemple de cette victoire  
 „ dans le règne de Philippe, qui, sans hésiter, viola ses devoirs  
 „ les plus sacrés, toutes les fois que la religion lui offrait  
 „ un prétexte pour le faire, & sous ce prétexte il exerça  
 „ pendant plusieurs années la cruauté la plus inflexible,  
 „ sans répugnance ou remords. Son ambition, qui était démesurée,  
 „ son ressentiment, qui était implacable, son naturel arbitraire,  
 „ qui ne pouvait souffrir d'être contrarié, s'accordaient avec son zèle  
 „ fanatique pour la religion catholique, & portèrent cet esprit sanguinaire,  
 „ que cette religion était propre à inspirer, à un plus haut degré dans  
 „ Philippe, qu'il ne parvint jamais dans aucun autre prince de ce  
 „ tems, ou de tout autre siècle antérieur ou suivant.”

„ Quelques historiens ont distingué ce prince par le titre de Philippe le prudent, & l'ont représenté comme le plus

moyens qu'il employa pour l'affermir & la faire embrasser de force.

„ sage, aussi bien que comme le plus religieux prince qui ait  
 „ jamais occupé le trône d'Espagne. Mais c'est une question  
 „ de savoir s'il mérita d'être loué plus à cause de sa prudence  
 „ ce qu'à cause de sa religion. Au commencement de son  
 „ règne, il montra beaucoup de circonspection dans ses entreprises  
 „ militaires; & en quelques occasions, il fit même de plus  
 „ grands préparatifs qu'il n'était nécessaire pour s'en assurer  
 „ le succès. Mais son ambition, son ressentiment & son aversion  
 „ pour les Protestans étaient trop violens pour le laisser agir  
 „ conformément aux maximes de la saine politique & de la prudence.  
 „ Il aurait pu empêcher la révolte de ses sujets Bataves & Flamans,  
 „ si après que la réforme dans les Pays-Bas fut supprimée par la  
 „ duchesse de Parme, il eut laissé les rênes du gouvernement  
 „ dans les mains de cette princesse, & n'eut point envoyé un  
 „ tyran aussi odieux que le duc d'Albe pour les rendre esclaves.  
 „ Il eut pu, après la défaite du prince d'Orange, leur imposer les  
 „ fers de la servitude & les accoutumer insensiblement au joug,  
 „ si, en s'engageant dans des entreprises trop dispendieuses,  
 „ il n'eut point épuisé ses finances, & fait en quelque sorte  
 „ une nécessité au duc d'Albe d'imposer les taxes du dixième  
 „ & vingtième denier, pour l'entretien de ses troupes. Il eut  
 „ pu, par les grands talens du duc de Parme, réduire à l'obéissance  
 „ les provinces révoltées, s'il n'eut point eu la folle ambition  
 „ de soumettre l'Angleterre & d'acquiescer la souveraineté de la France.  
 „ Ses armées, dans les dernières années de son règne, ne furent pas assez nombreuses pour  
 „ exécuter les diverses entreprises qu'il forma; cependant elles  
 „ étaient beaucoup plus nombreuses qu'il ne pouvait les entretenir.  
 „ Il se passa peu d'années où elles ne se mu-



Telle était la malheureuse situation des Bata-  
ves, lorsqu'ils prirent la résolution de ne point  
se décourager & de risquer tout plutôt que de  
se soumettre à leurs oppresseurs; quoiqu'ils eus-  
sent devant les yeux des preuves déplorables de  
la barbarie inflexible qu'ils éprouveraient, si leur  
résistance devenait infructueuse.

Ils en voyaient un terrible exemple dans leurs  
infortunés voisins & co-sujets, les Flamands,

„ tinerent point, faute de paye. Aussi Philippe souffrit-il de  
„ plus grands dommages de la part des désordres & de la  
„ dévastation que ses propres troupes commirent, qu'il n'en  
„ reçut jamais des armes de ses ennemis. Son plus sage  
„ conseiller lui fit des représentations, dans les termes les  
„ plus forts, contre ses entreprises sur l'Angleterre & la  
„ France. Certainement la prudence demandait qu'avant  
„ d'attaquer les états des autres, il s'assurât la possession des  
„ siens propres. Cependant son illusion était si grande que,  
„ plutôt que de différer l'exécution des projets que son res-  
„ sentiment & son ambition lui avaient suggérés, il préféra  
„ de risquer de perdre les fruits de toutes les victoires que  
„ le duc de Parme avait remportées; & ayant laissé sans dé-  
„ fense les provinces qu'il avait soumises à son autorité, il  
„ donna par là aux provinces révoltées l'occasion favorable  
„ d'établir leur pouvoir sur une base si ferme, que toutes  
„ les forces de la monarchie Espagnole, employées contre  
„ elles pendant plus de cinquante ans, ne furent pas en  
„ état de le renverser.” *History of the Reign of Philip the  
Second, King of Spain, by Robert Watson, &c.*

qui, quoique de beaucoup supérieurs à eux par la  
richesse & le nombre, avaient échoué dans l'en-  
treprise qu'ils formèrent de s'opposer aux pro-  
cédés illégitimes d'une cour arbitraire. Dans la  
fureur de son ressentiment, celle-ci les avait pu-  
nis avec une inhumanité qui connut à peine des  
bornes; le caractère & les cruautés du duc  
d'Albe (4), sont trop connus pour avoir besoin  
d'être rappelés.

Mais malgré ces terribles exemples & le peu  
de probabilité apparente de rencontrer un meil-  
leur sort (raisons fortement alléguées par ceux  
de leurs compatriotes qui étaient pusillanimes &

(4) Cet homme de sang, dépositaire de toute l'autorité de  
son maître, foula aux pieds les privilèges du clergé, de la  
noblesse & du peuple; la plus légère réclamation de leur part  
était traitée par lui d'attentat à l'autorité souveraine; étouf-  
fant dans le sang les cris du patriotisme, il viola dans tous  
ses points la constitution nationale. Il fut toutefois un des  
plus habiles généraux de son siècle, de l'aveu même de ses  
ennemis. A son départ des Pays-Bas pour l'Espagne, il se  
vanta, dit-on, d'avoir fait périr, pendant son administration  
qui ne dura qu'un peu plus de six ans, plus de dix-huit mille  
personnes par la main du bourreau. Tout sanguinaire qu'il  
était, on a de la peine à croire cette anecdote. Du reste son  
nom est resté en exécration dans les Pays-Bas, & y est en-  
core le synonyme de la cruauté.



mercenaires) leur courage, au milieu de tous les obstacles suscités pour le ralentir, brilla d'un éclat sans égal, & mit une multitude indigente & sans discipline en état de lutter contre les trésors du plus riche potentat de l'Europe, & de faire face aux troupes les mieux disciplinées du monde à cette époque.

Des faits de cette nature doivent suffire pour établir le caractère d'une nation & le mettre à l'abri de la calomnie & de la malveillance; cependant, soit par envie, soit par un jugement dépravé, il ne paraît que les autres nations aient montré un degré suffisant d'impartialité & payé un juste tribut d'estime & d'admiration à cette magnanimité & à cette résolution invincible des Bataves; on insiste trop en général sur l'assistance qu'ils reçurent successivement des Anglais, des Français & autres, dans le cours de leur longue & opiniâtre résistance. On semble oublier qu'à l'époque de la naissance & de l'enfance de leur état, tems où ils avaient beaucoup besoin de secours, ils n'eurent d'autre soutien que leur propre valeur désespérée: ils en donnèrent des preuves surprenantes, dans une infinité d'occasions, surtout aux sièges à jamais mé-

morables de Harlem (5) & de Leyde (6), comparés avec raison avec ceux de Sagonte &

(5) Avant la fin de l'année 1572, le duc d'Albe résolut le siège de Harlem & en donna le commandement à son fils Don Frédéric de Toledé, qui se présenta devant cette ville avec une armée qui s'accrut insensiblement jusqu'à trente mille hommes. Harlem était alors une des plus faibles villes de la Hollande. Il se forma dans cette place une compagnie de trois cens femmes, qui se signalèrent par leur activité & leur courage. Elles combattaient avec les habits de leur sexe, sous la conduite d'une veuve âgée de 46 ans, nommée Kenauw Simons Hasselaar, d'une des meilleures familles du pays. La ville commençant à éprouver les horreurs de la famine, on fixa la portion de pain que chacun devait consommer par jour. La disette de farine & de poudre à canon fut si grande, qu'on imagina un expédient singulier pour s'en procurer. Des hommes, vêtus légèrement, avec des sacs attachés au cou, deux pistolets à la ceinture & de longues perches à la main, allèrent en chercher, franchissant les fossés & les fondrières à travers les sentinelles ennemies. Tous ceux que les Espagnols arrêtaient étaient pendus à la vue des remparts. Ces cruautés ne faisaient qu'aigrir les assiégés. Ceux-ci crurent braver l'ennemi en traînant les statues des saints sur les remparts pour boucher les brèches faites par le canon des Espagnols, en se couvrant d'habits sacerdotaux & en formant des processions où ils s'amusaient à outrager les images & à les couper en morceaux, avec de grands éclats de rire & des railleries piquantes. Après avoir consommé tous leurs vivres, les assiégés se virent réduits à faire du pain avec de la graine de chenevis & de rave, & de manger la chair des chevaux, des chiens & des chats; vers les derniers jours ils devorèrent les cuirs & jusqu'aux os.



de Carthage ; ils soutinrent ces sieges avec un courage & un héroïsme, nécessaires dans ce tems

melles de souliers. Plusieurs pâles & décharnés tombaient dans les rues, morts d'inanition. A la fin, ils prirent la résolution désespérée de s'ouvrir, les armes à la main, un passage à travers les ennemis. Mais les femmes & les enfans, craignant d'être abandonnés, poussèrent des sanglots & des cris affreux ; il fut donc décidé qu'on les placerait au centre & qu'on tenterait une sortie générale. Alors Frédéric, craignant les effets du désespoir de tant de braves gens, leur fit savoir qu'ils pouvaient encore espérer des conditions favorables, s'ils se rendaient sur le champ. Dans cette extrémité la ville se rendit à discrétion, après avoir racheté le pillage, moyennant deux cens quarante mille florins. Ainsi finit ce siege mémorable qui avait duré près de sept mois.

(6) Requesens, qui venait de remplacer le duc d'Albe, entreprit le siege de Leyde, en 1574. Ce siege, qu'il avait confié à Baldes, avait à peine duré un mois, que les affligés se virent obligés de regler la consommation des vivres, en ne délivrant qu'une demi-livre de pain par jour à chaque personne, les gens de garde seuls exceptés, à qui l'on en distribuait une livre entiere. Cependant ils ne tarderent pas à éprouver toutes les horreurs de la plus cruelle famine. Le mécontentement & la division ayant soulevé les habitans, ils demanderent des vivres avec des cris tumultueux. Le bourguemaitre Pierre Adriaanszoon van der Werf, à qui une troupe de mutins faisait la même demande, eut le courage intrépide de leur offrir son propre corps ; *partagez-le entre vous*, leur dit ce généreux magistrat, *& qu'il vous serve de nourriture*. Ce trait héroïque de ce vrai pere de son peuple, couvrit de confusion les mutins & ranima le courage des ci-

critique, pour montrer à leurs ennemis à quels hommes ils avaient affaire. Des faits comme

toyens. On les vit courir sur les remparts & crier aux Espagnols (qui les avaient sollicités de se rendre) que, plutôt que de se voir forcés par la famine à leur livrer la ville, *ils se mangeraient le bras gauche, & se serviraient du bras droit pour se défendre ou pour mettre le feu à la ville, afin de s'enterrer sous ses débris, lorsque tout espoir leur serait ravi*. Ce courage prodigieux était aiguillonné par les exhortations des femmes, qui redoutaient moins la famine que le déshonneur. Sur ces entrefaites la ville était dans la plus affreuse disette. Plusieurs n'avaient, de sept semaines, goûté de pain. La chair des chevaux, des chiens & des chats était un mets délicieux ; on dévorait des cuirs hachés, des peaux de poisson sec, des os ramassés dans les rues, des feuilles d'arbres, enfin tout ce qu'un besoin urgent peut imaginer de plus dégoûtant ; on retirait des égouts le sang caillé pour s'en faire une nourriture. Les femmes en couche n'avaient qu'une demi-livre de biscuit par jour ; celles qui étaient enceintes se consumaient & périssaient de besoin ; on faisait sucer aux petits enfans des boyaux de cheval ; souvent même on voyait l'enfant expirer, avec sa mere, sur un sein desséché qui ne rendait plus que du sang. Bientôt la peste, suite inévitable de cette cruelle détresse, remplissant de deuil cette ville malheureuse, enleva six mille personnes, que ceux qui survivaient, n'avaient pas la force d'enterrer. Les maux étaient à leur comble, lorsqu'une tempête, soufflant du nord-ouest, chassa tout-à-coup & avec violence les eaux de la mer dans les campagnes ; la flotte de l'amiral Boisot, abondamment pourvue de vivres & de munitions, laquelle ne pouvait avancer depuis quelque tems, eut alors assez d'eau pour venir au secours de la ville. Les Espagnols effrayés du subit



ceux-ci exciterent enfin l'attention de l'Europe en faveur des Bataves & leur procurerent cette amitié & cette assistance, dont ils s'étaient rendus si dignes.

Cette force invincible dans les plus dangereuses épreuves, peut avec justice être regardée comme un caractère national des Bataves; ils en donnerent des marques signalées par leur conduite intrépide dans la fameuse année de 1672, où l'ignominieuse alliance de la cour d'Angleterre avec celle de France (7) semblait présager leur

accroissement des eaux & de l'approche des vaisseaux ennemis, abandonnent leurs forts & se retirent en désordre. C'est ainsi que Leyde fut délivrée le 3 octobre 1574, après un siège de quatre mois & demi. On ne saurait exprimer la joie que ressentit cette ville infortunée à la vue de Boïsof, son généreux libérateur, qui lui apportait des alimens. Toutes les rues retentissaient de ce cri: *Leyde est délivrée! Leyde est délivrée! Dieu soit béni!*

(7) Il fut convenu en 1669 par un traité entre Louis XIV, roi de France, & Charles II, roi de la Grande-Bretagne, que le premier attaquerait les Provinces-Unies par terre avec une puissante armée, à laquelle le dernier ajouterait six mille hommes, promettant en outre de les attaquer par mer avec une flotte d'au moins cinquante gros navires, auxquels le roi de France en ajouterait trente. Comme les deux monar-

anéantissement total, vu la proximité, le pouvoir & la haine invétérée de ces puissans adversaires. L'Angleterre acquérait & avait presque obtenu une supériorité complète sur mer. La France, par le grand nombre de ses troupes & l'excellence de ses généraux passait pour une puissance irrésistible sur terre. Les Bataves se trouverent enfermés en quelque manière, entre deux assaillans, dont l'un, quoique prince adonné aux plaisirs, avoit des picques particulières d'une nature propre à l'aiguillonner & à l'animer contre eux, & des hommes d'une habileté & d'une bravoure incontestable pour seconder son animosité; l'autre était un monarque ambitieux & fanatique, qui se croyait autorisé par sa religion & qui était instigé par l'adulation de ses ministres & de ses sujets à renverser cette république florissante.

ques ne doutaient pas du succès de leur projet, ils partagerent d'avance les conquêtes qu'ils méditaient. Il fut stipulé que le roi de la Grande-Bretagne aurait la Zélande pour sa part, & le roi de France le reste des Provinces-Unies, à l'exception de la Hollande que l'on céderait au prince d'Orange, s'il voulait entrer dans cette alliance. Avec quelque secret que ce traité fut conclu, les Etats-Généraux ne tarderent pas à en avoir connaissance ou du moins à le soupçonner.



Dans cette extrémité, que rien ne put outrepasser ou égaler, si ce n'est les difficultés primitives, qu'ils avaient éprouvées dans la première formation de leur état, ils se comportèrent avec une fermeté & une prudence qu'aucun peuple ne surpassa jamais. Poussés au comble du désespoir, ils ne perdirent pas cette présence d'esprit qui ne se décourage jamais tant qu'il reste une lueur d'espérance: ils se conduisirent comme les Romains, lesquels après la défaite de Cannes, conservèrent toujours ce sang-froid intrépide, qui fit voir qu'ils n'étaient pas entièrement défaits & au moyen duquel ils continuèrent à deployer partout leurs généreux efforts. D'après cet exemple, les Bataves restèrent inaccessibles à la crainte & ne témoignèrent aucun embarras dans toutes leurs délibérations & mesures. Quoique les armées Françaises & les flottes Anglaises les environnassent de tous côtés, quoique les premières eussent pénétré dans le cœur de leur pays (8) & que les dernières assiégeassent

(8) Il est ici question de la fameuse campagne de 1672, où les Français pénétrèrent presque jusqu'aux portes d'Amsterdam. On dirait que le comte d'Estrades avait deviné tout le projet de cette campagne, ou plutôt que Louis XIV en avait

siégeassent leurs côtes, ils eurent le courage & la constance de tenir ferme, & de ne rien céder

avait réglé le plan d'après une lettre que cet ambassadeur lui écrivit de Vefel, le 17 Juin 1672. Voici l'extrait de cette lettre qui ne laissera aucune doute sur les desseins qu'avait alors le roi de France. „ — Je reçois tout présentement „ des avis que le peuple de la ville d'Utrecht a pris les armes „ mes contre ceux qui voulaient faire sortir leurs effets & „ leurs hardes, & même qu'ils les ont pillés. Il y a dans „ cette ville plus de 6000 catholiques, dont les principaux „ sont de ma connaissance, lesquels se voyant soutenus par „ l'armée de votre majesté ne me laissent pas douter qu'ils „ n'ébranlent le reste des peuples, qui connaîtront facilement „ qu'ils ne peuvent être maintenus par les Hollandais, „ qu'en leur fournissant des subsides qui les ruineront. „ Ainsi s'ils peuvent un jour sauver leurs biens & leur liberté, „ l'on peut juger qu'ils traiteront avec votre majesté „ & qu'ils se donneront à elle. ”

„ Par la prise de cette ville (d'Utrecht) votre majesté rendra „ duira la Hollande à tout ce qu'elle voudra, en ne perdant „ pas de tems, & envoyant un corps de troupes pour se „ saisir de Muiden où sont les écluses, d'où il pourra pousser „ jusqu'aux portes d'Amsterdam sous rien craindre & l'obliger „ gera même à traiter. ”

„ Ou en peut faire de même à l'égard de Woerden, qu'un „ autre corps peut emporter, & marcher ensuite à Swammerdam, „ merdam, & de-là à la ville de Leyde, laquelle voyant „ les passages libres, aimera beaucoup mieux traiter que „ de laisser ruiner son territoire. ”



comme perdu; ils pourvurent également à la défense & à la protection des places, qui leur re-

„ Connaissant la maniere du gouvernement de Hollande,  
„ comme je fais depuis plusieurs années, j'en puis parler à  
„ votre majesté avec plus de sûreté qu'un autre, & lui dire  
„ que présupposé qu'elle s'empare d'Utrecht & des lieux ci-  
„ dessus marqués, elle pourra abolir la république & faire  
„ en deux mois ce que toutes les puissances du monde n'au-  
„ raient pu faire ensemble. ”

„ Pour m'expliquer mieux, Sire, je dirai à votre Majesté  
„ que, par la prise d'Utrecht, avec ce qu'elle occupe déjà,  
„ elle assujettit les provinces de Gueldre, d'Overissel & d'U-  
„ trecht; que celles de Frise & de Groningue peuvent être  
„ attaquées par ses alliés . . . . , desorte qu'il ne  
„ restera plus que la Hollande & la Zélande. ”

„ La première peut être divisée par l'intérêt propre des  
„ villes, lesquelles étant souveraines n'auront pas de peine  
„ à se soustraire de l'autorité des Etats-généraux, quand el-  
„ les verront qu'on leur conservera leurs privilèges, que le  
„ magistrat gouvernera le peuple comme à l'ordinaire, &  
„ que leur commerce & leurs revenus demeureront sur le  
„ même pié qu'ils sont à présent, à la réserve des préten-  
„ tions ridicules que les Etats s'attribuent sur la mer, qui  
„ seront réglées suivant l'intention de votre majesté. ”

„ ——— Amsterdam a des démêlés pour les digues,  
„ paturages & pour les eaux avec les villes de Harlem & de  
„ Leyde. ”

„ Rotterdam en a avec la ville de Dort pour des préten-  
„ tions de commerce, des îles & de certains villages qui  
„ sont en contestation. ”

faient encore, ainsi qu'au recouvrement de tout  
ce qui leur avait été arraché de force par l'en-  
nemi; ajoutez à cela cette fiere indignation avec la-  
quelle ils rejetterent les basses propositions de

„ Tout cela fera que celui que votre majesté laissera à  
„ Utrecht avec le commandement, fomentera la division ou  
„ l'apaisera, selon qu'il conviendra pour les intérêts de  
„ votre majesté. ”

„ Les villes de Nord-Hollande suivront celle d'Amsterdam,  
„ desorte qu'il ne restera plus que la Zélande, qui conserve-  
„ ra sa souveraineté à part & qui ne pourra pas subsister sans  
„ le commerce & l'appui de la France & de l'Angleterre. ”

„ Ce qui restera des autres places aux Etats, comme Bois-  
„ le-Duc, Grave, Heusden, Bommel & les forts qui en dé-  
„ pendent, Breda, Berg-op-Zoom & Maastricht tomberont  
„ d'elles-mêmes, n'étant plus appuyées des grosses villes de  
„ Hollande, & ne pourront pas résister aux armées de votre  
„ majesté, lorsqu'elle jugera à propos de les attaquer; les  
„ armées de terre & de mer des Etats resteront sans paye-  
„ ment ——— ”.

„ Par ce moyen la république & la forme du gouvernement  
„ seraient entièrement ruinées & abolies; & ce sera le plus  
„ grand exemple de châtimement qui se soit jamais vu & que  
„ la postérité regardera comme un ouvrage digne de la gran-  
„ de puissance de votre majesté ——— ”.

Ainsi pensait le comte d'Estrades, qui suivait alors l'armée  
Française, laquelle avait déjà conquis depuis le 1 jusqu'au  
9 juin, Orsoi, Burick, Vesel, Rynberg, Emmerich, Rees &  
Deutichem.



paix, ou plutôt de servitude, faites par l'orgueilleux usurpateur qui s'imaginait que leur détresse les avait suffisamment disposés à les accepter : ajoutez (ce qui est plus encore) la grandeur d'âme inébranlable qui leur inspira cette résolution, aussi héroïque qu'incomparable, d'abandonner, plutôt que d'embrasser l'esclavage, leur propre pays natal, & de se transporter eux-mêmes, leurs femmes, leurs enfans, leurs familles, en un mot toute la nation, à travers l'océan, aux extrémités les plus lointaines du globe. Un dessein si étonnant ne pouvait être conçu que par des partisans enthousiastes de la liberté, dans la cause de laquelle cette espèce d'enthousiasme fut vraiment sublime & fit rejaillir le plus grand honneur sur ceux qui en étaient susceptibles.

Ce fut ainsi que les Bataves établirent leur indépendance malgré la tyrannie de l'Espagne & qu'ils la maintinrent contre l'ambition de la France. Leur résistance dans l'un & l'autre cas fut accompagnée des plus grandes difficultés & il en résulta par conséquent une gloire infinie pour eux. La première circonstance les avait rendus assez célèbres, mais la seconde ajouta un degré de renom beaucoup plus considérable,

à raison de la force supérieure des ennemis combinés qu'ils eurent à combattre, ainsi que du courage invincible & des efforts prodigieux qu'ils manifestèrent en s'opposant à une ligue si puissante & en renversant ses projets.

Tel est en général le portrait des habitans des sept Provinces-Unies, peuple, comme dit Thompson au sujet des Ecoffais, *instruit dans l'école du malheur à des exploits hardis* (9) & on peut ajouter avec autant de vérité, infiniment digne de la prospérité qu'il acquit & gouta si long-tems. Cette prospérité ne fut point le résultat d'événemens purement fortuits, mais la conséquence naturelle & nécessaire de plans sagement formés & courageusement exécutés : heureux, si le génie, qui présida sur eux, n'eut point été récemment opprimé par l'esprit de faction & d'inimitié domestique !

Ce qui rend le succès de ces plans plus admirable, c'est qu'ils furent formés, conduits, exécutés au milieu de guerres périlleuses & dispendieuses, & non durant la tranquillité, le loisir

(9) *In misfortune's school trained up to hardy deeds.*



& la sécurité de la paix, le seul moment où les autres nations ont tourné leur attention vers des projets de cette nature.

Les Bataves semblent avoir rempli au suprême degré cette maxime d'Horace : rien n'est au dessus de la portée des mortels (10).

Louis XIV attachait une haute idée à forcer la nature à Versailles; que devons-nous donc penser des victoires continuelles remportées par les Bataves sur l'opposition constante qu'ils éprouverent de la part des élémens dans les diverses entreprises surprenantes qu'ils ont complètement exécutées chez eux, presque contre leur propre attente: opposition la plus puissante & la plus décourageante, vu qu'elle n'aura jamais de fin & qu'elle demande une égale continuité d'efforts, non pour la vaincre, ce qui est impraticable dans la nature des choses, mais pour l'empêcher de vaincre.

(10) *Nil mortalibus arduum.*

Pitcairn a décrit d'une manière sublime cette lutte des Bataves contre la nature.

*Tellurem fecere dei, sua littora Belgæ;  
immensæque patet molis uterque labor.*

*Dii vacuo sparsas glomerarunt æthere terras,  
nil ubi quod ceptis posset obesse fuit.*

*At Belgis maria, & terræ, naturæque rerum  
obstitit, obstantes hi domuere deos (11).*

Néanmoins comme le bien est quelquefois le résultat des plus grands maux; cette lutte continuelle a produit cette disposition inflexible des naturels, qui est devenue la plus solide base de leur grandeur & qui en même tems leur donne droit de prétendre à une espèce de gloire, à laquelle nul autre peuple n'eut jamais le moindre

(11) Nous avons essayé de traduire ces vers de la manière suivante:

Les dieux firent la terre & le *Belge* ces bords,  
Qui de l'onde en courroux reprimant les efforts;  
Ce double ouvrage est d'une masse immense.  
Rien des dieux, dans les airs, n'arrêta la puissance.  
Le *Belge* combatit l'eau, la terre & les cieux;  
Le *Belge* fut dompter les dieux.



droit. Tandis que les autres contrées font subsister & sustentent leurs habitans, les Bataves au contraire donnent en quelque manière l'existence au pays qu'ils habitent ( 12 ).

Des causes de cette nature & ce fonds inépuisable d'industrie infatigable, dont les heureuses conséquences sont répandues sur toute la surface du pays, ont fait que des hommes d'état & des princes, empressés & jaloux d'avancer le bien-être de leurs sujets & l'amélioration de leurs états, ont cherché principalement dans cette contrée les moyens d'exécuter ces projets salutaires. Ainsi, lorsque les guerres civiles, qui avaient si terriblement affligé la France, furent terminées, & que la paisible possession de la couronne fut assurée à Henri IV, celui-ci, avec le duc de

( 12 ) Le climat des Provinces-Unies, l'air qu'on y respire, l'infertilité du sol furent autant de causes de la prospérité des habitans, qui, ne pouvant être cultivateurs, & n'ayant point de productions naturelles, furent contraints de s'adonner au commerce, à la navigation, à la pêche & aux manufactures. Si la nature marâtre a refusé aux Bataves une richesse territoriale, l'industrie les en a bien dédommés.

Sully ( 13 ), voulant faire fleurir le commerce & les manufactures, les Bataves furent les modèles

( 13 ) Sully anima & protégea l'industrie, mais il la fit toujours marcher après l'agriculture. „En observant les nations ( dit Mr. Thomas dans l'Eloge de ce grand homme ) „ il avait vu l'or prendre sa source dans le Pérou, delà se „ répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir „ dans les Indes, la plus grande portion rester en Europe ; „ là ce fleuve immense emporté d'un mouvement rapide, „ circuler sans cesse, mais dans son cours se détourner des „ climats stériles & couler par une pente naturelle sur les „ pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que „ le produit des terres est la véritable richesse ; que le trafic „ peut enrichir de petits états, mais que le commerce de „ propriété convient seul à une grande monarchie : il n'en „ couragèa donc que les manufactures de laine, soit parce „ qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité, soit parce que le principal avantage de l'industrie „ étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la „ consommation, les manufactures les plus grossières sont „ aussi les plus utiles. ” Sully s'opposa aux manufactures de soie. Doit-on le louer ou le blâmer ? Ceux qui jugent de la prospérité d'un état par son éclat apparent ; ceux qui croient que le luxe & des tissus d'or & d'argent font la grandeur & la richesse d'une nation, blâmeront Sully. Mais ceux qui percent l'écorce pour pénétrer dans l'intérieur des états ; ceux à qui l'expérience apprend que le luxe des soies fait tomber les laines ; que de l'avilissement des laines s'ensuit la diminution des troupeaux ; que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes, on perd des milliards sur le produit des terres ; ceux-là seront enclins à louer Sully.



qu'il honora de son imitation. Il adopta leurs maximes & leurs reglemens dans l'institution de diverses branches d'administration & recompensa libéralement ceux d'entr'eux qui s'établirent personnellement dans ses états, & contribuerent à l'avancement de ces louables desseins.

Les traces de ce monarque, le meilleur & le plus grand des rois de France, furent suivies avec non moins de succès par les célèbre Colbert (14), sous le regne de Louis XIV.

(14) Colbert protégea exclusivement les manufactures, auxquelles il donna le premier rang dans l'ordre économique, s'occupant peu de l'agriculture; en quoi il différa de Sully. Les arts & métiers ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première que fournit l'agriculture. La fabrication n'est utile que par le prix qu'elle donne & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle était la manière de penser de Sully. Colbert prit une route différente. „ Le commerce „ (dit encore Mr. Thomas) fut protégé par les deux ministres; mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres, l'autre des manufactures. Sully préférerait, „ avec raison, celui qui, étant attaché au sol, ne peut être „ partagé ni envahi. & qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire: Colbert ne s'aperçut pas que l'autre „ n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, & „ qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du „ monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la véritable connaissance des véritables sources du commerce.”

Dans un tems postérieur, ce prodige de diligence & d'activité, le fameux Pierre I (15), Czar de Moscovie, fit de la Hollande le principal objet de son attention, lorsqu'il imagina & poursuivit ces grands & salutaires plans, qu'il avait formés pour l'avantage de son vaste empire.

Ces faits peuvent être considérés comme autant d'hommages rendus par des héros à la sagesse & à la politique supérieure des Bataves.

(15) L'année 1697 est mémorable par le voyage que fit en Hollande Pierre I, surnommé le Grand, Czar ou empereur de Russie. Voulant donner une marine à son empire & réfléchissant que ses sujets, encore à demi barbares, ignoraient jusqu'aux élémens nécessaires à la construction des vaisseaux, il avait résolu de s'en instruire lui-même. Pendant son séjour en Hollande, qui fut de plusieurs mois, il travailla de ses propres mains, dans les chantiers d'Amsterdam, à la charpente des vaisseaux, sans vouloir permettre que les ouvriers, dont il était devenu le compagnon, le nommassent autrement que Pierre (Pieter). C'est ainsi que ce fondateur d'un nouvel empire allait chercher chez l'étranger les connaissances qu'il voulait transplanter dans ses états.





## CHAPITRE II.

*Les Provinces-Unies propres seulement pour les voyageurs d'une classe philosophique. Rapide accroissement de leur prospérité. Cette prospérité seulement égalée par celle de l'Angleterre. Facilité de s'établir dans les Provinces-Unies. Causes de leur population & de leur opulence. Accueil hospitalier fait dans les Provinces-Unies à plusieurs personnages illustres. Les Bataves remarquables par leur esprit de tolérance religieuse. Son utilité pour l'état.*

**I**l n'y a point de pays où un voyageur judicieux trouvera plus de sujets de spéculation instructive que dans les Provinces-Unies (16).

(16) Ce pays ne ressemble en rien aux autres contrées de l'Europe. Dans les Provinces-Unies, tout annonce au voyageur la richesse & l'abondance générale des habitans. En y arrivant par l'Allemagne, cette richesse & cette abondance s'y font d'abord remarquer dans la Gueldre, qui l'avoi sine, à la quantité de beaux villages, à la propreté des maisons & rues, à l'habillement, à l'air même du paysan, de l'artisan & de l'ouvrier. Mais à mesure qu'on s'éloigne de cette fertile & riante province pour s'approcher du sol marécageux & inondé, du climat épais & humide de la Hollande, l'étonnement augmente de plus en plus. Les villages y sont aussi

A l'exception de ces individus qui courent le monde uniquement par plaisir & par maniere de passe-tems, personne ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration & de respect pour leurs habitans : on peut dire avec vérité que tout ce que l'adresse humaine est capable d'exécuter, a été d'une maniere distinguée achevé dans ce pays.

grands & même plus propres que ne sont dans le reste de l'Europe les villes du second rang. La maison de chaque paysan est riante & bien entretenue ; devant, est un petit jardin à fleurs ; & derrière, un grand jardin potager, le plus souvent est un verger à côté. Là sont des maisons & des jardins de plaisance, qui conduisent à la ville. Là sont des prairies immenses où paissent des vaches, des moutons & des chevaux. Mais la satisfaction la plus grande pour l'étranger qui a des sentimens philanthropiques, & qui a en horreur l'oppression & les vexations de la tyrannie, c'est de voir que dans ce pays les paysans sont la classe la plus heureuse, & à proportion de leurs besoins, la plus riche des habitans ; ces paysans n'ont d'autres occupations que de soigner leurs bestiaux, de chercher à placer sûrement ou à employer avec avantage l'argent que leur bétail leur fait gagner, de boire leur thé & de fumer du tabac. Souvent même ils dédaignent de faucher leurs prairies ; ils font venir des Allemands & surtout des Westphaliens, qui les exemptent de ce travail, ainsi que de tous les autres services les plus vils & les plus pénibles, & qui ensuite s'en retournent chez eux, chargés d'argent que des barons, des moines, des chanoines &c. &c. ne manquent jamais de leur arracher insensiblement & souvent même très sensiblement.



C'était l'avis de Themistocles que la plus forte preuve de capacité consistait à aggrandir un petit état. Conformément à cette opinion, la réputation, que ce grand homme se fit dans son tems, résulta beaucoup moins de sa victoire à Salamine sur les Perses & de la liberté de la Grece qu'il délivra de ces usurpateurs, que du rétablissement d'Athenes & des mesures par lesquelles il jeta les fondemens de la considération & de la supériorité que ses compatriotes acquirent sur les autres républiques de la Grece.

Suivant cette observation, quel nombre d'habiles hommes d'état doit avoir contribué à l'établissement des Bataves, dont les commencemens, comme leur propre devise (17) l'indique vraiment, furent si faibles, dont l'accroissement en force & en considération fut si rapide, & dont la consistance dans l'une & l'autre a été de si longue durée!

L'Union des sept provinces eut lieu en 1579. Au commencement du dix-septieme siecle, elles

(17) *Concordia res parvæ crescunt*, c'est à dire, les petites choses croissent par la concorde.

avaient acquis un tel degré de force & de réputation, que l'Europe les regardait déjà comme une de ses principales puissances. Leur commerce & leurs richesses s'étaient accrûs à un tel point, & l'influence, dont elles jouissaient en conséquence, était si grande, qu'elles traitèrent sur le pied d'égalité avec les plus grands princes & que leur alliance était universellement recherchée (18).

Quoique la plupart de leurs voisins aient suivi leur exemple dans la culture du commerce & dans l'encouragement de l'industrie, cependant les Bataves restent toujours supérieurs, à ce double égard, à tous leurs rivaux & imitateurs, à l'exception seulement des Anglais; nul autre peuple ne peut prétendre à entrer en concurrence.

Il n'y a point de pays où la facilité de s'éta-

(18) Si les dix-sept provinces des Pays-Bas fussent restées unies, & eussent formé, comme elles l'auraient pu, sous l'étendard de la liberté, une république, elles composeraient aujourd'hui un des plus puissans corps politiques de l'Europe. Qu'on en juge par la force qu'ont acquise les sept provinces qui sont restées fidèles à la liberté. Leur union n'a pu être rompue par tous les efforts de la vengeance, ni affaiblie par tous ceux de l'intérêt particulier.



blir soit si peu gênée par des raisons nationales, civiles ou religieuses (19). Tout le monde y est en quelque sorte bien venu, & la participation à tous les privilèges est assurée à un chacun par la généreuse hospitalité du gouvernement, qui admet avec une assurance libérale à sa confiance & à son service les individus de toutes les contrées.

Delà ce pays a été abondamment pourvu de membres utiles à la société, de toute dénomination. Ses villes ont été peuplées de marchands & de gens d'affaires, fuyant les endroits où ils éprouvaient des oppressions impolitiques en matières de conscience ou de gouvernement. De pareils actes d'injustice ne contribuèrent pas moins à remplir les armées d'officiers & de soldats excellens de tous les pays.

Ainsi la violation des droits communs de l'humanité,

(19) Le bonheur d'un état dépend autant de la liberté religieuse que de la liberté civile. Les annales des gouvernemens, qui ont refusé à l'homme la liberté de conscience, sont souillées de crimes, que n'offre point aux lecteurs l'histoire de la république Batave.

manité, qui avaient été la cause de l'insurrection primitive des Bataves contre un souverain tyrannique, devint aussi une source de population pour leurs provinces & on peut la considérer comme le principal canal qui transmet dans leurs mains la richesse & la force des autres états (20).

Dans les premiers tems de la république, la persécution fit refluer dans les Provinces-Unies les habitans & les trésors du Brabant & de la Flandre, contrées les plus commerçantes & les plus opulentes de l'Europe. On peut attribuer l'origine de la prospérité & de l'opulence des

(20) Dans le cours des guerres que les Provinces-Unies eurent à soutenir contre l'Espagne pour la défense de leur liberté, il y accourut de tous côtés une foule de manufacturiers & d'artisans pour y jouir de la liberté de conscience que l'imbecillité cruelle des tyrans, l'intérêt & le fanatisme du clergé, la rage & l'ignorance des moines prétendaient leur ravir. Les villes du Brabant & de la Flandre se dépeuplaient à mesure que les Espagnols les faisaient tomber sous leur joug & les privaient de leurs privilèges. Ces villes un moment auparavant si florissantes dépérèrent à vue d'œil par l'émigration continuelle de leurs habitans les plus industrieux, qui se réfugièrent dans les Provinces-Unies,



Bataves à la chute de Gand, de Bruges & d'Anvers. Leur grandeur s'éleva rapidement sur les ruines de ces villes infortunées par l'affluence d'une infinité de riches citoyens & de négocians industrieux, qui avaient habité ces places jadis florissantes & qui désertaient en foule pour se réfugier dans un pays de liberté & de sûreté.

La guerre de trente ans (21) en Allemagne procura aux Provinces-Unies un pareil secours d'hommes au milieu du dix-septième siècle; lorsqu'une infinité d'individus se déroba aux scènes de désolation dont ce malheureux pays fut si long-tems le théâtre.

La révocation de l'édit de Nantes (22) qui priva

(21) Adolphe Brachel, qui a écrit l'histoire de la guerre de trente ans, s'exprime ainsi au sujet de ces troubles funestes qui ont désolé l'Allemagne: *Turbarum auctores principisque citius quam causas eorum reperias: nam illos ipsa lux, literæque & facinora produunt; has in abdito pectoris alias atque alias non æquè agnoveris, cum sæpius premantur pudore, metuque infamie, aut quia sic expedit.*

(22) Henri IV, par l'Edit de Nantes, avait assuré en

la France de ses sujets les plus précieux contribua pareillement, presque autant que l'une ou l'autre des deux premières causes, à l'accroissement des habitans & des richesses des Provinces-Unies.

Comme les mêmes causes ont opéré depuis ces tems en Europe, non toutefois avec une égale violence, il continue à y avoir des autres pays dans les Provinces-Unies une émigration constante.

1598 le libre exercice de la religion aux Réformés. En 1685, Louis XIV ayant révoqué cet édit, les Réformés de son royaume allèrent chercher dans d'autres contrées la liberté qu'on leur ravissait dans leur patrie. Ils se sauvèrent malgré la sévérité des édits contre les émigrations, & malgré les gardes mises aux frontières. Plusieurs états de l'Europe, les Provinces-Unies surtout, profitant de la faute commise par le fanatisme & la superstition, accueillirent les victimes persécutées, qui emportèrent dans leur fuite leurs trésors, leur industrie, ces arts & ces manufactures, d'où provenait la richesse de la Hollande. Cet événement priva la France d'une foule de sujets riches, laborieux & utiles, & fit au royaume un tort irréparable. En vain Louis XVI par son édit, concernant ceux qui ne font pas profession de la religion Catholique, (donné à Versailles au mois de Novembre 1787 & enregistré en parlement le 29 Janvier 1788) a voulu remédier à ce mal; le remède est venu trop tard.

*Principiis obsta, sero medicina paratur.*



te, mais moins considérable. Quoique les partisans & les fauteurs de l'esclavage appellent cette république la retraite du rebut & de la lie de l'Europe, elle est souvent devenue, dans les tems modernes, l'asile de quelques uns des plus illustres personnages.

Ce fut dans les Provinces-Unies que le brave, mais malheureux, Frédéric (23) électeur Palatin, trouva un asile honorable pour lui-même & pour sa famille, après sa mauvaise fortune en Bohême & son expulsion de ses états héréditaires, & (ce qui était plus chagrinant) après avoir été abandonné dans sa cause par son beau-pere, Jacques I, roi d'Angleterre.

Ce fut dans les Provinces-Unies que le petit-

(23) Les troubles élevés en Allemagne au sujet de Frédéric V, Electeur Palatin, qui brigait la couronne de Bohême, engagerent, en 1620, les Provinces-Unies dans une guerre où il ne se passa rien de fort considérable de la part de cette république. Toutefois l'infortuné Frédéric ayant été obligé de fuir, les Etats-Généraux envoyèrent un détachement de cavalerie au devant du prince fugitif, que l'on vit arriver à la Haye, avec son épouse & ses enfans, au mois de Mars 1621.

ils de ce monarque, Charles II (24) & son frere Jacques (25) reçurent un accueil & une

(24) Cromwel ayant forcé Charles II de se sauver de la Grande-Bretagne, cet infortuné monarque passa d'abord en France, ensuite dans les Pays-Bas, où il ne trouva un asile assuré qu'à l'occasion de la rupture entre l'Angleterre & l'Espagne. Pour être à portée de favoriser les projets de ses partisans, il se tenait ordinairement à Cologne ou à Bruxelles. Il fit plusieurs voyages à Breda & en Hollande, pour conférer avec la princesse d'Orange, sa sœur; mais dans le plus grand incognito, vu que les états-généraux avaient des ménagemens politiques à garder avec Cromwel. Celui-ci étant mort en 1658, on vit s'accroître le nombre des partisans de Charles II. On sait comment Richard, fils de l'usurpateur, n'ayant ni la fermeté, ni l'audace de son pere, fut obligé de renoncer au Protéctorat, & avec quelle rapidité le général Monk, assisté de l'armée, fit rétablir l'autorité royale & rapeller Charles II sur le trône de ses ancêtres. A la nouvelle de cette revolution, Charles partit de Bruxelles pour se rendre à Breda, d'où il se rendit à la Haye pour passer en Angleterre sur la Flotte qui l'attendait à Scheveningen. Les Etats Généraux & ceux de Hollande s'empreserent aussitôt d'envoyer à Breda pour féliciter le monarque. Les Etats de Hollande l'inviterent en particulier de venir dans leur province; on l'accabla de tant d'honneurs à Breda, qu'on n'aurait pu s'imaginer, dit le chancelier Clarendon, qu'il n'y avait que peu de jours qu'on lui avait défendu de venir dans cette ville.

(25) Jacques, successeur de Charles II, son frere, étant encore duc d'York, fut mis, après la prise d'Oxford en



assistance d'autant plus singuliers & plus remarquables, qu'il était alors extrêmement dangereux de les accorder.

Pour descendre des souverains à des individus particuliers, ce fut dans les Provinces-Unies que quelques-uns des plus beaux esprits & des génies les plus célèbres du dix-septième siècle se retirèrent pour se mettre à couvert de la méchanceté & de la persécution, & se livrer en sûreté à l'étude des sciences & de la philosophie. Ce fut dans ce pays que le célèbre Descartes (26) écrivit la plupart des traités qui ont immortalisé son nom & fait rejaillir tant d'honneur sur la France pour lui avoir donné naissance, quoiqu'elle refusât de reconnaître son mérite jusqu'au moment

1646, par le parti rebelle des Parlementaires sous la garde du comte de Northumberland; alors il se sauva en Hollande, déguisé en fille, auprès de sa sœur la princesse d'Orange.

(26) Descartes (né à la Haye en Touraine) pour étudier & approfondir les principes de la nature avec plus de soin & de tranquillité, se retira près d'Egmont en Hollande & en plusieurs autres lieux des Provinces-Unies, où il s'appliqua, pendant plus de vingt-cinq ans, avec une ardeur continuelle à rechercher la vérité & à composer des ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle.

où il ne fut plus. Ce fut aussi dans les Provinces-Unies qu'une foule d'érudits & de savans les plus illustres que la France ait jamais produits, trouva l'hospitalité & la protection, qui leur étaient refusées chez eux par le fanatisme du tems. Un Janicon (27), un Basnage (28), un Saurin (29) & surtout un Bayle (30) étaient

(27) Janicon, né à Paris, s'étant fixé dans les Provinces-Unies, travailla successivement aux gazettes d'Utrecht & de Rotterdam. Malgré la liberté de penser & d'écrire qui régnait alors, il éprouva dans cette entreprise des désagrémens qui l'obligèrent de se retirer à la Haye, où il devint agent du Landgrave de Hesse. Il est principalement connu dans la littérature par son *Etat présent de la république des Provinces-Unies*, ouvrage, qui, quoique assez exact, en fait encore défriser un meilleur & un plus complet sur cette matière.

(28) Basnage, né à Rouen, quitta la France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, & se retira d'abord à Rotterdam, puis à la Haye où il fut pasteur de l'Eglise Walloon. On a de lui plusieurs ouvrages savans, entre autres les *Annales des Provinces-Unies*. Basnage, fort lié avec le conseiller-pensionnaire Heinsius, fut souvent employé par lui dans les affaires politiques; il arrangea de concert avec l'abbé Dubois, depuis Cardinal & premier ministre, l'alliance défensive entre la France, l'Angleterre & les Etats-généraux, conclue le 14 Janvier 1717.

(29) Jacques Saurin, né à Nîmes, en 1677, est très connu par ses sermons écrits avec beaucoup de force &



des personnages qui ne pouvaient manquer de faire le plus grand honneur au pays qui appréciait leur mérite & qui savait si bien le traiter avec la distinction à laquelle il avait droit. Quand on se rappelle le traitement généreux qu'éprouverent ces célèbres réfugiés, il n'est que juste d'avouer qu'il tomberent entre les mains d'un peuple sensible & doué de discernement, digne d'être considéré comme l'ami & le protecteur des gens à talent & de la vertu malheureuse.

d'éloquence. Avant lui, un nommé Elie Saurin, ayant été obligé de quitter la France pour n'avoir pas voulu ôter son chapeau dans la rencontre fortuite qu'il fit d'un prêtre qui portait la sainte hostie à un malade, se retira en 1664 en Hollande, où il devint ministre de l'Eglise Wallonne à Delft; de là en 1677, il fut appelé à Utrecht pour y remplir les mêmes devoirs. Cet Elie Saurin eut des démêlés avec Jurieu.

(30) Bayle, né au Carlat, dans le comté de Foix, ayant été privé en 1681 de la chaire de philosophie qu'il occupait à Sedan se refugia en Hollande, où il fut élu professeur de philosophie & d'histoire à Rotterdam. Il fut encore privé de cette chaire par les intrigues de Jurieu, qui présenta en 1696 au consistoire ce qu'il y avait de reprehensible dans son *Dictionnaire historique & critique*, pour se venger d'une intrigue que l'on prétend que Bayle avait eue avec sa femme. Les ouvrages de ce philosophe sont trop connus pour les mentionner. Saurin, dans son sermon sur l'accord de la religion avec la politique, a tracé son portrait.

La même disposition subsiste dans le gouvernement Batave jusqu'à ce jour. Il n'y manque aucune espèce d'encouragement raisonnable pour y attirer toutes les personnes dont l'habileté peut devenir utile au public, soit par leur savoir, soit en y apportant des moyens de perfectionner les arts, ou par une aptitude au travail & à l'industrie, avantages qui dans ce pays sont justement considérés comme une qualification du plus haut prix, & en conséquence estimés & protégés par le gouvernement avec un soin & une attention non ordinaires.

Cette vigilance & ce zèle patriotique, qui, dans les autres pays, renversent fréquemment leurs propres desseins en s'écartant de la modération, sont accompagnées dans les Provinces-Unies d'un calme qui pèse impartialement la propriété ou l'impropriété de toutes les mesures, & par conséquent ne donne exclusion à aucune qui puisse être utile à l'état, quelque rebutantes qu'elles puissent paraître aux personnes imprudentes & préoccupées.

Dela au milieu de ce ressentiment que les ha-



bitans devaient naturellement nourrir, à cause du traitement severe qu'ils avaient éprouvé de la part des Catholiques-Romains, ils accorderent à ceux-ci avec non moins de politique que d'humanité, la liberté la plus illimitée d'exercer le culte de leur religion; ils ne sont point exclus du droit de posséder des emplois nationaux; ils sont seulement privés du degré de pouvoir qui pourrait réveiller leur ambition, & les exciter à faire éclater cette antipathie inquiète qu'on les a accusé d'avoir pour toute autre croyance que la leur. Ainsi on a trouvé moyen d'en faire de bons sujets dans un état Protestant. Ils sont admis au service de terre & de mer de la république & ils peuvent s'y élever jusqu'à un certain rang. Pour leur rendre justice, ils se sont de leur côté montrés dignes de ces faveurs en remplissant fidelement leurs différens devoirs. On peut assurer sans exagération que les catholiques-Romains, dans les Provinces-Unies, sont les plus fideles de tous ceux de leur communion qui vivent sous un gouvernement Protestant. Ils ont un attachement sincere pour leur pays & ils semblent duement pénétrés de la vérité de cette maxime, dont l'observance aurait empêché tant de maux dans le monde, savoir qu'on ne devrait

jamais permettre que les affaires de religion aient des rapports avec les affaires politiques.

Cet heureux esprit de tolérance universelle (31) fait accueillir humainement les Juifs. Ils surpasseient dans les Provinces-Unies par leurs richesses & leur nombre ceux de leur religion dans tout autre état chrétien; &, à leur plus grand honneur, il se trouve parmi eux plus de personnages respectables que partout ailleurs.

On peut dire la même chose des différentes sectes & classes de chrétiens qui abondent dans cette partie de l'Europe. Elles y vivent dans la jouissance d'une tranquillité qui, en mettant leurs esprits à l'aise, bannit cette férocité de caractère, suite naturelle de la persécution, & leur laisse l'entière liberté de suivre de bon gré & paissi-

(31) Rome payenne admit dans ses murs le culte des dieux étrangers de la Grece & de l'Egypte & leur érigea des temples. Les Provinces-Unies souffrent pareillement dans leur sein toutes les différentes communions. Jésus-Christ a donné lui-même l'exemple de la tolérance, en souffrant les sectes du Judaïsme & les payens même. Les puissances chrétiennes devraient toutes imiter en ce point l'auteur de leur religion.



blement leurs inclinations, & de déployer ces vertus & ces bonnes qualités que l'on trouve dans les individus de toutes les religions.

Cet affranchissement total de l'oppression & de la persécution religieuse est d'autant plus remarquable qu'il a eu lieu dans un pays, qui jadis était tellement le patrimoine de l'église Romaine, que tous les petits souverains de ses différens districts étaient vassaux de l'évêque d'Utrecht. Ce ne fut que du tems de Charles V que ce prélat cessa d'être seigneur souverain de plus de vingt principautés des Pays-Bas.

Le fondateur de cette grandeur ecclésiastique, Charlemagne, était certainement très excusable, quand on se rappelle la barbarie de son siècle & la piété de ses motifs. Son intention était de civiliser & d'instruire les habitans grossiers de ces contrées & de leur faire perdre la férocité de leurs mœurs & de leur manière de vivre, en polissant leurs esprits par l'expédient de la religion. Dans cette vue il crut nécessaire de revêtir leurs pasteurs d'un degré d'autorité, qui pût contribuer également à rendre leurs personnes respectables & à faire observer leurs préceptes.

Mais Philippe II, roi d'Espagne, qui crut de son devoir d'imiter à quelques égards cette partie de la conduite de Charlemagne, ne fit que montrer l'ignorance où il était de l'état de ses contemporains & sa soumission méprisable au fanatisme, deux articles pour lesquels il eut à souffrir avec raison.

Cette douceur & cette modération, qui caractérisent les maximes & la conduite du gouvernement des Provinces-Unies, furent le principal motif qui engagea si long-tems les puissances Européennes à préférer ce pays aux autres, comme étant un endroit de réunion amiable pour toutes les parties, & où par la liberté illimitée, à laquelle elles avaient également droit, elles pouvaient discuter & concilier amicalement leurs différends. Cette prédilection commença bientôt après la fondation de la république. On trouve que même dès 1588, lorsque l'immense *Armée* (32) d'Espagne était devenue le grand objet

(32) Le pape Sixte V. venait d'excommunier Elisabeth, reine d'Angleterre; il avait mis son royaume à l'interdit, & c'était pour la chasser du trône, dont elle avait été déclarée indigne par la bulle du Pontife, que Philippe II, roi d'Espagne, se



de l'attention de l'Europe, l'Angleterre, la France & l'Allemagne avaient leurs ministres à la Haye. Peu d'années après cette époque, cet endroit devint le centre de toutes les négociations publiques. Les Espagnols (33) eux-mêmes s'y

préparait depuis quelque tems à faire une descente en Angleterre. En 1588, il équipa une flotte nombreuse, qui portait le nom fastueux d'*invincible*. Elisabeth demanda aux Etats-Généraux un secours de vingt vaisseaux de guerre, qui lui furent accordés. L'orgueilleuse & redoutable *invincible* fut détruite ou dispersée. De plus de 140 vaisseaux Espagnols il en retourna à peine 50 dans les ports d'Espagne; plus de la moitié des troupes, qui montaient à vingt-mille hommes, & de l'équipage, périt dans cette malheureuse expédition.

(33) Les ambassadeurs d'Espagne, s'étant rendu en Hollande, au commencement du mois de février 1608, pour entamer des négociations de paix, s'abouchèrent à ce sujet avec les plénipotentiaires des Etats-généraux, qui avaient choisi la Haye pour le lieu des conférences. Enfin, après des obstacles & des difficultés, principalement au sujet de la navigation & du commerce des Indes, on parvint à signer à Berg-op-Zoom, le 9 avril 1609, une trêve de douze ans, qui fut solennellement publiée à la Haye le 21 du même mois. Le roi d'Espagne, par le traité conclu sous la garantie de la France & de l'Angleterre, reconnaissait l'indépendance & la liberté des Provinces-Unies, sur lesquelles il n'avait aucun droit, ni aucunes prétentions à former. C'était la meilleure preuve des forces & de la puissance de la répu-

rendirent à la fin pour conclure le fameux traité de pacification en 1609, auquel on donna le nom de *Treuve*. Dix ans après, un nouvel honneur rejaillit sur les Provinces-Unies par la tenue du célèbre Synode de Dordrecht (34) où le corps universel des Protestans s'assembla pour la première, & probablement pour la dernière fois.

blique. Pour ne laisser aucun doute sur les droits de souveraineté si chèrement acquis, les Etats-généraux, agirent dès lors en souverains libres & indépendans. Ils envoyèrent dans toutes les cours étrangères des ministres revêtus du titre d'ambassadeur; ils en reçurent de tous les princes & conclurent enfin, comme état libre & souverain, divers traités avec plusieurs puissances.

(34) Le fameux Synode de Dordrecht était composé, outre les députés nationaux, de ceux des églises d'Angleterre, du Palatinat, de la Hesse, de la Suisse, du Brandebourg, de Nassau, de l'Ost-Frise & de Brême. Les uns font monter à huit millions de florins, les autres à beaucoup plus, les frais qu'il en coûta aux Etats-généraux pour la tenue de ce synode national, qui depuis a été regardé dans l'église dominante des Pays-Bas-Unis comme l'unique règle, par laquelle il soit permis d'entendre & d'expliquer l'*Ecriture-Sainte*.





## CHAPITRE III.

*Les Provinces-Unies renommées pour des hommes d'état, habiles & heureux. Bravoure des troupes Bataves sous le prince Maurice. Excellente administration des finances de la république. Vigilance, & judicieuse intervention des Bataves dans les affaires étrangères. La France ennemie invétérée des Provinces-Unies. Politique des Bataves pour intéresser d'autres états à la prospérité de leur république.*

**L**a Haye a long-tems été célèbre par le concours perpétuel de personnes, dont les talens, d'après les affaires commises à leur direction, peuvent avec justice passer pour avoir été du premier ordre.

On en a tiré une conséquence d'avantage signalé pour l'état; plus d'un politique consommé fut instruit à cette école de sagesse & de science, formée par le commerce constant des principaux membres de la république avec les plus habiles négociateurs de toutes les cours de l'Europe; delà s'illustrèrent les Barneveldt, les de Witt, les

Heinsius,

Heinsius, les Fagel & beaucoup d'autres, trop connus pour avoir besoin d'être mentionnés; hommes du premier mérite dans leur poste & dignes d'être cités comme de parfaits modèles de ministres & de patriotes.

Il n'était pas étonnant que l'état prospérât sous de pareils hommes; l'histoire des Provinces-Unies, durant leur administration, prouve amplement combien ils étaient capables de remplir la tâche qu'ils avaient entreprise. Quand on réfléchit à la grandeur où parvint leur pays, tandis qu'il fut gouverné par leurs conseils, la chaleur d'expression avec laquelle on en rappelle fréquemment le souvenir dans les Provinces-Unies est un tribut auquel ils ont certainement les droits les plus raisonnables.

Gouvernés par le génie & animés par l'esprit de pareils guides, les Bataves, soit en paix, soit en guerre, brillèrent d'un éclat distingué & devinrent supérieurs à toute autre nation de l'Europe, en tout ce qui constitue la solide grandeur d'un peuple. Par de salutaires réglemens au dedans, ils parvinrent au plus haut degré de prospérité



domestique; & par leur conduite judicieuse au dehors, ils acquirent l'estime & le respect universel.

Peu de tems après avoir secoué le joug de l'Espagne, vers le commencement du dix-septième siècle, ils étaient devenus un exemple pour tous leurs voisins dans la science du gouvernement intérieur. Par un traitement honnête & généreux envers tous ceux qui entraient à leur service, ils s'étaient procuré l'état militaire le plus complet qui existât dans ce tems. Aucune armée n'était alors comparable à celle du prince Maurice, soit que l'on considère l'habileté des officiers ou la bravoure & la discipline des soldats. Les actions de la plus héroïque intrépidité étaient communes parmi eux; telle fut, pour n'en mentionner qu'une seule entre un grand nombre, celle de celui qui pria son camarade, qui était à ses côtés, de le tuer, de peur que le bruit qu'il faisait en toussant n'alarmât l'ennemi, que l'on était sur le point de surprendre (35); exemple de magnani-

(35) Voici un trait remarquable de bravoure d'un canonnier, dont l'histoire n'a point transmis le nom. Dans la guerre que les Etats-Généraux eurent contre les Anglais en

1652, le capitaine d'un vaisseau Hollandais ayant voulu attaquer une frégate Anglaise fut malheureux dans son projet. Voyant que son navire était mis hors d'état de combattre par l'ennemi, qui en avait abattu les mâts & qui montait déjà sur le tillac, ce capitaine se jeta dans la chaloupe, abandonnant son vaisseau à la discrétion du vainqueur. Sur le champ un canonier ayant pris une mèche allumée, descendit à la chambre des poudres, en disant: *Mes camarades, sera-t-il possible qu'on se rende? mettons plutôt le feu aux poudres; parlâ nous serons tous en liberté.* Une résolution si hardie effraya tellement les Anglais, qu'ils abandonnerent le vaisseau, qui fut emmené par le pilote dans la meuse.

A ce trait nous en ajouterons trois autres, qui méritent d'être connus plus qu'ils ne le sont.

Dans le conflit des deux factions, connues sous le nom des *Hoeck* & des *Cabilliaux*, (ce fut au quinzième siècle) les premiers, après un très long siège, se rendirent maîtres de la ville de Schoonhoven. Irrités par la résistance opiniâtre, que leur avait opposée le commandant, Albert Beiling, ils le condamnèrent à être enterré vif; Beiling sollicita le délai d'un mois pour mettre ordre à ses affaires; il l'obtint, &, sur sa parole d'honneur, il fut élargi de sa prison. Le terme expiré, il y retourna & subit sa sentence.

A peu près à la même époque, ceux d'Amersfoort, attachés à la faction des *Cabilliaux*, assiégeaient l'autre parti dans une petite ville nommée Barneveld. Jean van Schaffelaar & 18 ou 19 de ses compagnons persisterent les derniers



la succession d'Espagne, se fit sauter en l'air avec trois cens Français,

à se défendre dans une église, qui leur avait été assignée pour poste. Enfin l'évidente inutilité de leurs efforts força ces braves gens de demander à capituler. Les *Cabilliaux* répondirent qu'il n'y avait point de quartier à espérer pour les assiégés, si eux-mêmes ne précipitaient leur chef des créneaux de la tour. Pénétérée d'indignation & d'horreur, cette petite troupe résolut de périr, plutôt que de se déshonorer par une semblable atrocité; mais Jean van Schaffelaar, qui connaissait l'implacable haine de ceux d'Amersfoord, monta volontairement à la tour. *Amis, il me faut, dit-il, mourir une fois, & je ne veux point être la cause de votre perte. Il se précipite aussitôt; les ennemis le reçoivent sur leurs lances, l'achevent & donnent la vie à ses camarades,*

En 1662, les Provinces-Unies perdirent l'île de Formose, que leur compagnie des Indes Orientales avait conquise en 1625. Le fort appelé Zélande tint le dernier. Le chinois Coxinga imagine d'envoyer un de ses prisonniers, nommé Hambroek, pour engager la garnison à se rendre. Hambroek n'eut qu'à opter entre cette commission & la mort, & on lui fit solennellement promettre de revenir. Arrivé au fort, il représente à ses compatriotes qu'ils ne doivent pas désespérer encore de recevoir du secours de Batavia; il les décide à ne point écouter la sommation de l'ennemi. Ceux-ci le sollicitent alors de rester avec eux. Deux de ses filles se jettent à ses pieds, embrassent ses genoux & le conjurent de ne pas les abandonner; il leur répond: *Votre mere, le reste de notre famille, plusieurs de nos compatriotes sont prisonniers avec moi. A Dieu ne plaise que j'expose leurs jours pour sau-*

Avec des armées composées d'hommes, parmi lesquels des exploits de cette nature n'étaient pas rares, ils furent en état de tenir tête aux Espagnols sur terre, quoique ceux-ci fussent commandés par un prince de Parme & un Spinola; tandis que sur mer il n'y eut aucune rivalité entr'eux & l'Espagne; ils désirent, prirent & détruisirent partout les flottes & s'emparèrent de ses établissements dans les parties les plus éloignées du globe.

Ces triomphes ne furent pas plus l'effet de la fermeté des individus & de la conduite de leurs chefs, que de la sagesse & de la vigilance qui traçaient leurs opérations & de l'ordre excellent maintenu dans leurs finances.

En effet aucun peuple n'entendit jamais mieux que les Bataves l'art d'augmenter les revenus

*ver les miens! ma parole d'honneur est engagée; je veux la garder. Je m'estimerai heureux d'être sacrifié pour mes freres.*

Ces faits prouvent combien la nation Batave s'est distinguée dans tous les tems par une intrépidité héroïque & par une scrupuleuse véracité, comparables à tout ce que les annales de la Grece & de Rome nous offrent de plus frappant,



publies. Leur économie sans égale fut le fonds d'où ils tirèrent ces trésors qui les mit en état, même dans l'enfance de la république, de reconnaître à tems & d'une manière importante l'assistance de leur protectrice la reine Elisabeth, lorsqu'elle fut menacée d'une invasion (36) par Philippe, roi d'Espagne, dans la fameuse année de 1588. La pareille époque, dans le siècle suivant, ne fut pas moins remarquable; lorsqu'ils reconnurent pleinement les obligations qu'ils avaient à l'Angleterre pour les avoir délivrés de la tyrannie de l'Espagne. Ce fut toutefois une noble reconnaissance, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de la Révolution, pour laquelle la nation Anglaise ne devrait jamais oublier combien elle doit beaucoup aux Bataves. Cet événement effaça complètement la tache imprimée sur leur caractère par l'affaire d'Amboyne, qui toutefois ne fut que l'acte d'un petit nombre, tandis que l'assistance en faveur des Anglais fut l'ouvrage des conseils unanimes de toute la nation; mesure (on peut l'ajouter) où il fut heureux pour les Anglais, que les Bataves fussent aussi capables que bien intentionnés de coopérer si puissamment.

(36) Voyez la note 32, page 45.

Tout le plan de leur conduite fut le même à l'égard des autres nations. Espérant sans cesse ce qui pouvait en toute manière concerner leurs intérêts, il se passa peu d'événemens en Europe où leur intervention était équitable & propre, sans qu'ils parussent sur la scène tant pour leur crédit & leur dignité, que pour l'avantage du parti dont ils épousaient la cause.

Ainsi par leur interposition dans les querelles entre le Dannemarck & la Suede, au milieu du dix-septieme siècle, la première puissance fut sauvée d'une ruine imminente, & plus récemment, au commencement de ce siècle, la seconde fut efficacement protégée.

Ils porterent une égale attention vers les autres royaumes & états: aucun peuple ne conclut jamais de traités plus judicieux ou n'observa ses divers engagements avec plus d'honneur ou de fidélité.

Ce fut donc avec le plus équitable & le plus raisonnable orgueil qu'ils frapperent cette fameuse médaille dont l'arrogance de la cour & du mini-



fiere de Louis XIV s'offensa sans fondement & injustement (37).

Cette médaille n'exprimait réellement pas plus que les Bataves n'avaient effectivement exécuté. *Les loix défendues; la religion réformée; des rois assistés, protégés, reconciliés; la liberté des mers maintenue; une paix glorieuse acquise par la valeur des armes; la tranquillité rétablie en Europe, &c.* (38), telles étaient les expressions qu'elle contenait & elles étaient conformes à la plus exacte vérité.

(37) Après la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, Louis XIV, prit occasion des prétentions de la reine son épouse pour entrer en Flandres, avec une puissante armée; en 1667, il s'empara de plusieurs places; l'année suivante, il porta ses armées dans la Franche-Comté, qu'il réduisit à son obéissance. Le roi d'Espagne & celui de France ayant accepté la médiation des Etats-Généraux pour la paix, le traité en fut traité à Breda. Les Etats-Généraux glorieux d'avoir été les médiateurs entre les deux couronnes firent frapper la médaille dont il est ici question. Quelques-uns ont cru qu'elle fut la cause de la guerre que Louis XIV déclara en 1672 aux Provinces-Unies, mais la jalousie y eut la plus grande part.

(38) ASSERTIS LEGIBUS; EMENDATIS SACRIS; ADJUTIS, DEFENSIS, CONCLIATIS REGIBUS; VINDICATA MARIUM LIBERTATE; PACE EGREGIA VIRTUTE ARMORUM PARTA; STABILITA PAX EUROPAE QUIETE &c.

Mais le fait était que la France cherchait un motif pour rompre avec les Provinces-Unies, & faute d'un meilleur, elle fit usage de ce pitoyable & honteux prétexte entr'autres, en dressant avec élégance & humeur une liste des exploits & des opérations politiques de cette république, par manière de censure & de reproche indirect de ses procédés.

Toute l'Europe néanmoins rendit témoignage à la droiture des Bataves dans leurs assertions. Les arcs de triomphe que les Français érigèrent à Paris pour leur roi, en conséquence de ses succès passagers dans les Provinces-Unies, furent regardés par les personnes impartiales comme des monumens de son injustice & de son ambition effrontée plutôt que de ses conquêtes. Le monarque Français & tout le monde ont dû savoir qu'il ne remporta ces avantages que sur un peuple pris au dépourvu & sans défense. Il fut forcé de les abandonner avec autant de rapidité qu'il les avait obtenus, dès que les Bataves revinrent de la confusion où les avait jetés une invasion si peu provoquée, & qu'ils se furent mis en état de défense, en érigeant sur un nou-



veau pied & en augmentant leurs forces, ainsi qu'en rétablissant le Stathoudérat (39), expédient, dont l'efficacité était si notoire alors, que le recours qu'on y eut en 1747, en faveur de la maison actuelle d'Orange, fut un puissant motif pour porter les Français à conclure la paix; vu qu'ils se rappellerent combien peu avaient réussi leurs premières tentatives contre les Bataves, après que cet expédient salutaire eut été employé.

Il faut observer que, d'après diverses considérations qui ont été détaillées & autres circonstances momentanées, les puissances de l'Europe se sont jusqu'à présent fort intéressées au maintien de l'indépendance des sept Provinces-Unies. La France seule est une exception. Depuis la décadence de la monarchie Espagnole (à la ruine de laquelle sa propre politique porta les Français à contribuer également avec les Bataves) la cour de France a toujours médité l'acquisition

(39) C'est à la France que Guillaume III & Guillaume IV ont dû leur élévation au Stadhouderat, qui n'aurait point été rétabli en 1672 & en 1747, si les armées Françaises ne fussent pas entrées, à ces deux époques, sur le territoire des Provinces-Unies.

des pays, qui forment une barrière nécessaire entre ce royaume & la république des Provinces-Unies.

Un objet encore plus digne d'observation, c'est que, malgré la réputation de sagacité politique dont les chefs de cette république ont joui si long-tems & à si juste titre à d'autres égards, ils semblent avoir moins d'appréhension de la part des Français qu'une fâcheuse expérience n'aurait dû leur en inspirer. Les vues & le caractère de cette puissance ambitieuse sont évidemment les mêmes qu'autrefois: les Bataves n'ont sûrement pas oublié l'arrogance & le traitement hautain qu'ils ont éprouvé de sa part durant le peu de tems qu'elle fut en possession des Pays-Bas Autrichiens, au commencement de ce siècle.

Entre les différens motifs qui portent les nations de l'Europe à être bien intentionnées pour les Bataves, il en est un qui opérera toujours avec beaucoup d'efficacité. Ils ont, avec une profonde politique, pris un soin particulier d'établir entr'eux-mêmes & les autres états une liaison d'une telle nature, que les affaires publiques



& privées des uns & des autres sont devenues, dans une variété de circonstances, confondues & identifiées de manière à ne pouvoir être séparées sans préjudice pour les derniers. C'est un trait d'habileté d'une date non récente; ils commencèrent à la mettre en pratique non longtemps après leur établissement primitif, en intéressant dans leurs fonds les principaux individus de l'Europe; & en rendant leur pays le canal & le centre de toutes les négociations importantes, en matière d'argent, entre les différens états & souverains, & même quelquefois le dépôt de leurs trésors aussi bien que des richesses de leurs sujets.



# CHAPITRE IV.

*Industrie des Bataves dans l'embellissement de leur pays & dans tout ce qui peut contribuer à l'abondance, à la propreté & à la commodité: c'est un des principaux motifs de l'affluence des étrangers. Les talens d'une utilité solide principalement encouragés dans les Provinces-Unies. Ressemblance des Bataves & des Carthaginois dans cette particularité.*

Les Bataves n'ont rien négligé de ce qui pouvait en aucune manière contribuer à rendre agréable leur situation domestique: afin de remplir ce but, rien n'a été épargné soit du côté de l'art, soit du côté du travail; & il faut avouer que l'un & l'autre ne furent jamais employés avec plus de succès. Quoique la beauté & les embellissemens de leur pays soient absolument le résultat de ces seules causes, cependant ils ont été déployés avec tant de goût, qu'ils ne sont, ni l'un ni l'autre, en quelque façon perceptibles. L'aspect des Provinces-Unies durant les belles saisons est singulièrement florissant & gai, & frappe le spectateur attentif du plus grand étonne-



ment, lorsqu'il réfléchit que toute cette scène brillante est le pur résultat de l'industrie, de la fatigue & de la persévérance humaine; & que sans une vigilance & un soin continuel, le pays retomberait bientôt dans son premier état d'horreur & de désolation.

Il n'y a toutefois aucun danger à cet égard, quand on considère les peines que prend pour y obvier le nombre de bras employés à garantir chaque endroit de ce pays des ravages des éléments. Dans aucun état le bien général n'est plus étroitement lié avec celui des individus dans cette circonstance: il sont vivement pénétrés de cette vérité, & tout homme en conséquence semble appliqué à procurer à la terre qu'il habite le degré de sûreté aussi bien que de commodité & d'amélioration, dont elle est susceptible.

Aussi en conséquence de ce penchant qui nous porte tous à chérir les choses qui nous ont coûté beaucoup de peine & de sollicitude, ainsi que par la prédilection naturelle que les hommes ont pour le lieu de leur naissance, il résulte que les

Bataves sont singulièrement attachés à leur patrie, & y préfèrent une résidence à la plus délicieuse situation partout ailleurs.

Comme par leur industrie ils ont fait de leur pays le siège de l'abondance, de la richesse & de la propriété, on y afflue journellement de tous les endroits de l'Europe, non tant par des motifs de curiosité que dans un but plus essentiel, savoir le desir de demeurer dans ce pays d'opulence & d'avoir part aux avantages attachés aux talens & à la diligence, sous un gouvernement doux & prudent.

Comme il n'y a que des personnes de cette disposition qui desirent de s'établir dans un pays où le travail & l'application sont les seuls moyens de s'enrichir, les Provinces-Unies n'acquièrent d'habitans que ceux qui apportent avec eux un fonds d'application & d'activité. Ces qualités seules sont réellement un trésor immense, & si nous consultons l'expérience, elles sont généralement devenues le principal fondement sur lequel se sont élevées les plus grandes fortunes.



Les Provinces-Unies doivent à ces causes une population qui ne diminuera jamais, tant qu'elles conserveront leurs maximes primitives de douceur & de tolérance, & que celles d'une nature contraire continueront d'être adoptées par les gouvernemens des autres nations.

Il n'est pas surprenant qu'influées par tant de raisons, des multitudes d'étrangers aient fixé leur demeure dans un endroit du monde aussi attrayant pour une personne prudente; où un esprit de propreté & de décence embellit chaque objet, & où l'on peut trouver tous les plaisirs qui sont utiles dans les grandes occupations de la vie.

A cet égard les Bataves diffèrent essentiellement de quelques-unes des nations réputées pour les plus raffinées de l'Europe, qui, tandis qu'elles abondent en chef-d'œuvres dans les productions de l'art, ont malheureusement oublié la culture de la nature & laissé leur pays négligé & hors d'état de suffire aux besoins des malheureux habitans: bien plus la perfection de ces arts, dans la supériorité desquels elles s'enorgueillissent si fort

etc

elles-mêmes, n'est, selon la saine raison, qu'une preuve de la légèreté & de la futilité d'esprit de ceux qui les favorisent d'une manière si exclusive: elle montre que ceux-ci consacrent leurs tems & leurs moyens à les admirer & protéger, de manière à oublier totalement ces objets infiniment plus louables, qui auraient pu effectuer le bonheur universel de toute une nation.

C'est dans ces grandes branches de science politique que les Bataves l'emportent, de l'aveu général, sur tout le reste de l'Europe, l'Angleterre seule exceptée. C'est une triste vérité que jusqu'à une date très récente la plupart des gouvernemens s'occupèrent presque uniquement des vues & des intrigues de leurs voisins ou du soin d'affermir les trônes de l'autorité domestique, & peu de l'amélioration de la condition de leurs sujets.

En matieres de ce genre les Bataves ont une honorable ressemblance avec les Carthaginois, à qui quelques-uns ont jugé à-propos de les comparer dans une intention maligne; mais, à l'exception d'un petit nombre de cas, les Carthaginois fu-

E



rent une nation, à laquelle il n'est nullement hon-  
 reux de ressembler. Quelque oppressive que fût  
 leur conduite à d'autres égards, ils eurent parti-  
 culièrement soin de répandre leurs connaissances  
 & leur expérience, en fait de culture & d'amé-  
 lioration des pays, là où leur empire s'étendait: leur  
 habileté dans ces arts utiles & autres fut si  
 éminente, que leurs rivaux & leurs destructeurs,  
 les Romains, reconnurent leur supériorité & pro-  
 fiterent de leurs leçons.

Les Bataves, comme ce peuple célèbre, se  
 font fait un devoir de rechercher toutes les di-  
 verses sources de fertilité & de ne laisser aucune  
 expérience, sans en faire l'épreuve, afin de tirer  
 de la terre tout ce que le travail & l'industrie  
 pouvaient commander. Delà, malgré la multi-  
 tude d'habitans qui remplissent leurs cités, villes  
 & villages, & couvrent tout leur pays, d'une  
 manière à laquelle n'offre une pareille proportion  
 nulle autre partie de l'Europe de la même étendue,  
 il ne manque rien de ces productions auxquelles  
 leur sol est adapté, ou, à parler plus proprement,  
 que leurs soins & leurs travaux constans peuvent  
 en extraire.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que tout ce  
 que la nature leur a refusé, est régulièrement  
 fourni par la plus riche importation; & que telle  
 est leur vigilance & leur prévoyance, qu'ils ont  
 toujours joui de l'abondance, tandis que les en-  
 droits les plus fertiles de l'Europe, même ceux  
 d'où ils tirent les principaux articles de subsistan-  
 ce en plus grande quantité, ont souvent, par  
 imprudence, été réduits à la plus déplorable  
 disette.





CHAPITRE V.

*Naturel sérieux & pensif des Bataves ; circonstance très désagréable pour les étrangers. Un extérieur enjoué n'en impose point aux Bataves. Leur grand attachement à l'argent & leur orgueil provenant de la possession des richesses ; ce qui est prouvé par quelques exemples.*

La classe d'hommes qui ne pense à rien & qui est oisive, ne trouve aucun peuple plus désagréable que les Bataves, qui de toutes les nations possèdent le moins ces attraita superficiels, dont l'acquisition est recherchée avec tant d'étude & à laquelle on met un si haut prix dans d'autres pays. Leur naturel est trop sérieux pour perdre du tems à les acquérir ; & leur attention continuelle à des objets d'importance ne leur permet pas d'y attacher quelque valeur ou de les regarder autrement que comme des bagatelles agréables pour le mieux.

Quelques voyageurs font des plaintes continuelles à ce sujet. Fiers de ces qualités frivoles qu'ils ont obtenues à force de prodiguer leur

tems & leur argent, ceux-ci ne sont pas moins piqués que surpris de trouver, combien peu elles leur procurent de crédit chez cette nation brusque & peu complaisante, où le poids de la réelle importance d'un homme est la seule considération qui procure des égards.

Une pareille tournure d'esprit tient en échec d'une manière mortifiante la pétulance & l'amour propre de plusieurs aventuriers voyageurs, dont les dehors, quoiqu'enjoués, ne peuvent en imposer à ces prudens observateurs. Ceux-ci connaissent trop bien les caractères spécieux que quelques uns de leurs voisins, les Français & les Allemands surtout, peuvent prendre dans l'occasion, pour se laisser tromper par les plus belles & les plus plausibles apparences.

Mais comme les bonnes & les mauvaises qualités sont souvent étroitement unies ensemble, cette solidité de penser & cette profondeur de circonspection dégénèrent fréquemment en une indifférence contemptible pour toutes les personnes, dont la prospérité quant à la fortune n'est pas bien assurée.



Les raisons de cette rudesse & de cette grossièreté de caractère sont sensibles, & peuvent être déduites de leur situation naturelle & politique. Comme ce n'est qu'à force d'argent qu'ils soutiennent leur pays & qu'ils font une figure respectable, ils sont sujets à trop se reposer sur ce fondement de leur grandeur : par conséquent ils témoignent un respect trop excessif aux possesseurs de grands biens & ont une opinion trop avantageuse de ceux qui en acquièrent. Ils ne regardent que de telles personnes comme dignes d'attention. Leurs qualités personnelles, soit qu'elles soient dignes d'éloge ou de censure, sont peu remarquées & deviennent en quelque façon totalement éclipsées par l'éclat supérieur de leurs richesses ; objet qui, de l'aveu même de ceux qui ont une admiration partielle pour les Bataves, absorbe toute leur attention & toute leur estime, & qui chez eux a une prépondérance bien au-delà de son mérite intrinsèque.

Un individu dans d'autres pays, quoique borné à une fortune médiocre, peut toujours paraître parmi les riches sans leur céder le pas sur cet article. Si son génie & ses talens l'ont rendu d'ailleurs remarquable, on lui témoignera com-

muniément non seulement de l'honnêteté, mais même de la déférence ; & il se trouvera de niveau avec des personnes d'importance par leur rang & par leur état.

Mais ce n'est nullement le cas dans les Provinces-Unies, où l'argent, quelque haut prix qu'on y attache dans les autres pays, est beaucoup plus considéré & estimé que dans tout autre endroit. Celui qui n'en a point ne fera qu'un vain étalage de ses talens & de sa capacité. En pareil cas ils seront cause qu'on lui reprochera de ne les avoir pas employés à se procurer de la considération par ces motifs dont l'influence est si universellement reconnue & sentie par toutes les classes d'hommes.

Ce n'est pas sans raison que les Bataves, comme leurs modèles à plusieurs égards, les anciens Carthaginois, considèrent l'opulence comme une partie nécessaire de ces prétentions sur lesquelles un membre de la société fonde son droit d'aspirer à l'administration des affaires publiques. Plus grand est son crédit personnel, moins il éprouvera de difficulté & d'obstacle dans l'exercice de l'autorité légale ; il ne faut pas oublier que plus



il sera intéressé essentiellement au bien-être de son pays, plus (est-il à présumer) il sera actif à en maintenir la prospérité.

Il est en même tems non moins évident que ce prodigieux attachement aux richesses & aux moyens de les acquérir, bannit on général de leurs esprits presque toute autre considération; & c'est la cause radicale de ce défaut d'urbanité dans leurs mœurs, duquel se plaignent tant les étrangers.

Comme l'acquisition des richesses constitue ordinairement le seul but de l'éducation dans les Provinces-Unies, les habitans parviennent à la jouissance de leurs desirs sans être instruits des moyens de goûter les douceurs de la retraite après leurs travaux, moyens qui constituent sans contredit la félicité la plus raisonnable, mais qui en même tems ne peuvent dériver que d'une culture convenable de leur entendement dans la saison de la jeunesse.

Cette insouciance & cette négligence des qualités intellectuelles est malheureusement fort ré-

bandue; & c'est sans doute la source d'où provient ce mépris pour toutes les prétentions à l'importance qui ne sont pas fondées sur une base pécuniaire. C'est ce qui rend leur manière d'agir si fréquemment arrogante & offensante pour ceux qui ne leur paraissent pas pouvoir entrer en concurrence avec eux à l'égard de cet article essentiel. Le plus ou moins d'argent qui tombe en partage à chaque individu diminue ou augmente le degré de mérite ou de prix, pour lequel ils lui accordent quelque crédit dans leur estime.

On trouve des exemples de cet orgueil fondé sur l'argent parmi les personnes des classes inférieures, qui se sont élevées à un état d'opulence ou d'aisance. Elles sont sujettes à se livrer à un esprit d'arrogance, qui, quoique communément inséparable partout des gens de basse condition qui ont fait fortune dans le monde, se fait ici particulièrement remarquer.

Les derniers même du peuple sont épris pour les richesses d'une vénération si exclusive, qui éteint entièrement tout autre desir de se faire respecter dans leur conduite, que leur insouciance



& leur grossièreté sont insupportables pour ceux dont ils n'ont rien à attendre. A moins qu'ils ne soient adoucis par des vues d'intérêt ou tenus en crainte par l'autorité, ils sont souvent absolument intraitables.

Cette hauteur résultant de l'opulence est vraiment le vice national des Bataves ; & elle domine quelque fois trop visiblement parmi les premiers du pays. Fiers de ces gains infinis qu'un commerce étendu verse de toutes parts dans leur pays & dont la dispensation est commise à leurs mains, ils ne peuvent s'empêcher par occasion de montrer d'une manière mortifiante qu'ils savent combien ont besoin de leur protection ces nombreux mercenaires de toutes les classes, qui affluent chez eux par le manque ou par l'espoir d'occupation.

Personne n'éprouve plus fréquemment ces airs d'importance que les militaires qui sont à leur service ; parmi ceux-ci beaucoup d'Allemands, qu'enorgueillit l'extraction, essuyent les mortifications les plus dures, par le peu de cas que l'on fait de leur naissance & par l'exaction rigoureuse

de toute espèce de devoir attaché à la profession des armes. Cette rigide conformité à la plus sévère obéissance est attendue de tous ceux qui entrent à leur service. Bien loin que la noblesse du sang prétende cause d'exemption, elle semble souvent être mise à l'écart, comme un objet d'animadversion & digne des plus sévères censures.

On a assuré qu'en conséquence de quelque commission à l'armée, que l'on avait dessein de conférer à Guillaume IV, dans ses jeunes ans, ou dont il jouissait réellement, un célèbre bourgemaître du parti opposé à la maison d'Orange eut la hardiesse de proposer d'envoyer ce jeune prince à Batavia.

Le même arrogance & la même présomption se firent remarquer dans la députation des membres nommés pour présider les armées Bataves en Flandres, lorsqu'elles étaient commandées par le duc de Malborough. Ce grand général déplora souvent l'exercice déplacé de leurs pouvoirs illimités, en ce qu'ils traversaient les opérations les mieux concertées & proposaient insolemment l'exécution de leurs



propres plans. Il est avéré que le prince Eugene détestait leur aspect & leur admission au conseil; & il avait coutume de dire qu'Alexandre & César durent leurs triomphes à l'absence des députés Bataves.

Leur conduite hautaine envers les princes de l'empire, dont les troupes & les personnes sont à leur solde, ne fut pas moins remarquable. Quand les affaires exigeaient leur présence, ils avaient coutume de les mander auprès d'eux avec un ton aussi décisif & avec aussi peu de formalité qu'un général pourrait le faire à l'égard d'un subalterne.

Cette certitude & cette conviction, fondée sur l'expérience, de l'ascendant des richesses sur l'esprit humain, semble ne jamais sortir de l'idée des grands, dans les Provinces-Unies; & c'est la source de cette suffisance qui se trahit elle-même dans leurs procédés & les rend pour le mieux plutôt civils qu'engageans.

De-là cette intimité sociable qui exclut tous égards, excepté ceux qui sont fondés sur les

agréments du commerce de la vie, & sur le mérite personnel, est très rare dans les Provinces-Unies. L'observation de Montesquieu que les liaisons & connexions entre individus en Angleterre sont plutôt des confédérations que des amitiés, est beaucoup plus applicable aux Bataves, vu que leurs associations sont évidemment beaucoup plus réglées par la proportion réciproque de l'état pécuniaire.

De ce motif provient ce mélange indistinct de gens de la plus haute & de la plus basse condition. Dans les Provinces-Unies, il subsiste entre eux une sympathie, inconnue partout ailleurs parmi les membres de ces conditions opposées dans la société. Elle y naît de cette approximation de tous les degrés qu'une parité de richesses opère chez une nation, où l'on fait peu de cas de ces distinctions de rang purement titulaires, & où l'on n'agrée de titres que ceux qui sont attachés à la magistrature & aux emplois officiels. Ceux-ci exceptés, l'opulence seule donne la préférence; & l'on fait peu d'attention à toute autre prétention.



Comme aucun peuple n'est plus passionné que les Bataves pour cette grandeur & cette importance attachées à la possession des richesses, ils ne sont de même surpassés par personne dans les efforts empreffés qu'ils font pour les acquérir. Quelque vérité qu'il puisse y avoir à les accuser de lenteur & de phlegme dans les autres affaires, dès qu'il est question d'argent, ils ne sont point inférieurs en activité & en chaleur aux nations les plus vives. Quand ils sont animés par ce métal, qui fait leur passion dominante, ils deviennent absolument d'autres hommes & montrent une ardeur & une vivacité auxquelles ils sont totalement étrangers en toute autre occasion.

Cette soif beaucoup moins du gain même, que de la grandeur & de l'importance qu'il procure, semble être vraiment le propre caractère des Bataves; vu que la possession, plutôt que la jouissance, est évidemment l'objet de leurs vues: en quoi ils diffèrent considérablement des classes commerçantes dans d'autres endroits, surtout en Angleterre & en France, où le but qu'on se propose en acquérant des richesses est le plaisir provenant de leur emploi, & où l'habitude d'amasser de l'argent n'est pas à beaucoup près

aussi fréquente que dans les Provinces-Unies. Des richesses infinies & une avarice infinie y vont très souvent ensemble. Malgré l'état le plus florissant, il n'est pas rare de voir des individus vivre aussi mesquinement que s'ils étaient destitués des moyens & de l'espoir de ne jamais prospérer.

Tous les pays produisent sans doute, plus ou moins, des êtres qui répondent à cette description. Mais les Provinces-Unies sont sans comparaison les plus fertiles à cet égard, & regorgent plus qu'aucune nation Européenne, d'une race d'hommes, dont l'ambition, le plaisir, le bonheur & l'honneur ne consistent uniquement que dans la possession de l'argent. Appliqués totalement à en amasser, ils ne se laissent que peu interrompre par les plaisirs passagers, & ils poursuivent sans relâche la tâche laborieuse qu'ils ont entreprise. Epiant toutes les occasions & embrassant tous les expédients qui semblent promettre du succès, ils ont une industrie supérieure pour faire servir toutes choses à cet objet capital & sont loin d'être délicats dans le choix des moyens.



Quoique les maximes, qui ont le même but, soient bien connues & pratiquées ailleurs, cependant elles sont adoptées dans les Provinces-Unies avec d'autant plus de force & d'étendue, qu'on peut bien s'y attendre dans un pays, où une soif ardente pour le gain (40) est si éloignée d'être honteuse, qu'un homme qui n'a pas cette marque caractéristique des nationaux n'est aucunement réputé pour un membre précieux de la société.

(40) Ce reproche vague & indéterminé d'avarice, ou plutôt d'une extrême âpreté pour le gain, est assurément peu réfléchi. Un pays qui n'a presque aucune ressource territoriale; un pays qu'il faut sans cesse & à grands frais disputer aux éléments auxquels il a été arraché; un pays que sa position physique a en quelque sorte exclusivement destiné au commerce; un pays qui lui doit son existence, sa population, son crédit; qui n'a d'autre nerf, d'autre soutien, d'autre crédit que le commerce; un tel pays serait sans doute fort à plaindre si les habitans étaient mous, insoucians, dissipateurs, fainéans comme chez d'autres nations; s'ils ne se montraient singulièrement jaloux du seul bénéfice qui soit à leur portée. Le commerce appelle & nécessite en outre par sa nature un esprit d'ordre, d'économie, d'application & de prudence, qui est poussé plus loin dans les Provinces-Unies que dans les autres pays.



## CHAPITRE VI

*Frugalité & modération des Bataves dans leurs plaisirs. Ils ne sont pas amis des amusemens dispendieux. Ils savent cependant se les procurer avec élégance & propriété. De la Haye.*

**L**a majorité des anciens membres de l'état a regardé, jusqu'à une date récente, de mauvais œil une jouissance modérée de relâche & le goût pour les passetemps usités parmi les gens du bon ton dans les autres pays; leur opinion était que ces usages étrangers détruisaient cette disposition au travail & à l'économie, à laquelle ils devaient leurs richesses & même leur existence. Pour cette raison, ils s'opposèrent longtems à les admettre & consentirent enfin avec difficulté à leur accorder une tolérance très limitée.

Ces maximes austères ont encore beaucoup de partisans parmi les personnes âgées & celles qui admirent ouvertement les mœurs antiques du pays; à leur avis, un rigide attachement à ces mœurs doit contribuer infiniment au bien public.



Conformément à ces sentimens, dont les fau-  
teurs sont nombreux, un goût particulier  
pour tout amusement étranger est souvent,  
sans raison, préjudiciable au caractère d'une  
personne; & lui attire les traits d'une censure  
aussi violente, qu'un train suivi de paresse & de  
dissipation lui en susciterait autre part.

Cette sévérité & cette rigueur dans ceux qui  
sont revêtus de l'autorité ont toutefois produit  
l'effet salutaire de restreindre le penchant aux  
plaisirs dispendieux, & de les borner, en quel-  
que maniere, au seul point où ils ne peuvent  
devenir pernicioeux pour la nation en général.  
La Haye, le seul endroit où l'on peut dire qu'ils  
fleurissent, n'est un lieu de résidence que pour  
ceux qui peuvent le mieux consacrer quelque  
partie de leur tems à des objets de cette nature.

Ces objets semblent réellement si opposés  
au naturel des nationaux, que, sans le con-  
cours des étrangers, ils seraient très peu connus.  
Dans ce pays de gravité & de parcimonie, on  
n'use de peu de récréations, qui ne s'accordent  
parfaitement avec la plus stricte frugalité; telles  
sont une retraite pour se délasser le dimanche des

occupations de la semaine; une sobre visite de  
famille; une promenade & un rafraîchissement à  
la campagne, après le diner, ou, peut-être,  
quelque jeu bon pour l'exercice ou la santé.

Ces manieres de se divertir sont les plus fré-  
quentes, &, à l'honneur des Bataves, celles qu'ils  
aiment de préférence; certainement les plaisirs  
qui sont les plus simples & facilement procurés,  
sont aussi les plus raisonnables & les plus utiles.  
Ils ne sont point d'une nature à fatiguer l'esprit  
ni à laisser dans l'imagination & la mémoire ces  
impressions, qui sont la suite des jouissances qui  
demandent de l'étude & de l'apprêt.

Le calme & la régularité, qui caractérisent les  
Bataves dans leurs procédés domestiques, for-  
ment une vicissitude de bon ordre, qui a la plus  
heureuse influence sur toutes leurs affaires.

Il résulte de cet esprit d'exactitude que les  
choses qui, dans d'autres endroits, excitent à  
une vie sensuelle & dispendieuse, sont les seuls  
moyens de mener avec commodité & décence,  
une vie aisée & agréable. Ainsi les tentations



de l'abondance & la prospérité dans les affaires ne peuvent les faire dévoter du plan de conduite économique, auquel ils ont été originairement formés. Par une pratique longue & constante, ils se sont tellement familiarisés & habitués avec ce plan, qu'ils ne pourraient en adopter aucun autre sans faire violence à leurs goûts. Leurs habitations & ameublemens sont propres sans somptuosité, leurs maisons de campagne, élégantes sans magnificence. Une règle fixe d'action est suivie & inviolablement observée dans les unes & les autres; ce qui, par une distribution faite à propos des différens divertissemens attachés à chacune d'elles, rend également agréable les vicissitudes d'occupation & de relâche.

Cet esprit d'ordre les accompagne dans leurs parties de plaisir & de divertissement. Aucun peuple n'est aussi habile à prévoir ce qu'elles peuvent coûter & à les assortir aux circonstances. Delà ils sont en état de se permettre impunément ces jouissances qui, faute de soin & d'arrangement, portent de si profondes atteintes aux fortunes des individus dans d'autres pays, & traitent après elles une suite coûteuse de dépenses imprévues. Pour y subvenir ( quand on en fait

aucun calcul préalable ) ce qu'on destinait en gros devient insuffisant en détail, & il en résulte ordinairement qu'on empiète d'une manière dangereuse sur les fonds destinés à des usages plus nécessaires.

Ainsi nous voyons que les équipages, la table, les concerts, les assemblées, les bals, & tous les accessoires de ce qu'on appelle la vie du grand monde, affectent rarement, si toutefois cela arrive jamais, l'état des personnes du bon ton parmi les Bataves. L'excellent discernement avec lequel ils ménagent, de la manière la plus propre & la plus décente, tous les affaires de ce genre, est d'autant plus admirable, qu'ils possèdent l'art de le faire à la fois avec économie & cependant avec splendeur. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'ils concilient un très faible penchant pour ces objets de représentation à une apparence de satisfaction & de complaisance. C'est une preuve qu'ils excellent dans l'art de se prêter à toutes les humeurs & circonstances.

Par cette conduite ils ne manquent jamais de gagner l'approbation même des plus grands con-



naïssances en fait de magnificence, lesquels, malgré leur conviction de l'indifférence des Bataves pour toute pompe extérieure, qui outrepassé celle que la politique conseille, s'accordent universellement à les reconnaître aussi habiles dans leurs idées de pompe & d'ostentation, quand l'occasion le demande, que s'ils agissaient par inclination & par goût pour ces choses.

Charles II, roi d'Angleterre, qui était justement regardé comme un habile juge de l'élégance, (*arbiter elegantiarum*) avait souvent coutume de dire que de toutes les scènes de pompe qu'il avait jamais vues, (il en avait beaucoup vu durant les voyages de son exil) aucune n'approcha jamais de la magnificence de sa propre réception dans les Provinces-Unies.

Les ministres étrangers, qui ont résidé dans ce pays & qui certainement avaient toutes les qualités requises pour donner une décision droite, ont unanimement rendu témoignage à la justice exquise de leur goût dans les occasions solennelles. Ils s'accordent à regarder la Haye comme un lieu où la politesse regne autant qu'en aucun endroit de l'Europe, & à considérer les natio-

naux de marque qui y demeurent, comme inférieurs à nulle classe des gens du bon ton dans tout autre pays, toutes les fois qu'ils croient de leur devoir de montrer leurs talens dans les mêmes objets.

Les étrangers sont en général beaucoup épris de la manière dont on vit dans cet endroit. Il en résulte cet avantage, que de la variété de mœurs particulières aux différentes nations, dont un si grand nombre des plus polis & des principaux personnages y affluent, il a été fait un choix judicieux, renfermant ce qu'il y a de plus agréable dans chaque: de là un étranger a la satisfaction de se trouver en quelque sorte dans son propre pays.

Le voyageur savant, curieux, poli, ne peut que se plaire dans une ville, qui, à proportion de son étendue, peut se vanter d'avoir une plus grande affluence de personnes de tous les endroits & d'être plus remplie de gens d'éducation, à talent & connaissant le monde, qu'aucune ville de l'Europe.

Cette réunion des différentes mœurs & cou-



tumes des hommes dans un espace étroit, en les assujettissant à une continuelle inspection, a par conséquent produit un esprit de critique & d'examen de leur justesse & propriété. Il en est résulté qu'il s'est formé un genre de civilité & de commerce, qui peut avec beaucoup de raison être considéré comme un louable milieu entre l'excès & le manque de politesse & de manières, qu'on peut reprocher à quelques nations, dans l'un ou l'autre extrême.

La résidence des membres du gouvernement Batave n'était pas moins agréable, il y a un siècle que de nos jours : la correspondance épistolaire (41) de quelques personnages distingués de ce tems-là, en fait mention comme d'un des lieux les plus attrayans pour y demeurer, par tous les motifs qui influent sur un homme raisonnable. St. Evremont surtout est prodigué d'é-

(41) Lorsque Descartes était en Hollande, il écrivait à Balzac au sujet de ce pays : *T a-t-il un pays, dans le monde, où l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus tranquille, où il y ait moins de dangers à craindre, où les loix veillent mieux sur les crimes, où les empoisonnemens, les trahisons & les calomnies soient moins connues, où il reste enfin plus de traces de l'heureuse & tranquille innocence de nos peres ?* . . .

loges à son égard & parle des nationaux qui y demeurent, dans un stile rempli de ces sentimens de respect que le mérite réel peut seul inspirer ; il s'exprime d'une manière qui montre que ce ne sont point des complimens, mais le résultat d'une connaissance & d'une observation profonde de leur conduite & caractère.

On a remarqué depuis long-tems que, malgré l'éclat supérieur qui regne, finon dans la plupart des autres capitales & cours de l'Europe, du moins dans plusieurs, les voyageurs de bon sens s'accordent à donner une préférence générale à la Haye. Il y regne un calme & une sérénité, attachés aux manières d'y vivre, qui communiquent la même sensation aux personnes d'un caractère solide & tranquille, & qui font que plus on y demeure, plus la résidence en est agréable.





## CHAPITRE VII.

*Humeur brusque & défaut de complaisance des gens de la dernière classe dans les Provinces-Unies. La classe plus élevée est unie, franche & civile. Les Bataves en général sont d'un naturel amical, & prêts à assister les gens qui ont de l'industrie. Leur attention à procurer de l'occupation à tous les individus, à défendre l'oisiveté & à encourager les inventions utiles.*

Quelques écrivains ont jugé à propos de représenter les Bataves sous un jour très défavorable, & d'en parler comme s'ils étaient, avec très peu d'exceptions, bourrus, impolis & mal élevés.

Si nous ne montons pas au dessus des classes du vulgaire, l'affertion est assez vraie. Mais rien n'est plus faux, si nous en faisons l'application à ceux d'une classe supérieure. Ils sont, il faut l'avouer, moins enclins à se lier & contractent moins une familiarité soudaine avec des personnes qu'ils ne connaissent pas, que les Français, par exemple, qui, comme l'observe

bien Erasme dans ses *Diversoria*, se comportent avec les gens au premier abord (*veluti cum olim notis & familiaribus*) comme avec d'anciennes connaissances & des amis. Ils sont toutefois suffisamment affables pour satisfaire un homme modéré, qui peut se contenter de manières simples, mais bonnes, & qui ne cherche pas dans un vain flux de phrases vuides de sens l'occasion d'y répondre convenablement.

Toujours est-il vrai que les Bataves sont en général une nation franche & sincère. Comme l'application & l'industrie sont les leurs sentiers qu'ils cherchent à suivre & les seules ressources sur lesquelles ils aiment à se fonder, ils ne se font point une étude, ni n'ont besoin de beaucoup de raffinement dans leur conduite. Elle est ordinairement accompagnée de beaucoup de franchise & de simplicité; une ouverture de cœur & une liberté de parler caractérisent la plupart d'entr'eux, & ils sont rarement versés dans la fraude & la fourberie, auxquelles réellement leur brusquerie naturelle ne les rend par bonheur aucunement propres.

Cette indifférence pour l'art de l'insinuation



ou ce que quelques uns ont appelé, d'une manière non impropre, artifice & flatterie, les a exposés à la censure de cette classe difficile d'hommes, qui exigent des caresses & un file complimenter de tous ceux qu'ils rencontrent. Mais du moins, si les faits sont préférables aux paroles, il n'y a point de justes plaintes contre eux par rapport au manque de philanthropie; dans l'exercice de laquelle ils ne sont nullement en défaut, comme on peut en fournir des preuves en abondance.

Ils sont d'une disposition amicale & sociable; c'est ce qui est incontestablement évident par le nombre d'étrangers qui s'établissent & prospèrent dans les Provinces-Unies, sans exciter de jalousie parmi les nationaux. Ce sont peut-être de tous les hommes les moins imbus du vice d'égoïsme national, & ils accordent leurs bons offices & leur faveur indistinctement à tous ceux qui en sont dignes, sans beaucoup s'embarrasser de leur religion ou de leur pays. A ces deux égards les Bataves, non moins à leur avantage qu'à leur honneur, semblent être le peuple qui connaît le plus par pratique la droiture de cette maxime qui condamne à l'oubli, dans le caracte-

re d'un homme, ces effets accidentels, dont il n'est point responsable, vu qu'il ne peut les empêcher.

Ils ont été accusés de froideur & de manque d'hospitalité envers les étrangers; mais quand on réfléchit à la grande affluence de ceux-ci dans les Provinces-Unies, aux soupçons attachés au caractère de plusieurs, & à l'incertitude qui accompagne celui du plus grand nombre, il est très raisonnable & très prudent qu'ils prennent du tems pour approfondir le mérite de leurs hôtes, par la seule épreuve sûre, celle de leur conduite. Quand ils les jugent honnêtes gens, ils ne manquent jamais de leur assurer tout l'encouragement qu'ils sont en droit d'attendre.

On leur a reproché de manquer de générosité personnelle & d'être fort peu enclins à accorder des secours pécuniaires. Mais on en peut trouver en partie la raison dans l'emploi perpétuel que leur vigilance constante indique pour leur argent & dans l'expérience que la plupart d'entre eux ont eue, que peu de personnes, en épiant les occasions favorables, se trouvent réduits à la nécessité d'avoir recours à la générosité d'autrui. Ces considéra-



sions, on peut le présumer, contribuent à rendre leurs cœurs insensibles aux sollicitations des individus dont la pauvreté provient de négligence personnelle & qui par conséquent courent peu ou point la chance d'être appuyés parmi les Bataves. La seule recommandation à leur protection, c'est une continuité manifeste d'efforts pour s'enrichir; dans lequel cas ils étendront promptement leur assistance sur ceux qui ont essuyé des revers par les désastres inévitables, qui arriveront quelquefois aux plus prudents. Une détresse d'une pareille nature est toujours sûre de rencontrer du soulagement & du secours; & personne n'est abandonné à sa mauvaise destinée, sinon ceux qui sont malheureux par leur propre faute. Il n'y a point de pays où, par des secours publics ou particuliers & par avancement, l'on donne une plus grande carrière aux talens dont l'utilité est claire & reconnue. C'est ce dont on peut se convaincre aisément, en faisant attention aux méthodes employées par les Bataves pour établir & améliorer leurs colonies au dehors, & pour pousser chez eux la plupart de leur entreprises de commerce. On peut ajouter que, par la propriété des mesures adaptées en ces diverses occasions, toutes les

parties intéressées ont ordinairement beaucoup lieu d'être satisfaites. En convenant donc de ce vice à la mode parmi eux, savoir de se complaire & de triompher en quelque sorte au milieu de leurs richesses supérieures; ce qui engendre naturellement quelque degré d'indifférence & d'aversion pour ceux qui leur sont inférieurs sur cet article; nous ne devons point nous refuser à reconnaître les diverses bonnes qualités qui contrebalancent ce défaut. Il n'est toutefois que trop commun en tous lieux, & n'éprouve probablement autant la critique & la censure, qu'à cause du plus grand nombre d'individus jouissant d'une fortune qui les met au dessus de toute complaisance inutile & qui est propre en même tems à inspirer une confiance & une supériorité qui ne peuvent être tempérées que par ces principes de douceur & de modération inculqués par une bonne éducation: avantage dont jouissent peu d'entr'eux, par le mépris général qu'ils ont eu dans leurs premiers jours pour tout ce qui ne contribue pas à un profit pécuniaire.

Ce dernier objet est pour les Bataves de la



même conséquence que la gloire & les conquêtes l'étaient dans les premiers tems pour les Romains & à cet égard leur avidité est également inquiète & impatiente. Ce peuple guerrier traita long-tems les arts & les sciences avec un tel mépris, que les lettres dans un Romain, (*litteræ in homine Romano*) comme nous le dit Cicéron, étaient un prodige, & que leur acquisition était censée une bagatelle, comme étant inutile pour le grand & l'unique but de leur politique. De même ces perfections polies, qui, quoique agréables & captivantes, ne sont point les sources d'où les richesses peuvent découler, sont pour cette raison regardées comme peu de chose & tenues pour frivoles par une nation commerçante, qui ne s'occupe exclusivement que de cet objet capital.

Une pareille disposition n'exclut point toutefois la connaissance & la pratique de ces vertus qui sont très essentielles à la société. Comme les Romains, quoique grossiers & féroces dans leur origine, furent nobles & généreux dans une variété d'exemples (d'ailleurs peut-être jamais plus dignes des dernières épithètes que lorsqu'ils méritèrent les premières) ainsi les Bataves au mi-

lieu

lieu de cette soif du gain, qui est leur passion dominante, ont montré l'attention la plus réelle & la plus efficace à chercher l'avancement de tout ce qui pouvait contribuer à la solide prospérité de chaque membre de la société.

Leur bienfaisance & leur charité ont été d'une nature étendue & tenant de la providence; & en obviant à l'introduction de l'indigence & de la misère dans leur pays, ils sont devenus aussi supérieurs à l'humanité qui soulage la détresse, que la science qui prévient les maladies est au dessus de celle qui les guérit.

Par une suite de reglemens, qui veillent, avec la plus scrupuleuse attention, sur la situation intérieure de l'état, chaque membre qui le constitue, quoique obscur & en apparence de peu de considération, a été rendu également utile pour le bien public & pour le sien propre, la racine de l'indolence étant coupée dans son principe & un chacun étant forcé à s'occuper suivant ses facultés.

Conformément à ces maximes, leurs prisons



& maisons de correction, & même leurs hôpitaux sont convertis en lieux de travail & d'industrie: quiconque est forcé par la destinée à en faire l'endroit de sa demeure, a sur le champ de l'occupation qui lui est donnée suivant les talens où la fanté qu'on lui trouve.

De là, dans chaque coin du pays, l'occupation est en honneur & en crédit, & l'oisiveté regardée avec aversion. Les personnes âgées & infirmes ne sont point exemptées des ouvrages, que les forces naturelles leur permettent encore de faire; le travail est attendu & requis d'elles; & il n'y a d'autre prétexte qu'une totale incapacité pour qu'elles en soient dispensées.

De ces causes il résulte un penchant pour s'occuper & l'action, qui fait fructifier l'adresse & l'industrie. Aucun pays n'offre un si grand nombre d'utiles inventions pour tout ce qui concerne la vie civile ou domestique. Ceux qui taxent les Bataves de pesanteur de génie, peuvent bientôt se convaincre de leur erreur, en faisant attention à la multiplicité de productions de toute espèce, qui sont dues à la fécondité laborieuse

de leur imagination & aux efforts prodigieux & infatigables de leurs travaux.

C'est une honorable vérité que même leurs ennemis ont librement & formellement reconnue. Strada, qui était jésuite & qui vivait dans un tems où l'animosité religieuse était répandue au loin dans l'Europe, exprime toutefois avec une précision particulière l'opinion favorable qu'on avait alors des Bataves: (*rara hodie admiramur machinamenta, quæ Belgica non invenerit, aut non absolverit*) „ nous admirons aujourd'hui peu de découvertes de l'art, qui n'ayent été ou inventées ou perfectionnées par les Belges. ”

D'autres nations ont porté la culture des arts à un plus haut point de perfection depuis cette époque; mais aucun pays, excepté l'Angleterre, ne peut le disputer aux Provinces-Unies à ces égards.

C'est à la vigilance continuelle du gouvernement Batave sur chaque classe des individus que l'on a dû long-tems l'heureuse & honorable exemption de ce qui est une honte pour un pays



civilisé, savoir la tolérance des mendians. Ce n'est que depuis peu qu'ils ont été soufferts dans les Provinces-Unies; &, malgré le relâchement de la police Batave à cette occasion, ils sont cependant en si petit nombre, en comparaison de la quantité qui infeste les autres pays, qu'ils ne méritent pas qu'on y fasse la moindre attention (42).

(42) Un pays qui n'a presque aucune ressource territoriale, un pays qu'il faut continuellement & à grand frais disputer aux élémens auxquels il a été arraché, un pays que sa position physique a, en quelque sorte, exclusivement destiné au commerce; qui lui doit son existence, sa population, son crédit; qui n'a d'autre nerf, d'autre soutien que le commerce; un tel pays serait fort à plaindre sans doute, si les habitans étaient mous, insoucians, dissipateurs, fainéans; si dans une lutte d'intérêts, inégale à tant d'égards, avec la plupart de leurs concurrens, ils ne se montraient singulièrement jaloux du seul bénéfice qui soit à leur portée. Le commerce appelle & nécessite d'ailleurs, par sa nature, plusieurs qualités fort estimables, un esprit d'ordre, d'économie, d'application, de prudence, de philanthropie. Il n'est peut-être pas de pays au monde où, proportionnellement à son étendue, il y ait autant de fondations de bienfaisance & où celles-ci soient mieux administrées que dans les Provinces-Unies & surtout en Hollande. Ce siècle égoïste en a même vu considérablement accroître le nombre.

Ces provinces offrent encore une quantité incroyable d'établissmens destinés aux progrès des sciences & des arts.

## CHAPITRE VIII.

*Des canaux dans les Provinces-Unies. Banque d'Amsterdam. Intégrité & fermeté des Bataves à la soutenir & à en maintenir le crédit dans des calamités urgentes. Etablissement des compagnies des Indes Orientales & Occidentales au milieu des guerres & de grands obstacles.*

**A** l'exemple des Romains, qui ne croyaient pas au dessous de la dignité de l'élite de leurs

Sans parler des Universités &c., quatre sociétés principales portent les noms des villes de Harlem, de Flessingue, de Rotterdam & de Leyde où elles siègent. — Jean Stolp a de plus légué à cette dernière ville un fonds auquel nous devons déjà plusieurs volumes de mémoires sur des sujets de morale, de métaphysique, de théologie naturelle & révélée. — Amsterdam a donné à l'Europe le premier exemple d'un établissement pour la conservation des noyés. — Madame Duyt de Renfoude a fondé à Delft & à la Haye trois écoles gratuites pour former par des instructions, par des voyages, par divers encouragemens, de jeunes artistes. — L'opulente fondation, faite à Harlem par Pierre Teyler van der Hulst, appelée la Société Teylerienne, pourra devenir bientôt la rivale des plus illustres académies de l'Europe. — La propagation de l'évangile dans l'Inde, l'assistance des marins mutilés ou blessés & des veuves de



nobles d'avoir l'inspection des édifices & des ouvrages publics de leur ville & de veiller à

ceux qui ont péri au service de la patrie, tels sont les divers autres établissemens, trop nombreux pour être détaillés ici & telles sont encore les preuves de la libéralité & du patriotisme des Bataves. Si ceux-ci n'avaient ni le goût des arts, ni le sentiment du vrai & du beau, s'ils étaient principalement caractérisés par l'égoïsme & par une sordide cupidité, se seraient-ils mis en de si grands frais pour les articles que nous venons d'énoncer?

Que faut-il penser après cela non seulement des invectives de plusieurs écrivains, surtout de Mr. Sherlock (*Lettres d'un voyageur Anglais*, seconde partie, LETTRE XXV) mais du reproche un peu plus sensible des savans compilateurs de l'*Histoire Universelle*, publiée à Londres, & traduite de l'Anglais dans la plupart des langues de l'Europe?

La culture des arts, pour laquelle on ose presque déclarer ineptes les habitans des Provinces-Unies, n'y date pas des tems les plus modernes. Dès 1368, Edouard, troisième du nom, engagea trois artistes de Delft à venir établir l'horlogerie en Angleterre. Fromantil, Hollandais, y fit, la première pendule en 1662. Cet art eut, vers la même époque, de très grandes obligations à l'illustre HUIGENS qui perfectionna aussi les télescopes, dont Zacharie Jansen, de Middelbourg, & Jacques Metius, d'Alkmaar, se disputent l'invention. — Drebbel, d'Alkmaar, semble fondé à réclamer celle des baromètres & des thermomètres. — Simon Stevin imagina le fameux char-volant du prince Maurice & devina la théorie des fluides, démontrée depuis par Pascal. — Laurent Coster entre en partage de gloire avec les ar-

l'entretien des routes & des chemins, les Bataves ont confié le soin & la direction de ce qui

tistes de Mayence pour la découverte de l'imprimerie. — Les premiers essais de peinture encaustique sur verre sont dûs à Jean van Eyck, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*; & les freres Crabeth, de Gouda, ne tarderent pas à la porter au plus haut degré de perfection. Le même Jean van Eyck est auteur de la peinture à l'huile, dont Mr. Corneille Pleos van Amstel, d'Amsterdam, conserve le plus ancien essai connu. C'est un petit tableau de couleur grislâtre, représentant la construction d'une tour d'église; il est signé: *JOHNS DE EYCK me fecit 1437*. — On attribue à Guillaume Beukelssoon, de Biervliet, le secret d'encaquer les harengs, devenu une source de tant de trésors pour la république Batave; il mourut en 1397. — Un bourgeois de Venlo, dont le nom n'a point passé à la postérité, fit les premières bombes en 1583. — Abraham Werver, d'Amsterdam, obtint en 1623 une pension des états de Hollande pour avoir trouvé un nouveau moyen de boucher des ports ennemis. — Jean de Witt imagina les boulets à chaîne, qu'au combat naval des Dunes, en 1666, Ruiter employa avec tant de succès. — Mathieu, fils de Mainard Bakker, construisit en 1691 l'ingénieuse machine, nommée *Chameau*, dont on se sert pour enlever des vaisseaux de la première force jusqu'à la hauteur de plusieurs pieds, afin de les faire passer sur les bas-fonds du *Pampus*. — Jean van der Heyden fit en 1672 les premières pompes pour les incendies. — Adam Zilo, peintre de marines & mécanicien à Amsterdam, fonda les tuyaux de la machine de Marly, en France. Il fut aussi l'instituteur du Czar Pierre I, pour l'architecture navale. — Enfin les digues & les écluses &c. sont le triomphe de l'industrie humaine.



concerne la sûreté, la commodité ou l'embellissement de leur pays, aux personnes les plus

Aucune nation se glorifiera-t-elle d'avoir donné le jour à des hommes d'état plus distingués que les Marnix de Sainte Aldegonde, les Oldenbarneveld, les de Witt, les Beverningk, les van Beuningen, les Fagel, les Slingeland; à des guerriers de terre & de mer plus fameux que les trois premiers Stadhouders, Guillaume I, Maurice & Frédéric-Henri, que les défenseurs de Harlem & de Leyde, Ripperda & Jean van der Does (ce dernier plus connu sous le nom de *Doufa* & non moins digne fils d'Apollon que de Mars) que les Ruiter, les Tromp, les van Brakel, les Heemskerk, les Kortenaar, les Evertsoon, les van Galen, les Wassenaar, &c.? — Pour l'attaque & la défense des places, citera-t-on un génie supérieur à Coehorn?

La jurisprudence, tant civile que criminelle, a-t-elle eu en aucune contrée des interprètes aussi estimés que les Grotius, les van Eck, les Damhouder, les Vinnius, les Schulting, les Noodt, les Matthæus, les Huber, les Binkershoek, les Vitriarius?

Par qui l'histoire naturelle & la physique ont-elles été cultivées avec plus de succès que par les Hartsoeker, les Swammerdam, les Leeuwenhoek, les Huigens, les Seba, les Rumphius, les 's Gravefande, les Musschenbroeck?

La médecine était en réputation, même avant Boerhave, l'Hippocrate moderne, dont les Gaubius, les Albinus, les van Doeveren, les de Gorter, &c. ont si dignement suivis les traces. — Les injections anatomiques de Ruisch ne doivent pas être ici passées sous silence.

distinguées de l'état. L'admiration de toute l'Europe peut attester de quelle manière elles ont rempli leur tâche.

Pour la philologie Grecque & Romaine, qui pourra être comparé avec avantage aux Meursius, aux Canter, aux Rutgers, aux Scriverius, aux Gronovius, aux Heinsius, aux Burman, aux d'Orville, aux Hemsterhuis, aux Wesseling, aux Valkenaer?

Les idiômes & les usages de l'Orient ont-ils eu de plus savans scrutateurs que les Drusus, les Erpenius, les Altling, les Coccejus, les Reland, les Trigland, les Mill, les l'Empereur, les Vitringa, les Venema, les Schultens, tous en même tems théologiens, à bon droit reconnus pour classiques?

Erasme appartient avec le même éclat à tant de genres, qu'on ne sait dans lequel le placer.

Est-il des journaux littéraires plus faits pour servir de modèle que ceux des le Clerc, des Bernard, des Sallengre, &c., publiés à Amsterdam & à la Haye?

Quant aux diverses autres branches de sciences, comme l'histoire, la poésie &c., il serait trop long de faire connaître ceux qui s'y sont distingués. Pour ce qui est de la peinture, est-il des tableaux plus recherchés que ceux des Wouwerman, des Ruissdael, des Berchem, des Rembrand, des van der Werff, des Gerard Douw, des Potter, des Breugel, des van de Velde, des van Huysum, &c.?

Ce léger exposé doit prouver suffisamment l'aptitude des Bataves pour les arts & les sciences.



L'avantage de confier une charge de cette nature à des personnes de rang & à talent, paraît surtout dans la sagacité qu'ils ont montrée en tournant vers la politique toutes les occasions favorables qu'ils ont rencontrées. Sachant que le commerce devait être le fondement de la prospérité de leur pays, ils ont combiné tous leurs efforts & toutes leurs pensées pour exécuter tout ce qui pouvait tendre à son encouragement. Afin de rendre faciles & peu dispendieuses la communication & l'expédition, qui sont les principaux avantages du commerce, ils ont entrecoupé tout le pays, de canaux, par le moyen desquels les affaires les plus immenses se font avec la plus grande facilité. Cette circonstance accoutume les habitans à l'économie & aux voyages par eau; ajoutez qu'en plaçant des scènes mercantiles continuellement sous leurs yeux, elle leur remet dans l'esprit, à toute occasion, ce qu'un habitant des Provinces-Unies devrait toujours avoir présent à sa mémoire, savoir que la culture du commerce est le principal fonds sur lequel il doit se reposer pour la prospérité de son pays & la sienne en particulier.

Aucun peuple n'a saisi, avec une attention plus pénétrante que les Bataves, toutes les méthodes salutaires adoptées par les autres états commerçans, dans tous les tems & pays, ni montré plus d'empressement à imiter tous les exemples qui pouvaient être avantageusement suivis. Ils adoptèrent & perfectionnèrent, au-delà de toute comparaison, le système des banques nationales d'abord inventé en Italie, la mere patrie de tous les établissemens de commerce dans les tems modernes. La banque, qu'ils établirent à Amsterdam (43), de-

(43) En 1609, le magistrat d'Amsterdam établit cette fameuse banque, qui a excité l'admiration de toutes les nations. Il fut statué par le règlement qu'on pourrait y porter toutes sortes de monnoyes, masses, grenailles & billons, & en recevoir la valeur en autres especes ou masses, à condition que la valeur fût au moins de 300 florins: celui qui y porterait des fonds ferait le maître d'en recevoir aussitôt la valeur ou de les y laisser en dépôt pour pouvoir en disposer à sa commodité. La ville faisait caution pour tout ce qu'on y déposerait; la banque s'offrit aussi de donner pour un petit bénéfice de la monnoie du pays pour de la monnoie étrangere. Il fut statué aussi que les lettres de change de six-cens florins & au dessus, payables à Amsterdam, ne pourraient être payées qu'à la banque, la ville répondant pour le prompt payement. Le même règlement statue encore que ce qu'on aurait porté à la banque ne ferait point



vint bientôt dans le Nord, ce que le modèle, sur lequel elle fut originairement formée, celle de Venise (jadis la plus florissante & la plus puissante république de l'Europe) avait été pendant si long-tems dans le Midi.

Perfuadés que l'intégrité était la seule base sur laquelle un édifice si important pouvait reposer d'une manière sûre & permanente, ils se mirent eux-mêmes à découvert pour convaincre toutes les nations de l'invincible fidélité avec laquelle une affaire d'une nature si publique & d'un si grand poids était conduite. Conformément à leurs souhaits & à leur ardeur, le crédit & le renom prodigieux, auquel cette entreprise parvint en peu de tems, recompenserent noblement les efforts qu'ils firent pour porter ce vaste établissement à son point de force & de maturité.

sujet à l'arrêt juridique. La banque de cette ville est la seule de cette espèce, dont le fondement soit solide; elle n'institue point de nouveaux signes de valeur; elle ne représente point un crédit d'opinion, mais c'est un dépôt où l'on retrouve dans tous les tems les sommes que l'on y confie. Voyez l'ouvrage intitulé *La richesse de la Hollande*.

Leur probité dans l'administration de ce précieux dépôt se fit remarquer d'une manière signalée, & parut au grand jour, à leur plus grande gloire, dans la funeste année de 1672. Environnés, de toutes parts, d'une destruction apparente, ils maintinrent néanmoins avec la ponctualité la plus stricte & la plus préjudiciable pour eux-mêmes, dans ce tems périlleux, leur foi & leurs engagements envers tous ceux qui étaient intéressés dans ce dépôt de richesses. Beaucoup de ceux-ci, pour aggraver les calamités des Bataves & les priver des moyens de rétablir leurs affaires, furent clandestinement engagés par les émissaires de leurs ennemis à retirer leurs dividendes; pour ne rien dire du grand nombre de ceux qui furent poussés par une crainte réelle, à faire les mêmes demandes. S'ils eussent pris prétexte de cette extrémité pour temporiser & tirer en longueur le moment de rembourser, l'humanité n'aurait pu les accuser de violer leurs conventions; cependant ils persisterent alors constamment dans leur résolution de ne point se départir un moment des principes d'honneur les plus rigides. Tout intéressé qui se présenta fut sur le champ satisfait, & on répondit à toute demande léga-



le avec une promptitude & une célérité qui étonnerent toute l'Europe.

Un projet non moins hardi fut celui de leurs compagnies des Indes Orientales & Occidentales (44); ils formèrent le courageux dessein

(44) Après avoir tenté inutilement le passage aux Indes par le Nord, quelques négocians s'affocièrent & profitèrent des conseils d'un nommé Houtman, qui avait fait plusieurs voyages aux Indes avec les Portugais, & que ceux-ci avaient retenu pendant quelque tems prisonnier à Lisbonne pour avoir voulu prendre une trop grande connoissance de leur commerce. Ces négocians l'ayant délivré de la prison, le chargèrent de la conduite de quatre vaisseaux qui partirent du Texel au mois d'Août 1599 & qui prirent la même route que les Portugais avaient découverte en passant par le Cap de bonne Espérance. Houtman eut de grandes traverses à essuyer de la part des Portugais, mais il ne ramena des Indes que trois vaisseaux au mois d'août 1601, chargés de marchandises, dont le profit fut évalué à 527823 florins. Ces heureux commencemens donnerent lieu à de grandes espérances & encouragerent d'autres négocians à former des sociétés pour le même commerce, que les Etats-Généraux réunirent sagement en 1602 sous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*. Voyez *Groot Placaet-Boek*.

Après l'établissement de cette compagnie, il s'en forma une autre par les mêmes raisons & de la même manière, qui est celle des Indes-Occidentales. En 1597, Gerard Bicker, d'Amsterdam & Jean Corneliszoon Leyen, d'Enkhuyzen,

de l'ériger sur la conquête des établissemens possédés par leurs ennemis durant l'espace de plus d'un siècle. Il se présenta dans leur route divers obstacles, dont les moindres furent la distance immense & les dépenses prodigieuses. Ils prévirent une résistance de la nature la plus opiniâtre, non-seulement de la part des principaux eux-mêmes, mais aussi de celle des différentes nations habituées depuis long-tems aux possesseurs primitifs, attachées à eux par les nœuds puissans du sang & de la religion, & alarmées par la crainte de souffrir dans leurs intérêts par un changement de maîtres; comme on peut bien l'imaginer, aucuns moyens ne furent omis pour représenter les nouveaux venus sous un jour d'autant plus défavorable & odieux, qu'il était nécessaire d'exciter contre eux la haine des naturels. Ajoutez encore le terrible fardeau d'une guerre qui se faisait à leurs pro-

établirent, chacun à part, une société dont le but était de commercer en Amérique. D'autres imitèrent leur exemple; il en résulta plusieurs sociétés, qui se nuisaient les unes aux autres. Ces inconvéniens engagèrent les Etats-Généraux à former, en 1621, de ces diverses sociétés une compagnie, à laquelle on donna le nom de *Compagnie des Indes Occidentales*. Voyez *Groot Placaet-Boek*.



pres portes, & dans laquelle ils furent souvent forcés de combattre à la lettre *pro aris & focis*, pour leurs propres habitations & familles, & pour tout ce qui est cher aux hommes.

Au milieu de ces difficultés, leur conduite réfuta pleinement la description qu'un écrivain contemporain, ennemi de leur prospérité, donna trop précipitamment de leur état encore naissant, en l'appellant „une république confusément formée par le hazard & contenue par la crainte des Espagnols” (45). Cette appréhension contre la puissance Espagnole n'existait toutefois que dans l'imagination de l'écrivain. Les forces de cette monarchie se deployerent jusqu'au plus haut degré possible & ne purent suffire pour dompter ces républicains résolus, même après qu'ils eurent été réduits à un état assez fâcheux pour désespérer presque de relever leurs affaires, & dans un tems où un membre des états, qui se trouvaient alors réellement dans la détresse, (vu qu'ils ne se faisaient point scrupule de l'avouer

vouer eux-mêmes) mit en tête d'un discours, touchant leur triste situation, ce vers connu de Virgile :

*Una salus victis nullam sperare salutem;*

(„Le seul salut des vaincus est de n'espérer aucun salut;”)

donnant à entendre par là que leur unique ressource était de prendre les résolutions les plus désespérées.

Telles furent celles qui furent prises en conséquence; & lorsque par une suite des heureux effets qu'elles produisirent, leur conservation eut été par bonheur assurée, ils firent une sortie avec intrépidité & attaquèrent l'ennemi dans les endroits qu'ils crurent les plus sûrs par leur éloignement. Ils portèrent leurs armes dans les deux Indes & exécutèrent leurs plans, de manière qu'ils surprirent & effrayèrent leurs adversaires & surpassèrent ce que leur propre confiance la plus hardie pouvait attendre;

Par le concours imprévu de beaucoup d'événemens finistres, il ne leur reste qu'une petite partie de leurs conquêtes Occidentales. Mais celles qu'ils conservent dans l'Orient les dédom-

(45) *Respublica casu constata, quam merus Hispanorum lausjuer.*



magent amplement de cette perte. Ils ont établi au dehors un empire dépendant de la direction & du commandement d'une autorité suprême au dedans. Par l'adresse & l'habileté admirable de leurs hommes d'état il a été formé de manière à constituer un empire dans l'empire, (*imperium in imperio*) lequel est si éloigné de heurter & de gêner les opérations du gouvernement, qu'il est devenu un de ses principaux appuis. Les Provinces-Unies, dans l'espace de peu d'années après l'établissement de leur république, parvinrent à un degré d'opulence & de prospérité qui les rendit la merveille des états de l'Europe.

Ceux qui aiment à rechercher les effets dans leurs causes, trouveront autant d'instruction que d'amusement dans la description circonstanciée de l'état des Provinces-Unies à ce période, donnée par le grand De Wit, dans son fameux traité de l'intérêt & de la politique de ce pays (46). Il dé-

(46) C'est sans doute le traité intitulé *INTEREST VAN HOLLAND*, (*intérêt de la Hollande*) & publié d'une manière imparfaite & contre l'intention de *Jean de Wit*, comme il le déclare lui-même dans ses *MÉMOIRES*, (*Partie III. Chap. VII*) qui ne sont, sous un titre différent, que le même ouvrage revu par lui en 1667. Ces mémoires sont traduits en Français, sous ce titre: *Mémoires de Jean de Wit, grand-secrétaire de Hollande &c.* Ratisbonne, 1709.

duit, d'une manière claire & précise, qui charme le politique éclairé, les moyens par lesquels les richesses & la population de la république s'accroissent, dans son tems, presque dix fois autant de ce qu'elles avaient été un siècle auparavant; tandis que son importance & sa dignité allaient de pair avec celles des plus considérables états de l'Europe.





CHAPITRE IX

*Excellent ordre & bonne administration des flottes & des armées Bataves. Les Bataves sont les premiers auteurs d'un système complet de discipline militaire. Leurs moyens de faire naître l'émulation parmi leurs propres concitoyens & de gagner des amis à leur cause. Patriotisme des Bataves quelquefois porté à un excès condamnable. Leur finesse & leur politique à l'égard des puissances étrangères.*

Les Bataves furent, au commencement du dix-septième siècle, un exemple pour toutes les nations, par la manière de lever & de discipliner leurs troupes, & de les maintenir dans une juste subordination. La sagesse de leurs encouragemens & la ponctualité de leur paie les mit à même de choisir les meilleurs officiers & soldats qu'on pouvait trouver. Ils formerent en même tems, pour le bon ordre de leurs forces de terre & de mer, le corps de reglemens le plus complet que les tems modernes eussent produit : mesure, qui, quoique salutaire & requise, avait été négligée d'une manière étrange par les puissances

Européennes, dont les armées, excepté en ce qui était relatif au champ de bataille, étaient à beaucoup d'égards totalement étrangères à la discipline & à la régularité.

Pour mettre d'avantage en vigueur cet esprit nécessaire de subordination, les individus, employés dans le commerce & dans la navigation d'aventuriers particuliers, furent assujétis de la même manière à un système de reglemens, qui, sans être aussi coercitifs & aussi severes que les premiers, furent d'une utilité essentielle pour réprimer le caractère féroce de ces grossières classes d'hommes & pour les rendre plus traitables & plus sournises.

Les heureux fruits de ces plans utiles firent beaucoup d'honneur à ceux dont ils dériverent. La conduite décente & sage des marins & des militaires des Provinces-Unies devint exemplaire & souvent un modele d'imitation pour plus d'un état, surtout dans le nord de l'Europe. Le fameux Christian V, roi de Dannemarck, & le grand Gustave Adolphe, roi de Suede, adopterent beaucoup de leurs maximes en matieres militaires.



Les Bataves ont été non moins remarquables par cette vigilance & cette pénétration industrielle, qui prevoient quels grands effets peuvent être produits par les petites causes. Ces qualités entrèrent dans tous leurs conseils & les portèrent à ne rien négliger qui pût être utile, quoiqu'en apparence de peu d'importance.

Ainsi, en perpétuant le souvenir des dangers, qu'ils avaient affrontés avec tant de résolution, dans le but de répandre un esprit de bravoure parmi la nation, ils encouragerent soigneusement des commémorations anniversaires dans les endroits qui avaient signalé leur zèle dans la cause commune.

Dans le dessein de réveiller l'émulation de leurs contemporains, par un regard sur le passé, leurs prédécesseurs, les Anciens Bataves, furent adroitement rappelés au souvenir public. Les faits les plus remarquables & les plus brillans de la courageuse résistance qu'ils avaient faite contre les Romains, furent gravées par d'habiles artistes, & accompagnées, en forme d'éclaircissement, du texte de Tacite, de l'histoire de qui les sujets

étaient tirés. Des exemplaires de cet ouvrage furent dispersées parmi leurs voisins, les Flamands, afin de réveiller le souvenir de leur première liberté & de les animer en faveur d'une cause qui était autrefois la leur propre; dont ils ne pouvaient oublier qu'ils furent les défenseurs primitifs, & pour laquelle ils avaient si rigoureusement souffert.

Quoique le grand but, proposé par cette mesure & autres de la même nature, ne fût point rempli alors, cependant la proximité d'une nation libre, dont ils avaient naguères fait une partie considérable, influa tellement sur les dispositions des habitans des Pays-Bas, qu'elle entretenait dans leurs esprits un puissant attachement à leurs privilèges & une aversion violente pour l'oppression. Delà les divers princes, dont ils ont été successivement les sujets en différentes époques, les ont traités avec beaucoup plus de douceur qu'aucun peuple de leurs propres états; de peur qu'en étendant le despotisme trop loin, l'avantage & la facilité de secouer le joug & de former une confédération avec les Provinces-Unies ne les engageassent à embrasser une mesure si aisée.



Heureusement pour les Bataves, le principal dessein auquel ils visaient par l'union (qu'ils desiraient & recherchaient si ardemment) du Brabant & de la Flandre à leur republique, a réussi depuis par le fameux traité qui leur assigna une barrière, si long tems désirée, entre leurs territoires & la seule puissance, dont ils avaient raison de regarder le voisinage comme formidable.

Il eut été à désirer que la politique des Bataves, dans leurs efforts pour servir leur patrie, ne se fût point écartée quelquefois de la droiture, de maniere à donner trop de sujets de plaintes. Mais un empressement à saisir toute occasion d'assurer leurs intérêts, à l'exclusion de celui des autres, a été long-tems attachée à leur caractère. Ils ont par occasion agi d'après ce plan, au préjudice irréparable de leurs compétiteurs. Bientôt après la formation de la république, un de leurs premiers exploits de ce genre fut de ruiner tout d'un tems le commerce d'Anvers, en coulant à fond des vaisseaux chargés de pierres d'un poids & d'un volume immense, à l'embouchure de l'Escaut; fermant ainsi à jamais l'entrée de ce fleuve aux vaisseaux de charge,

Le fait est que les Bataves ont porté l'égoïsme du patriotisme à des excès fort immodérés. Comme les Romains, ils semblent avoir été pleinement persuadés de ces axiome: *Omnes omnium charitates una patria complexa est*; („une seule patrie a embrassé tout l'amour de tous"). Rien qu'une résolution d'adopter la pratique de cette maxime dans sa pleine étendue, à pu les induire, dans quelques occasions, à faire céder l'équité à l'intérêt, d'une maniere qui les exposât à la censure & à l'indignation générale.

Il s'est toutefois trouvé des avocats pour les défendre. Ils ont avancé que, comme l'injustice admet de l'exténuation, lorsque celui qui la commet est forcé réellement par la nécessité d'y avoir recours pour sa conservation, la position des Hollandais les contraignit de ne laisser échapper aucune occasion de s'établir, à tout événement, là où ils avaient à espérer du profit commercable, sur lequel seul ils se reposaient pour leur subsistance & leur propre existence. Pressés par des motifs si urgens, il n'était pas étonnant que par occasion ils cherchassent à s'emparer, quoiqu'au préjudice des autres, des avantages qui pou-



vaient se présenter à eux & à les étendre au delà des limites de la stricte équité.

Cependant il faut convenir que des imputations de cette sorte ne doivent point se borner aux Bataves, & que peu de nations de l'Europe, si même il y en a, ont été complètement sans reproche à ces égards.

Mais si nous condamnons les suites de cet esprit inquiet d'avidité au dehors, nous ne pouvons qu'admirer la profondeur de la politique & de la prévoyance qui les soutinrent au dedans & qui savaient jusqu'où elles pouvaient être maintenues & encouragées, aussi bien que quand on devait les rétracter & les défavouer. C'est à cet art de bien concerter leur condescendance ou leur refus que les Bataves durent le succès de la plupart de leurs entreprises de commerce & la paisible jouissance de divers avantages. Ayant trouvé moyen de les obtenir par la connivence ou la négligence des autres, ils y formèrent à la fin des prétentions par la coutume ou la prescription.

Ainsi en faisant attention aux circonstances, où ils trouverent leurs antagonistes en état ou incapables d'appuyer leurs demandes, & en usant à propos de prudence, de fermeté & de patience, suivant l'humeur & le génie de ceux à qui ils avaient à faire, ils rendirent inutiles la résolution, la politique & le ressentiment de leurs adversaires & de leurs compétiteurs, & surmonterent, en trouvant moyen de les attaquer séparément, des difficultés qu'ils n'eussent pas vaincues, si leurs antagonistes eussent eu la précaution de s'opposer tous à eux en même tems.

De cette manière ils exercèrent leur habileté envers plus d'une puissance; & dans le cours général de leurs affaires, ils gagnèrent toujours; quoiqu'ils rencontraissent dans ces épreuves de dextérité des gens nullement novices en politique, & que plusieurs de ceux avec qui ils étaient ainsi engagés, se crussent beaucoup supérieurs à eux dans ces subtilités & ces finesse, auxquelles plusieurs hommes d'état attachent un si haut prix.

Si l'on se donne la peine d'examiner les négociations conduites par les ministres Bataves à la cour de Jaques I, roi d'Angleterre, à celle de



Portugal, après que ce royaume se fut rendu indépendant de l'Espagne, & dans les cours des couronnes du Nord, sans parler d'autres, on trouvera des raisons suffisantes pour convenir des talens & de l'expérience de ceux à qui les Etats-Généraux confierent leurs intérêts, dans les vues & desseins ci-dessus particularisés.



*Aristocratie du gouvernement Batave. Moyens employés pour le maintenir & le rendre agréable au public. l'Habitant des Provinces-Unies nullement enclin à l'insurrection, cependant extrêmement dangereux, lorsqu'il y est provoqué. Modestie des chefs du gouvernement dans leur extérieur, leur conduite & leurs discours. Exemples de cette circonstance en divers cas. Egalité dans la levée des taxes. Impartialité observée dans l'exécution des loix & l'administration de la justice. Les Bataves nullement sujets à la prévention. Leur diligence & exactitude à remplir les devoirs attachés aux emplois publics.*

Les heureux efforts des principaux membres du gouvernement de la république Batave, pour le service public, ont puissamment contribué à fixer son attention sur les avantages résultans de leurs travaux & à l'empêcher de faire des recherches sur la nature d'un gouvernement qui était devenu graduellement purement aristocratique.

Afin d'obvier à la jalousie, que pouvait cau-



ser la manifestation d'une pareille circonstance, ils n'ont négligé aucune espèce de politique qui pût cacher cette désagréable vérité à la connaissance du public.

Pour le faire efficacement, ils n'eurent que deux méthodes, savoir une administration équitable & une exclusion totale de cet appareil personnel d'autorité & de grandeur, qui rend surtout le pouvoir l'objet de beaucoup d'envie. En conséquence ils embrassèrent ces deux méthodes, & ils les ont constamment suivies avec une persévérance & une fermeté qui font rejaillir le plus grand honneur sur leur conduite. Les partisans de la démocratie doivent convenir que la circonspection & la discrétion, avec lesquelles ils ont agi, ont produit des effets aussi salutaires que ceux qui auraient pu jamais résulter des réglemens les mieux imaginés, fondés sur le concours, le plus libre & le plus exempt de l'influence de toute une nation.

Le fait est que cette aristocratie dans le gouvernement Batave roule entièrement sur la conduite prudente & impartiale de ceux qui l'exer-

cent. Toutes les fois qu'une tendance à la hauteur ou à l'oppression ou à des mesures contraires au bien public s'est manifestée ou a été suspectée, la nation a jeté de hauts cris & en a tiré quelquefois la vengeance la plus inflexible.

Mais il y a eu si rarement des sujets de mécontentement, qu'aucune autre nation, sous un gouvernement patricien, n'a jamais joui d'autant de tranquillité intérieure : preuve de la conduite tempérée & modérée de ceux qui sont à la tête des affaires, non moins que du bon sens & de l'heureuse disposition des sujets ainsi gouvernés. On voit par là que ceux-ci sont exempts d'esprit de trouble & de faction, & veulent bien souffrir l'ambition qu'un petit nombre a de dominer, pourvu que les suites n'en soient pas préjudiciables aux intérêts essentiels de tous, maxime à laquelle ne font point assez attention ceux qui soutiennent la nécessité d'une égale répartition d'autorité successive parmi les membres d'un état, afin d'en conserver la liberté. C'est toutefois une opinion, dont les fauteurs semblent trop sujets à oublier que les motifs de la plupart en



s'efforçant de devenir puissans, proviennent non tant de la soif du pouvoir que d'une envie d'avoir l'occasion de se faire distinguer & respecter pour leurs services envers la société.

Cette humeur traitable des Bataves ne provient certainement pas de la pusillanimité. Ils ont donné des preuves signalées du contraire, & ont fait connaître au monde que, lorsqu'ils sont provoqués, on ne peut les apaiser qu'après que leur colere a jeté son feu. Quand ils furent persuadés que les De Wit, étaient les causes des calamités qui avaient exposé leur patrie sur le bord de sa ruine, leur fureur ne connut point de bornes; & de peur que les procédures judiciaires ne pussent seconder leur ressentiment, la populace impitoyable eut recours à un massacre immédiat de ces deux hommes d'état également illustres & malheureux (47).

(47) Les excès auxquels la populace de la Haye se porta envers les deux de Wit révoltent l'humanité; il suffit de dire à ce sujet que les horreurs qu'on vit à Paris, lors de l'assassinat du maréchal d'Ancre, en 1617, se retracerent avec la même barbarie à la Haye, en 1672.

Les mêmes résolutions populaires, qui, quoique tumultueuses & destituées des principes de justice dans le cas précédent, furent fondées sur une conviction raisonnable de leur équité dans un cas postérieur, placèrent Guillaume IV à la tête de la république. Quoique des observateurs superficiels se soient permis des reflexions trop libres sur le caractère des Bataves, au sujet de ces procédés irréguliers & en apparence désespérés, cependant l'expérience a montré que, dans ces résolutions rapides & instantanées du corps d'une nation, les Etats-généraux ont souvent trouvé leur salut & leur renouvellement.

Il y a eu toutefois peu de révoltes parmi les habitans d'un pays, où la douceur dans l'exercice du pouvoir & une condescendance à leurs souhaits & desirs ont toujours caractérisé leurs chefs. La circonspection de ceux-ci à éviter les occasions d'offenser est portée si loin, qu'ils s'abstiennent même soigneusement de cette apparence de supériorité que les formalités extérieures d'état annexent ordinairement aux personnes élevées en place. Il en résulte que, malgré la réalité de leur importance, les bourgeois-maitres & autres personnes en charges éminentes, affectent



dans leurs manieres & dans leur genre de vie un air uni & simple qui efface l'idée de leur supériorité; tandis qu'ils gouvernent en même tems d'une maniere absolue & conferent toutes les postes & emplois civils à qui bon leur semble, & cela avec une telle plénitude de pouvoir qu'ils obligent leurs plus proches parens & amis sans exciter aucune plainte ni aucun mécontentement apparent.

Une forte raison, pour laquelle les Bataves montrent cet acquiescement & s'abstiennent de trouver à redire à la conduite de leurs magistrats, c'est que les richesses étant le titre qui procure une connexion avec les premieres familles de régence, les gens industrieux qui constituent la majeure & la premiere partie de la nation, ne voyent point d'obstacle à leur espoir d'obtenir à leur tour assez de considération pour s'élever par de tels moyens à l'importance & à l'autorité. Cependant comme leur orgueil n'est point blessé par ces appareils de souveraineté & d'éclat officiel qui regnent tant dans les autres nations, & comme l'égalité des fortunes produit une familiarité de conduite qui fait dispa-

raître la dignité des emplois, excepté dans le moment où ils sont exercés, le pouvoir & le poids de ceux qui en sont revêtus ne sont en aucune maniere apperçus ou ressentis, si ce n'est qu'en ce qu'on les voit de niveau avec ceux sur lesquels ils président. Par leurs actions & discours ils professent une parité d'obéissance à toutes les ordonnances publiques, en commun avec leurs concitoyens. Ils attribuent avec soin & respect le seul empire & la seule majesté aux loix; ce n'est que, comme exécuteurs de ces loix, qu'ils requierent & demandent de la soumission & de la condescendance, & non comme dérivant ces prétentions d'aucun droit de domination inhérent à eux mêmes.

Tels sont les moyens populaires & judiciaires par lesquels l'intérêt patricien est soutenu dans les Provinces-Unies & florit presque sans être un objet de jalousie & n'étant que peu apperçu.

Conformément à ces maximes, dans les commencemens, un petit nombre de chefs, en évitant toute apparence de commandement & en ne s'arrogeant aucunes marques extérieures de pré-



éminence, s'infinuerent favorablement dans l'esprit & les bonnes graces de leurs concitoyens, qui, charmés de leur affabilité & de la simplicité de leur conduite, ne virent en eux que les laborieux & infatigables serviteurs du public. Ainsi l'air simple & la modération d'un Barnevelt & de ses illustres compagnons excitèrent à la fois l'admiration & le respect de toute l'Europe; &, ce qui était encore d'une plus grande importance pour la cause commune, produisirent l'imitation & la confiance de ses compatriotes. Ceux-ci étaient convaincus qu'il n'y avait nul danger à se résigner de la manière la plus implicite à des hommes qui donnaient de telles preuves de leur mépris pour toute vaine ostentation, qu'elles étaient une marque suffisante qu'ils n'avaient aucun desir d'accumuler les moyens de la soutenir.

Une exposition si efficace de désintéressement patriotique était toutefois nécessaire dans un tems, où toute vertu, alliée à l'épargne & à l'abnégation de soi-même, était requise pour augmenter un fonds qui ne s'éleva de rien que par un travail & une industrie extrêmes; & où une marque d'égalité & un esprit de bonté sociale étaient absolument

nécessaires pour cimenter tous les degrés dans une cordialité d'union.

Ces grands exemples laissèrent de si profondes traces dans la mémoire de ceux qui en avaient été témoins, qu'on forma & transmit à la postérité une règle traditionnelle, par laquelle on se fit une espèce de loi tacite de les imiter. A la gloire particulière des Bataves, il n'y eut, pendant long tems, qu'un très petit nombre d'occasions où ils s'écarterent de cette règle.

Avec la succession des tems, beaucoup après que les fondemens de la république eurent reposé sur la base la plus ferme & qu'on y eut élevé le plus noble édifice; à une époque où ils étaient devenus le plus puissant peuple sur mer & la nation la plus opulente sur terre, dans toute l'Europe; nous trouvons que, comme les anciens Romains dans les jours triomphans de la république, lorsqu'ils vainquirent un Pyrrhus & un Hannibal & affujétirent l'empire de la Grece, les Bataves conservèrent toujours leurs mœurs primitives au milieu de toutes les tentations qui purent les engager à s'en départir. Ainsi, tandis qu'un Tromp, un



Ruyter & beaucoup d'autres personnages mémorables fontenaient l'honneur de leur pavillon & portaient la terreur de leurs forces maritimes sur tant de mers; tandis que dans le même tems leurs trésors semblaient inépuisables par les sommes prodigieuses qu'ils dépensaient continuellement pour se défendre eux-mêmes si vigoureusement de tous côtés & pour assister & protéger puissamment leurs alliés, les chefs de l'état ne cherchaient d'autre lustre personnel que celui qui résultait de leurs actions & de leurs conseils, & réservaient toute la grandeur & la magnificence pour les occasions publiques. Le grand De Wit, l'ame de toute leur politique, cet homme dont le caractère allait de pair avec celui des monarques, ne se servit que rarement d'un équipage & n'eut d'autre suite domestique qu'un simple particulier.

A l'imitation de ces excellens modèles, tous les autres individus se conduisirent avec une économie & une modération qui passèrent en proverbe chez les nations de l'Europe, & qui furent d'autant plus étonnantes, qu'ils avaient plus qu'elles toutes les moyens de s'adonner au luxe.

Mais leur tempérance & leur aversion pour les excès furent toujours aussi remarquables que leur opulence. Il faut dire à la louange particulière des Bataves, que, comme les Carthaginois le furent dans l'antiquité, ils ont été, dans les tems modernes, le seul peuple chez lequel les richesses n'ont point produit leur effet ordinaire, savoir d'introduire le luxe & la prodigalité.

Cet esprit de tempérance, si rare ailleurs, continue jusqu'à ce jour avec très peu d'exception. La modestie de conduite & la manière d'agir des premiers du pays est encore dans toute sa pleine force. Les assemblées même des Etats-généraux à la Haye se tiennent avec un calme & un éloignement de pompe & d'ostentation, lesquels surprennent les étrangers qui ont vu l'appareil que l'on met, dans leur pays & ailleurs, à des cérémonies beaucoup moins importantes.

C'est ce mépris pour les décorations & les ornemens de l'ambition, qui les rend capables de goûter la jouissance d'un pouvoir réel & solide. On doit avouer toutefois



que l'exercice de ce pouvoir entre leurs mains est si équitable, qu'aucuns fardeaux, de quelque genre que ce soit, ne sont imposés qu'ils n'en soutiennent leur propre part, ni aucunes ordonnances émanées, qu'ils n'y montrent une obéissance exemplaire. L'histoire ancienne ou moderne ne fait mention d'aucun gouvernement où l'on ait jamais connu d'une manière plus éminente une égalité de taxes plus impartiale ou une dispensation plus stricte de la justice parmi toutes les classes de citoyens.

C'est à la connaissance & à l'exposition claire de leur conduite, que les chefs doivent la grande autorité & le crédit que la nation Batave a confiés à leurs mains, & non à un préjugé aveugle & ignorant en leur faveur.

La prévention n'est aucunement le défaut des Bataves. Quand on parvient à être populaire parmi eux, ce doit être par des services réels. On fait peu d'attention aux déclamations oratoires, & le mérite personnel de celui qui parle peut seul donner du poids à ce qu'il dit. Delà, comme leur humeur flegmatique les empêche ef-

ficacement de se soumettre à l'influence induite de l'artifice de la rhétorique, les écrits inflammatoires ne servent de rien au parti qui les fait éclore, à moins que les assertions qu'ils contiennent ne soient conformes à la plus exacte vérité & universellement approuvées. Comme la nation est trop froide & trop réservée pour être distraite par les purs sophismes du raisonnement, les faits sont les seuls objets de sa considération. Ce n'est que d'après eux qu'elle forme son jugement, & encore, lorsqu'ils sont bien vérifiés.

Au moyen de cette rigide circonspection de caractère & de cette lenteur à se décider non sans de sûrs garans, la réputation personnelle est loin d'être exposée à l'incertitude & au doute dans les Provinces-Unies, comme ailleurs. Un individu est sujet dans les autres pays à éprouver de telles vicissitudes d'approbation & de censure, de mépris & d'applaudissement, qu'à la fin il y devient insensible. Une pareille disposition d'esprit est évidemment fatale à la cause de la vertu, dont l'existence dépend, en grande partie, non seulement de la satisfaction d'une conscience irréprochable, mais encore de la récompense qu'elle re-



goit d'une bonne renommée. Elle n'est pas moins fatale aussi à l'état même, dont le bien-être est dû aux efforts, que font, pour mériter l'estime & les suffrages du public, ceux qui sont à la tête des affaires. Au contraire en trouvant que ce même public loue ou blâme sans jugement & avec précipitation, ils se rallentiront sans doute de leur zèle & de leur ardeur à poursuivre ses intérêts réels, & afin de se garder de la haine générale & de rester agréables à la multitude, ils se feront une étude unique de plaire & de concéder à leur patrie plutôt que de lui être utiles.

Dans les Provinces-Unies, les départemens publics sont ordinairement administrés avec une assiduité & une diligence excessives, toute personne en place apportant la plus vigilante attention aux devoirs de son office respectif, & ne se permettant que peu de ces distractions de plaisir qui, dans des gouvernemens dirigés avec moins de soin, sont regardées comme autant de privilèges & d'avantages annexés aux emplois.

La faible partie de loisir, qui reste après avoir vaqué aux affaires, ne présente il est vrai que

peu d'occasions de se livrer à des jouissances de cette nature. Quoiqu'il n'y ait point d'état qui veille plus scrupuleusement au soin de faire remplir toutes les fonctions nécessaires au bien-être de la société, cependant cet esprit de frugalité, qui inspire les individus de ce pays dans leurs affaires particulières, règne avec non moins d'influence dans tout ce qui concerne les intérêts communs. Dans la distribution des divers postes & emplois, qui ont pour but de coopérer au service public, on n'en a admis aucun de superflus, aucun de ceux si bien connus dans d'autres endroits & si proprement dénommés *sine curis* (sans fonctions). Dans l'établissement même de ceux qui étaient d'une nécessité absolue, on n'a eu aucune indulgence pour l'aisance, en augmentant leur nombre afin de diminuer le travail. Une portion suffisante de celui-ci est assignée à tous les emplois, afin de conserver en pleine vie l'esprit d'occupation & d'éloigner tout ce qui peut inviter à la dissipation.





## CHAPITRE XI.

*Conséquences salutaires de l'économie & de l'industrie des Bataves. Ils supportent patiemment les grandes dépenses & les grandes pertes. Leur persévérance à repousser & à surmonter les obstacles dans leurs établissemens étrangers. La nation Batave est d'une humeur tranquille & contente. Elle n'est point sujette à s'enorgueillir ni à se laisser abattre. Bons effets d'une pareille tournure d'esprit. Les Bataves aiment mieux les aïssances domestiques que l'éclat & l'extérieur. Banqueroutes moins fréquentes dans les Provinces-Unies qu'ailleurs. Les Bataves ne sont point aussi inclinés à se retirer des affaires que les autres peuples. Quelle en est la raison. Esprit économique de toutes les classes dans les Provinces-Unies. Cet esprit est de beaucoup supérieur à celui des autres nations. Ses heureuses conséquences dans la vie privée. Rôle important des Bataves dans les affaires publiques de l'Europe ; ce qui est un juste sujet d'étonnement.*

**L**a parsimonie des Bataves, quoique devenue si fréquemment un objet de ridicule parmi les

autres nations, est le fonds réel d'où ils ont tiré les ressources les plus essentielles. Les étrangers, qui traitent si lestement leur caractère, apprennent à la fin, en les connaissant & en les examinant de plus près, à respecter ce que l'ignorance leur faisait d'abord mépriser.

Ce fut de cette frugalité déterminée, que les individus se firent un devoir de pratiquer dans leurs affaires particulières, que le public retira cet appui durable & généreux, qui mit la république en état de s'élever au dessus de toutes les difficultés. Le ministère Espagnol avait bien raison de désespérer de les réduire à la sujettion, lorsqu'il fut, par le genre de vie domestique de ceux qui étaient à la tête de l'état, avec quelle simplicité ils étaient vêtus, avec combien peu de frais ils voyageaient, & avec combien peu de dépenses & de cérémonial ils traitaient des affaires les plus importantes (48).

(48) Il y a eu un tems où les députés des états prenaient leur repas frugal dans les promenades publiques ; on rapporte qu'un envoyé de *Madrid* ayant rencontré quelques-uns d'entr'eux assis sur un banc & mangeant un morceau de pain & de fromage, en attendant l'heure de l'assemblée, s'écria : *Un tel peuple est invincible !*



Cet esprit salutaire d'économie était en même tems secondé par une industrie, pour la pratique patiente & continuelle de laquelle ils ont acquis avec justice une célébrité au dessus du reste des hommes. Réellement leur caractère national est composé d'un égal mélange de travail, d'industrie & de persévérance; par la coopération invincible de ces trois qualités puissantes, ils réussirent dans plus d'une entreprise où les plus grands efforts seraient devenus insuffisans sans leur énergie réunie.

Tels furent, par exemple, ces desseins prodigieux où leur génie se signala d'une manière si éminente, en faisant céder la nature opiniâtre & rebelle aux projets les plus utiles, effectués presque contre toute attente & au milieu d'une infinité d'obstacles.

Ainsi ils eurent le courage de commencer, & la constance de ne jamais reculer qu'après avoir achevé, par l'effort du travail le plus opiniâtre aussi bien que par la conduite la plus prudente, l'ouvrage prodigieux de dessécher leur pays en faisant disparaître d'immenses déluges d'eau, qui

avaient couvert pendant l'espace de tant de siècles une si grande étendue de terrain.

La Nord-Hollande, en particulier, reçut réellement une seconde création; d'un marais affreux & désert elle fut convertie en un des plus beaux & des plus fertiles terrains de l'Europe: fix vastes lacs, dont quelques-uns couvraient presque dix mille acres, furent dans le cours de moins de cinq ans changés en jardins, vergers & prairies, & devinrent l'habitation d'une race d'hommes fortunée & opulente. L'accomplissement d'une pareille entreprise en si peu de tems montre quelles grandes choses peuvent être opérées par les mains des hommes, & on la regarde avec raison comme un des plus nobles monumens de l'industrie humaine.

Outre ces faits merveilleux, ils ont, avec non moins d'application & de fatigue, trouvé moyen de mettre sous leur sujétion les rivières & les mers qui les environnent, & qui jadis étaient autant d'objets perpétuels de terreur & d'alarme. Ils en ont fait les principaux boulevards, sur lesquels ils se reposent pour la protection & la sûreté



de leur territoire contre le danger d'un ennemi; ce qu'ils ont opéré, en garnissant leurs frontieres & leurs villes d'innombrables écluses, par le moyen desquelles, au moindre signal, les plus rapides inondations sont effectuées, & en peu d'heures ils deviennent inaccessibles.

La même attention & la même diligence, qu'ils apportent dans les grands objets qui ont été décrits, les accompagnent également dans les affaires de moindre importance. Entre autres exemples, afin d'éviter la peine & la dépense du frêt qui s'ensuivrait, s'il y avait des vaisseaux & des hommes uniquement employés pour un pareil objet, ils effectuent l'importation du marbre en le faisant servir de lest à leurs vaisseaux qui reviennent d'Italie. Par cette méthode non moins adroite qu'économe, il y a dans leurs édifices, tant publics que particuliers, une abondance de cette matiere, qui surprend avec raison un étranger qui réfléchit qu'on n'en trouve aucune carriere dans les Provinces-Unies.

Mais malgré l'industrie & l'économie sans égales, qui caractérisent si fortement les Bataves, la frugalité de leur penchant n'a aucune influence

sur eux, lorsqu'ils prévoient qu'elle pourrait devenir préjudiciable à l'intérêt général. Il faut le dire à leur louange particuliere, ils savent parfaitement se prêter aux dépenses les plus fortes & aux travaux les plus pesans, lorsque le tems & les circonstances le demandent.

Dela les flottes & les armées nombreuses, qu'ils ont entretenues à différentes époques; dela les grands & considérables arsenaux, qui abondent dans leurs provinces & qui n'ont été que depuis peu égalés dans les plus grands états de l'Europe; dela enfin, ce qui est plus étonnant dans un pays commerçant, cette patience héroïque avec laquelle ils se résignerent à ces pertes prodigieuses, qui furent les suites prévues & inevitables de la submersion volontaire de leur pays, pour l'empêcher de tomber entre les mains des Français.

Un mâle courage en affrontant gaiement les difficultés & en supportant les revers sans découragement, est un caractère distinctif de cette nation, dans ses affaires tant particulieres que publiques.



On en a des preuves sans nombre, surtout dans la multiplicité des efforts opiniâtres des habitans pour porter à la perfection leurs établissemens au dehors, dans des endroits ou des aventuriers moins patients avaient échoué, & où la persévérance laborieuse des individus contre toutes les difficultés & les traverses, fut l'unique base de leurs succès.

Ce fut par cet attachement obstiné à leurs entreprises, que, malgré une multitude d'obstacles, ils perfectionnerent leurs établissemens au Cap de Bonne-Espérance, dans les Indes Orientales & Occidentales, & autres endroits. Leurs possessions dans l'hémisphère Occidental sont jusqu'à ce jour à peine un peu plus que les théâtres de leur fatigue & de leur industrie continuelle. Les principaux avantages qu'elles procurent sont dérivés de leur situation au milieu des plus grandes puissances contendantes de l'Europe, dont ils ont bien su tourner la rivalité & les disputes à leur profit personnel.

La seule exception est la colonie de Surinam, où un terrain spacieux & un sol fertile les ont en-

couragés à déployer leur génie dans la culture de cette colonie & les ont mis en état d'en faire une des plus florissantes dépendances, qui appartiennent à aucune puissance de l'Europe.

Le calme & la résignation, avec lesquels les gens d'affaires chez les Bataves supportent un revers de fortune, ne sont aucunement inférieurs à leur fermeté inflexible à poursuivre hardiment ce qu'ils ont une fois commencé.

C'est une espèce de magnanimité pour laquelle ils ont acquis, pendant long-tems & avec justice, de la célébrité. Strada, déjà mentionné, n'était point le défenseur de leur cause. Il écrivit dans un tems peu éloigné de la fondation de la république, sous l'influence, & l'on peut le dire, sous les yeux & par ordre de la cour & des conseils d'Espagne; cependant il ne put s'empêcher de leur rendre justice touchant cette particularité remarquable. Dans son *Histoire des guerres des Pays-Bas*, il consacre à dessein un passage très circonstancié à cet effet.

Cette fermeté & cette sérénité d'esprit dans



les malheurs, de quelque cause qu'ils proviennent, contribuent à les rendre peut-être les plus faciles & les plus contents des mortels. S'ils peuvent se résigner avec autant de tranquillité aux rigueurs de la fortune dans des momens d'épreuves, son empire & son influence sur leurs dispositions doivent être par conséquent bien faibles, dans les occurrences ordinaires de la vie.

Le fait est que, comme ils sont naturellement étrangers à ces transports d'allégresse qui regnent chez des nations plus vives & plus ardentes, ils sont aussi moins sujets à se laisser abattre par le contrepoids plus qu'égal de la tristesse & de la mélancolie, qui est si communément le prix de ces jouissances de courte durée.

Par ces causes, aucune nation ne jouit davantage de ce bonheur intellectuel, qui provient de l'égalité d'esprit. Quoique ce ne soit point absolument le degré superlatif de la félicité, cependant, vu qu'il est moins sujet à l'interruption de la part des accidens attachés à la nature humaine, c'est pour cette raison une situation beaucoup préférable à l'autre.

Quand on réfléchit à la tranquillité d'esprit qui résulte de l'absence de ces passions, dont les objets sont hors du cercle des besoins & des desirs ordinaires, on ne doit point porter envie à ceux dont le lot est de contenter leurs plaisirs les plus délicieux. En comparant les inconvéniens, attachés à leur courte durée, avec les avantages momentanés qu'ils procurent, on trouvera probablement que les premiers ont la prépondérance; & on reconnaitra, d'après un juste examen, qu'un état de tranquillité, dont sont également éloignés les excès de joye ou de tristesse, est par la vigueur & la stabilité qu'il communique aux facultés, bien plus préférable à une condition susceptible alternativement de beaucoup de plaisir & de beaucoup de peine; d'autant plus que les fréquentes vicissitudes de l'un & de l'autre ne peuvent manquer de fatiguer & de torturer l'âme, & de troubler considérablement l'économie de tout notre système.

Les Bataves observent strictement le précepte qu'Horace, qui était un juge compétent de la



vie, établit comme la première règle du bonheur :

*Nil admirari prope res est una, . . .*

*Solaque quæ possit facere & servare beatum.*

( „ Ne rien admirer est presque l'unique & seule chose qui puisse effectuer & maintenir le bonheur. ” )

Le poëte ne prétend certainement pas priver le mérite de l'éloge & de l'estime qu'on est forcé naturellement de lui accorder, ni vouloir que les hommes se refusent le plaisir de ressentir de la satisfaction & d'en témoigner à la vue des objets qui font d'agréables impressions sur leurs esprits & sur leurs sens, mais seulement qu'ils n'y laissent pas reposer leur attention assez longtemps pour devenir amoureux des choses dont ils ne peuvent obtenir la possession, ou qu'ils ne soient pas induits, par une condescendance imprudente à des notions mal-fondées, à estimer les choses au dessus de leur valeur réelle.

Les Bataves connaissent parfaitement cette maxime, sinon par théorie, du moins par pratique. Peu d'objets sont en état d'exciter en eux ces transports d'admiration & d'applaudissement qui sont si communs ailleurs. Ils voyent les choses, non toutefois avec une indifférence absolue, mais avec un flegme qui fait qu'ils n'y attachent pas plus que leur valeur précise & qui ne permet pas à l'observateur d'être emporté par une vaine opinion de leur excellence.

Dela entr'autres effets produits par une pareille disposition, ils ne sont que peu charmés de ces modes & de ces inventions de luxe brillant, apportées de si loin & achetées à si haut prix, pour la jouissance desquelles tant de tems & d'argent est prodigué par les nations les plus curieuses & les plus raffinées, si toutefois de telles épithètes peuvent s'appliquer à ceux qui ont altéré la nature de ces objets, & qui, au lieu de les considérer & d'en faire usage, comme n'étant admissibles qu'en certaines occasions, les ont convertis en consommances régulières & nécessaires des personnes du bon ton.



Il n'y a donc que peu de Bataves qui soient captivés par ces gaietés passagères ou qui se fassent d'employer leur argent à des articles qui ne sont d'aucune solidité ni d'aucune durée. Ils sont beaucoup plus jaloux de s'assurer les moyens de vivre avec aisance que de se jeter dans cette profusion & cette pompe, vers lesquelles l'acquisition des richesses entraîne si puissamment, dans la plupart des autres pays, où les individus semblent croire le bonheur imparfait & incomplet, à moins qu'il ne soit orné d'embellissemens accessoires & environné d'une foule de témoins; bien différens à cet égard des Bataves qui ne cherchent le bonheur que pour lui-même, & se mettent peu en peine de ces superfluités brillantes, qui attirent une multitude de spectateurs.

On en voit des preuves remarquables dans la simplicité de leurs amusemens, qui sont le plus souvent bornés au cercle de leurs amis intimes & de leurs connaissances familières; & plus encore dans le peu de penchant à la somptuosité qu'ils montrent dans la décoration de leurs maisons. Leur principal & souvent leur unique mérite, comme on l'a déjà observé, en est la

propreté. On ne fait qu'une légère attention à ces ornemens d'architecture & à ces délicatesses étudiées de l'art, que les riches, dans d'autres endroits, s'attachent scrupuleusement à employer avec le moindre détail & considèrent comme des preuves de leur goût supérieur & comme des articles nécessaires dans la sphère de leur vie. De pareils objets dans ce pays de parcimonie ne sont en aucune façon regardés comme faisant une partie essentielle & propre des dépenses des individus même les plus opulens, & ne sont par conséquent appropriés qu'aux édifices publics.

De là sur les bords de ces nombreux canaux, qui répandent les richesses & l'abondance dans le pays, le grand nombre de maisons qui en quelque sorte les resserrent, est remarquable par une décence champêtre qui constitue ordinairement leur principale beauté. Quoique ces édifices démontrent pleinement que les habitans des villes, dans le voisinage desquelles ils sont situés, jouissent d'un état fortuné, cependant ils prouvent en même tems qu'ils sont également versés dans la science de l'économie, & non aussi jaloux de vivre somptueusement qu'agréablement. Dans



leurs villes les plus opulentes, il n'est pas rare de voir des marchans considérables *logés à l'étroit*, comme le disent proprement les Français, & ce qui est encore plus, entièrement satisfaits de cette situation. On ne consulte que peu les raffinemens modernes dans la distribution régulière & commode des appartemens. Les aïssances imaginées avec tant de goût en Angleterre, & les élégances si ingénieusement inventées en France sont presque totalement négligées; en un mot le système qu'ils observent dans leurs habitations est généralement celui qu'une personne riche, dans l'une ou l'autre de ces deux nations, regarderait comme très disproportionné à son importance.

Mais c'est de cette abstinence même de pompe & de somptuosité que les Bataves se piquent toujours dans le train ordinaire de leur vie privée. Si jamais ils s'en écartent, ce n'est que rarement, dans des occasions extrêmement particulières.

Quand on réfléchit que les faillites & les banqueroutes sont beaucoup plus rares chez eux que chez leurs voisins qui sont plus vifs & plus ma-

gnifiques, on doit convenir que leurs notions approchent beaucoup plus de la droiture sur ces articles & qu'ils sont exposés à très peu de censure. Leur principal défaut est de faire paraître trop de méfiance & d'user de trop de précautions inutiles en traitant d'affaires; on peut ajouter encore le défaut de ne pas se prévaloir, avec un propre degré d'indulgence, des largeesses que la fortune a si prodigalement, &, pour le dire à leur éloge, si justement répandues sur un grand nombre d'entr'eux.

Cependant, comme des erreurs de cette nature peuvent affecter peu le bien-être particulier de ceux qui les commettent, ou ce public dont ils sont membres, on ne doit pas les leur reprocher aussi sévèrement que l'ont fait injustement beaucoup d'étrangers inconfidérés, qui semblent oublier les conséquences de cet esprit de profusion qui regne avec tant de licence parmi un grand nombre de leurs compatriotes, dont les revenus ne sont que mal assortis avec leur extravagance.

Dans beaucoup d'endroits de l'Europe, l'imitation du genre de vie adopté par les classes su-



périeures, est souvent le dernier but désiré & trop fidelement mis en pratique tant par ceux qui travaillent à amasser du bien que par ceux qui sont au comble de leurs souhaits. Delà entr'autres suites funestes, les nerfs d'un état ont été relâchés non seulement par la dissipation, en frivoles projets, des fonds qui auraient dû être consacrés aux objets du commerce, mais aussi par la retraite prématurée du théâtre des affaires de la part de beaucoup d'individus à qui la date de leurs années ou la situation de leur fortune ne donnaient aucun juste prétexte d'avoir droit de renoncer à leurs travaux; mais qui étaient impatiens de figurer dans une sphere que la vanité leur représentait comme plus honorable ou que l'indolence montrait comme un asile après la fatigue.

Quels que soient les éloges que les personnes indifférentes accordent à la conduite de ceux qui, dans la force & la vigueur de la vie, aiment à se retirer de l'embarras des affaires du monde; cette conduite provient en général beaucoup plus d'un esprit de vanité ou d'un desir de l'aisance que de la modération & du contentement, dont la véritable nature ne consiste pas dans une renoncia-

tion à ces scènes d'action où nous sommes engagés pour l'avancement de notre fortune, mais dans une joyeuse acceptation des avantages qui en résultent, quoique ne répondant point à notre attente, ou disproportionnés à l'industrie que nous avons déployée dans la poursuite de nos plans.

Un motif capital pour lequel dans les Provinces-Unies les commerçans songent rarement à se retirer des affaires, tant qu'ils peuvent rester dans cet état sans être exposés à aucun inconvénient, c'est qu'aucun poste dans la société ne produit plus de crédit & de respect que celui d'un individu que la diligence & la sagacité ont élevé à l'opulence. Cette circonstance lui donne, dans toutes les affaires d'importance, une égalité de poids avec les premiers de ses concitoyens. Parmi ceux-ci, les ridicules & les sarcasmes avec lesquels la jalousie ou la légèreté attaquent, d'une manière si mordante & si injuste, la bassesse de la naissance & l'obscurité de l'extraction dans la plupart des autres endroits, ne sont que peu connus ou peu favorisés, & leur faveur & leur estime sont les



récompenses assurées d'une application heureuse à sa vocation.

Cette considération toujours présente, comme on peut bien le supposer, à l'esprit des hommes, qui voyent journellement avec combien de justice elle est fondée, devient sans doute un puissant aiguillon pour persévérer dans une carrière qui promet autant. Peu d'entr'eux en conséquence aiment à la quitter, même lorsque leur ambition est le plus amplement satisfaite & que dans le cours de ces avancemens dont leur industrie jeta les fondemens, ils sont au moins devenus des personnes de la plus haute importance.

La source principale d'où découle ce succès général d'efforts pour prospérer, l'heureux talent d'éviter des dépenses non nécessaires & de nulle utilité, est non seulement la gloire des classes commerçantes & laborieuses, mais également de ceux dont le patrimoine est assez considérable pour leur procurer toutes les jouissances. Quoique exempts de la sollicitude requise pour faire fortune, ils observent néanmoins dans l'administration de leur revenu un ordre & une économie, auxquels les héritiers de biens fonds, dans

d'autres pays, sont trop malheureusement étrangers.

Il en résulte que, tandis que ces derniers diffinent, sans garder de mesure, leur fortune, souvent de la manière la plus ignominieuse, les premiers jouissent d'une portion décente & raisonnable de ces plaisirs qui ne laissent aucuns remords après eux par le souvenir de leur prix & de leur impropriété. Les personnes influées par une dépravité de goût ou un dérèglement d'imagination regarderaient ces plaisirs comme en méritant à peine le nom; mais pour une vie de sobriété & de tempérance ils sont d'une valeur infinie par la sérénité qui en accompagne la poursuite & par l'absence totale de cette ardeur & de cette sollicitude inquiète qui agitent un esprit fort épris de brillans passe-tems & delà plus propre à en faire des objets d'occupation que de délassement.

Le résultat naturel de cette disposition modérée & circonspecte est que, tandis qu'en France, en Angleterre & dans d'autres pays, où des scènes de prodigalité sont fréquentes, où des fortunes



nes vont perpétuellement en ruine & où des familles honnêtes sont journellement réduites à l'indigence; dans les Provinces-Unies on ne souffre point de dissipation en aucun article, quelque faible & légère qu'elle puisse être; &, par la pratique continuelle de cette économie en toute occasion, avec le cours des années, on amasse des sommes considérables avec des revenus médiocres & l'on pourvoit en même tems d'une manière décente aux besoins domestiques.

D'après ces prémisses, on peut avec beaucoup de vérité affirmer qu'en tout ce qui concerne la conduite des affaires pécuniaires, les Bataves sont sans doute plus experts qu'aucun peuple, vu qu'à la science d'acquérir du bien, ils joignent celle non moins nécessaire de le conserver. Aucun pays donc ne peut entrer en rivalité avec leur, quant au nombre des habitans, qui ont en partage, sinon les richesses, du moins une honnête suffisance. C'est toutefois le résultat nécessaire de cet esprit universel de circonspection & d'ordre qui les caractérise si fortement, & dont l'exercice est si répandu & si populaire, qu'une trempe contraire d'esprit est d'une espèce étrangère.

gere, peu connue; & lorsqu'elle est découverte, on la met à l'écart, comme extrêmement digne de censure & déshonorante.

Dela au milieu d'une infinité de taxes & de contributions pour les besoins publics, telles qu'aucun pays n'en éprouve & dont les étrangers n'ont une idée juste, que lorsqu'ils connaissent le gouvernement intérieur de cette république, les habitans florissent, deviennent riches & parviennent à un degré de prospérité, égalé par peu de nations & nullement surpassé par aucune mentionnée dans l'histoire.

Louis XIV avait souvent coutume d'exprimer son étonnement, lorsqu'il comparait les impossibilités dont il chargeait son peuple avec celles dont les Bataves se chargeaient volontairement; ce monarque trouvait que les dernières étaient, d'une manière disproportionnée, beaucoup plus fortes & que les Provinces-Unies étaient encore supérieures à la France en population, en richesses & en puissance, par rapport à l'étendue du territoire possédé par cette république.



Ce monarque avait la vanité de croire son administration aussi douce & autant dirigée vers le bien des individus que celle d'aucun état de l'Europe. Il n'était donc pas étonnant qu'il ne comprit nullement les causes qui donnaient naissance au sujet de son étonnement. Il n'était pas aisé à un prince despote & absolu de découvrir quelles sont les différentes especes d'ascendant & d'influence que la jouissance de la liberté politique ou un état d'obéissance illimitée prennent sur l'esprit humain; combien la première élève celui-ci & lui inspire la résolution de tâcher de se surpasser, par la perspective de cette sécurité qui est l'âme de tous les efforts que nous faisons pour nous enrichir & améliorer notre condition, & combien le deuxième l'abbat & ralentit sa vigueur & ses efforts, par les réflexions qui se présentent sur l'état précaire de notre situation, quelque prospère & heureuse que notre industrie puisse l'avoir rendue.

Des considérations de cette nature mettent à même d'expliquer pourquoi ce prince ambitieux avait tant raison de s'émerveiller de ce qu'un pays, dont l'étendue allait à-peine au quinzième de ses états, osait cependant le braver; de ce

que sans appui, abandonnés, affaillis même, avec autant d'injustice que de mauvaise politique, par un autre voisin non moins formidable, les Bataves eurent néanmoins assez de force pour résister à toute sa puissance sur terre, & lui furent assez supérieurs sur mer pour l'obliger de se reposer entièrement sur l'assistance de leurs seuls rivaux sur cet élément; de ce qu'ils furent en état de jouer contre lui, après l'Angleterre, le rôle le plus considérable dans cette fatale alliance, qui mit un terme final à la carrière d'un demi-siècle de succès, & qui par une suite de victoires où ils eurent une part honorable, détruisit ses flottes, & défit & vainquit ses armées d'une manière si répétée & si décisive, qu'il n'eut à la fin d'autre ressource par devers lui que d'implorer la clémence de ses ennemis en demandant la paix aux conditions les plus humiliantes.

La postérité sera également étonnée, quand elle apprendra qu'un pays, dont la surface n'a pas dix mille miles en carré & dont une vaste partie est perdue en marais & en landes, trouva moyen, par l'industrie de ses habitans & par la sagesse & l'esprit de son gouvernement, d'entretenir dans cette fameuse querelle plus de cent mille



hommes en campagne, & plus de cent vaisseaux de guerre sur mer : forces plus considérables (celles de France & d'Angleterre respectivement exceptées) que celles qu'aucun autre état ou potentat de l'Europe pouvait alors entretenir ; & dont les frais excédaient les revenus de toute puissance dans cette partie du monde, à l'exception des deux mentionnées ci-dessus.



## CHAPITRE XII.

*Instruction à retirer de l'histoire des Provinces-Unies. Reflexions sur l'élévation de quelques nations. Causes de la prospérité des Provinces-Unies. Conduite des Bataves comparée avec celle de quelques états anciens & modernes. Récapitulation de leur politique.*

Un coup d'œil sur l'histoire des sept Provinces-Unies présente à un lecteur attentif une chaîne d'événemens & de faits, tant étrangers que domestiques, à la fois si extraordinaires & si instructifs, & compris dans des espaces de tems si étroits, qu'aucunes annales modernes ne peuvent lui être comparées à ces divers égards.

Quand on considère impartialement le grand nombre de passages extraordinaires qu'on rencontre dans le cours de la lecture de cette histoire, on doit avouer que les habitans de ces provinces méritent à un haut degré le caractère de bravoure, de sagacité & d'industrie, qui leur est universellement accordé, & qu'ils ont



en même tems montré, dans leur gouvernement intérieur & dans leur conduite au dehors, un système de politique supérieur à celui de tout état quelconque, durant les deux siècles, qui constituent présentement l'existence de leur république.

Quand un peuple ne sort que par occasion de l'obscurité & qu'il ne se signale que d'une manière passagère, de pareils événemens ne peuvent être dûs qu'aux talens supérieurs de ces personnages extraordinaires, que chaque âge & chaque nation produisent quelquefois. Ainsi le génie d'Epaminondas donna la suprémacie sur toute la Grèce aux Thébains, ses compatriotes, qui immédiatement à sa mort retomberent dans leur premier état de nullité. De la même manière, Timoléon rendit redoutables & invincibles les Syracusains, qui furent avant & après lui la proie des tirans. Dans le dernier siècle, les Suédois, sous Gustave Adolphe, & au commencement de celui-ci, sous Charles XII, jouèrent un rôle auquel ils furent auparavant & ont été depuis étrangers. Ainsi de nos jours, un illustre monarque (49), par l'opération infatigable de la capacité la plus étonnante, donna un lustre

(49) FREDERIC II, roi de Prusse.

à la couronne & une réputation aux qualités militaires de ses sujets, qui, étant l'un & l'autre fondés uniquement sur ses talens personnels & nullement dûs à aucune excellence particulière dans la forme de leur gouvernement, ne sont point présumés lui survivre, à moins que ses mérites ne soient égaux par ceux de son successeur.

Cette grandeur passagère des empires & des nations peut aussi être formée par le concours fortuit de ces incidens favorables, qui, sans l'intervention d'une profonde politique ou d'actions héroïques, effectuent à la fois l'élévation d'un état. Ainsi le mariage d'Isabelle de Castille avec Ferdinand d'Arragon, & celui de leur fille avec l'héritier de la maison d'Autriche, & la découverte accidentelle de l'Amérique produisirent l'importance fabuleuse & momentanée de l'Espagne. Tandis que ces causes opéraient, cette monarchie prit le dessus & devint la principale puissance de l'Europe; mais, lorsqu'elles cessèrent, elle déclina bientôt; & à proportion du décroissement de ces secours fortuits, elle tomba graduellement dans un état de faiblesse étonnante. Cet état fut accéléré par les chefs de cette monarchie qui méconnurent les sources



de sa première puissance & l'attribuerent à la force intrinsèque & naturelle & à l'esprit de la nation. Delà ils furent portés à des entreprises qui les convainquirent promptement de l'incapacité de l'Espagne, quand elle se reposa sur la seule vigueur de son gouvernement & de ses habitans pour appuyer & faire réussir de grands desseins.

Mais, lorsqu'un pays long-tems dérobé à l'attention du monde & intrinséquement d'une faible poids dans la balance de la politique, s'élève à travers les obstacles qui l'environnent, & contre toute attente & probabilité tient ferme contre les efforts les plus puissans & les plus invétérés, employés pour le réduire; lorsqu'au milieu de calamités de tout genre il fait journellement des progrès constans & uniformes vers la prospérité & arrive enfin à un degré de puissance & de dignité, supérieures, à proportion de ses moyens, à celles de tout autre état; lorsque ces faits ne sont point bornés à la durée d'un petit nombre d'années, mais qu'ils fournissent matière aux annales de deux siècles; lorsque l'esprit & la sagesse qui leur ont donné naissance, existent & fleurissent en pleine force, & qu'il n'y a d'au-

tres motifs apparens de craindre la chute de ce noble édifice, que ceux qui proviennent de la fragilité générale attachée à tous les ouvrages de l'homme; lorsque des faits de cette nature conspirent en faveur d'une nation, alors il est évident qu'on ne doit point attribuer plus long-tems ces effets admirables à l'éclat accidentel des moyens passagers de tout individu quelconque ou au concours spontané d'heureux hasards. Leurs causes sont beaucoup plus extraordinaires & s'appuyent sur une base plus durable, savoir la politique constitutionnelle & l'excellente administration d'un pareil état. Celles-ci, comme un fonds radical de santé & de vigueur dans le corps humain, lequel communique l'activité & la solidité à tous ses membres, entretiennent la vie & le mouvement requis dans les diverses parties qui constituent la république, en n'en laissant aucune rester sans emploi, en donnant de l'encouragement aux talens utiles & aux entreprises avantageuses, & en tirant parti de toute occasion de contribuer au bien-être du public. Aucun gouvernement n'a été plus attentif que celui des Provinces-Unies à cette particularité, qui est la véritable théorie de la prospérité dans tous les pays.



Cependant on prit les soins nécessaires pour unir ces deux extrêmes discordans, si difficiles à reconcilier chez une nation libre & opulente, un penchant pour la paix & une aptitude pour la guerre. Aucun gouvernement ne pourrait donner des preuves plus fortes de la préférence que les Bataves ont cordialement donnée aux arts & aux occupations de la première sur ceux de la deuxième. Toutes les fois qu'ils prirent les armes, ils le firent par toute autre motif que celui de l'ambition, & cependant leur conduite a toujours montré que leur inclination pour la tranquillité ne provenait point d'un défaut de résolution. La bravoure, qu'ils ont montrée dans les différentes guerres qu'ils ont été obligés de soutenir, peut être placée de niveau avec celle de toute autre nation.

Un pareil esprit d'équité dans les affaires publiques est un mérite auquel ne put jamais prétendre avec une égale propriété toute autre république, soit ancienne ou moderne, jouissant de quelque degré considérable de richesses & de pouvoir.

Pour ne rien dire des Spartiates & des Romains (avec lesquels, comme peuples entièrement guerriers, la comparaison pourrait ne pas sembler strictement juste) Athenes & Carthage, deux républiques commerçantes, avec qui, comme telles, les Bataves ont la plus grande ressemblance, furent continuellement engagées dans des projets ambitieux. Mais comme ils étaient étrangers à l'esprit de leurs institutions domestiques, elles ne pouvaient manquer, en y persistant obstinément, malgré les plus sévères avertissemens, de causer leur propre destruction.

Une fureur étrange & bizarre pour les conquêtes inutiles dans des pays lointains épuisa continuellement les Athéniens à force d'entreprises téméraires au dehors, & suggéra enfin cette fatale expédition en Sicile, d'où l'on peut dater le commencement de ces revers qui aboutirent à leur ruine entière.

Les Carthaginois suivirent les mêmes voies dangereuses. Ils avaient trop d'avidité & d'ambition, pour se borner au continent de l'Afrique où la nature semblait leur offrir un siège d'empire, inaccessible à la seule puissance qu'ils



avaient à redouter, s'ils avaient su profiter de leurs forces navales & de leur situation maritimes. Mais ils négligèrent celles-ci, afin de s'établir en Espagne, contrée qui devint un fléau perpétuel pour leurs hommes & leurs trésors. En absorbant toute leur attention, elle les rendit presque insensibles aux dangers imminens auxquels ils furent exposés, en laissant leurs propres côtes sans défense & ouvertes à ces invasions, dont les suites sont si bien connues.

Dans les premiers tems, la vanité de faire des conquêtes infatua les conseils de plusieurs républiques Italiennes. Ce fut la cause primitive de la dissolution de quelques-unes d'entr'elles; & elle manqua presque d'opérer la chute de Venise, la plus puissante de toutes; tant est préjudiciable au bien-être de toute constitution, fondée sur le commerce, l'esprit d'acquérir des états par la voie des armes; vû qu'en cas de mauvais succès, un état, dont la force n'est point intrinsèquement considérable, court risque d'une destruction immédiate; ou, si ses desseins réussissent, il n'en est pas beaucoup moins réduit à l'extrémité par les efforts qui ont été nécessaires pour obtenir du succès.

Des erreurs de cette nature dangereuse n'ont jamais été, ni ne feront jamais probablement commises par les Bataves, dont la conduite, par un ferme attachement aux principes de modération, a toujours été suivie de sa récompense, la sécurité. Toutes les fois qu'ils ont été assez violemment pressés par leurs ennemis, pour que leur situation soit devenue critique, la plupart des grandes puissances Européennes ont unanimement concouru à épouser leur cause, & se sont vivement intéressées à leur défense.

Avertis par le destin de ces nations, qui ont été les victimes de leur ambition, ils ont sagement suivi l'avis qu'un de leurs hommes d'état le plus distingué avait souvent coutume d'inculquer, dans un tems où leur prospérité était à son comble & où leurs succès sur terre & sur mer enflaient trop quelques uns de ses collègues, à qui il répéta par occasion ce précepte d'Ovide :

*medio tuitissimus ibis.*

( „ Le milieu est pour vous la voie la plus sûre. ” )



Dirigés par cet esprit salutaire, ils semblent, d'après tout le système de leur politique, avoir considéré l'*auream mediocritatem* („ la mediocrité „ qui vaut de l'or ") qui est la plus sûre route vers le bonheur dans la vie privée, comme également applicable aux affaires d'état & pareillement efficace pour avancer la félicité publique des nations.

Conformément à ce principe, ils ont été plus attentifs à conserver leurs propres possessions que jaloux de les aggrandir. Lorsqu'à l'issue de la guerre générale, qui fut terminée par le traité d'Utrecht, leurs frontières furent étendues, leur sûreté fut évidemment le seul objet qu'ils eurent en vue, d'autant plus que la souveraineté territoriale resta à d'autres dans les villes fortifiées, qui leur furent cédées, comme une sûreté contre le danger d'un voisinage aussi suspect que celui de la France.

Le seul accroissement qu'ils aient eu en vue a été celui du commerce & de la navigation. Comme ils doivent à tous deux leur force & leur gloire & qu'ils ne se reposent que sur l'un & l'autre

pour continuer le rôle qu'ils ont joué jusqu'ici, ils ont employé tous leurs soins & toute leur étude à les perfectionner. Ils savent parfaitement que du moment qu'ils sont perdus tous deux, sinon leur existence politique, du moins leur importance doit cesser immédiatement, & que de cette perte s'ensuivra sans doute un éloignement de ces maximes d'industrie & d'économie, à la plus stricte observance desquelles ils doivent leur conservation. Ils y ont donc été fidèlement attachés, & par là (ce qui au jugement des politiques contribue principalement à donner une consistance perpétuelle à un état) ils ont été d'une manière inaltérable la même nation, à tout égard essentiel, depuis l'origine de la république jusqu'à ce jour.

Pour rendre justice aux Bataves, ce n'est point sans raison qu'ils se vantent d'avoir tous les motifs de rester inviolablement attachés aux principes & aux plans de conduite de leurs ancêtres. Ce fut en les adoptant & en y adhérant qu'ils furent en état de combattre victorieusement les plus grandes difficultés, & de justifier, suivant leurs propres expressions, ces devises qu'ils pri-



rent dans ces tems périlleux, afin d'inspirer à la nation de la confiance & de l'intrépidité.

Il est certain qu'on ne trouva jamais que dans l'histoire des Provinces-Unies de plus forts exemples, qu'une nation, quoique dans une situation abattue, devient invincible par l'unanimité, & que la constance & la fermeté ne manquent jamais d'accomplir leur but, quelque difficile & lointain qu'il soit. Le monde est redevable à la prospérité des Bataves de la plus convaincante de toutes les preuves, que l'indolence & le découragement, en faisant naître des empêchemens trop difficiles pour que nos efforts & notre résolution puissent les surmonter, sont, dans le cours ordinaire des choses, les obstacles les plus réels à nos desseins.



## CHAPITRE XIII.

*Censure injuste & procédé peu honnête envers les Bataves de la part de quelques princes & nations de l'Europe. Fausses notions sur les qualités & le caractère des hommes examinées & refutées.*

**M**algré les mérites très particuliers & extraordinaires des Bataves, il n'y a aucune nation en Europe, dont les autres habitans de cette partie du monde ne soient plus inclinés à critiquer & censurer le caractère, & à en faire, en beaucoup d'occasions, même un objet de ridicule.

Il est difficile d'expliquer d'où peut provenir un penchant si condamnable & si scandaleux, à moins qu'on ne l'attribue à l'inimitié, à la jalousie ou à la légèreté; car certainement il ne peut provenir d'un motif bien fondé & raisonnable.

Louis XIV, roi de France, & Charles II, roi d'Angleterre, eurent, comme on fait bien, une antipathie particulière pour les Bataves & trouvaient du plaisir, dans toute occasion qui se pré-



sentait, à en faire l'objet de leurs railleries & de leur dérision. Mais les opinions & la conduite de ces deux princes ne préjudicieront aucunement aux Bataves, quand on considérera quelle politique dominait dans les cours de France & d'Angleterre à cette époque. Une inimitié, toutefois mal-fondée, fut évidemment le véritable motif des sentimens peu généreux, plutôt exprimés que nourris par ces deux monarques à l'égard des Bataves, qui certainement n'avaient pas donné à l'un ou l'autre d'eux le moindre sujet de penser mal de leur politique ou de leur courage.

La jalousie qu'excite leur opulence supérieure est sans doute un motif fréquent pour les sarcasmes & les moqueries de la plupart de leurs voisins; vu qu'on manque rarement de faire allusion à leur richesse, même dans les discours dont le but est de les représenter dans le jour le plus badin.

Ils ne sont pas moins exposés à devenir un objet de raillerie, par cet esprit de légèreté, qui est si sujet à ne pas faire attention aux bon-

nes qualités des individus, afin de tomber sur cette partie de leur caractère dont on peut parler de manière à faire rire à leurs dépens. Sous ce point de vue, les Bataves peuvent être comparés à ces personnes d'un mérite éminent dans la vie privée, que leurs qualités, quoique grandes & respectables, ne peuvent garantir des traits satiriques auxquels leurs défauts peuvent les exposer; & il ne faut pas oublier que la malignité humaine est sans cesse à la découverte des taches & que les caractères les plus distingués ne sont jamais sans en avoir.

Mais outre ceux qui traitent les Bataves comme des objets de leur risée, il y en a d'autres qui ont décrit les qualités particulières, qu'on leur attribue, avec des couleurs capables d'effacer toute idée de mérite intrinsèque & réel, non seulement dans ce peuple, mais encore dans tout autre, si l'on admettait une pareille description & un pareil raisonnement.

Lorsque les grands exemples de diligence & d'industrie dans la nation Batave ont été mentionnés devant quelques individus & cités comme des



preuves du mérite supérieur de ce peuple, on a quelquefois répondu que les habitans de tous les pays ont leurs vertus spécifiques, attachées à leur disposition naturelle, comme des productions particulières sont appropriées au sol où elles viennent; donnant à entendre par-là que les qualités & les vertus nationales sont le résultat des purs accidens & réellement accordées gratuitement par la main de la nature, sans la coopération de ceux qui les possèdent.

Quelque disposées que les personnes superficielles & sans attention soient à admettre une pareille notion, à l'examen elle ne paraît pas fondée sur des faits & ce n'est qu'un essai spécieux pour couvrir les démerites d'un peuple; en les représentant comme les suites nécessaires d'une fatalité inévitable, qui distribue indistinctement les bonnes & les mauvaises qualités de la même manière aveugle que la fortune est représentée faisant pleuvoir les emblèmes du bonheur ou du malheur sur ses nombreux courtisans.

Mais le fait est que, comme les perfections personnelles proviennent des efforts de ceux qui les ont acquises, de même le mérite de quelques

nations surpasse celui des autres dans la même proportion & par les mêmes moyens qui placent quelques individus si éminemment au dessus des autres.

On en a des preuves notoires, quand on compare la misère, qui regne dans quelques parties du monde, avec la prospérité qui occasionne une différence si remarquable dans les autres. Quoiqu'on ne puisse nier que la première provienne de l'indolence & la deuxième de l'industrie, cependant conformément à l'opinion précédente, des sophistes ont prétendu que l'industrie est un attribut dans les hommes attaché à leur endroit natal, & que l'indolence, par une semblable manière de raisonner, est un malheur provenant de la même source: qu'en conséquence ni l'une ni l'autre d'elles ne donne du démerite ni ne jette du blâme sur le caractère de ceux qui sont sous leur influence respective. Quoique l'une, comme la laideur ou la maladie, excite la commisération, cependant l'autre, comme la santé ou la beauté, ne donne aucun lieu à cet éloge qui est fondé sur l'estime.



Pour répondre à des opinions si mal-fondées & si frivoles, faisons attention à la situation méprisable de quelques nations modernes & au rôle respectable que jouent les autres, par exemple les Anglais & les Bataves, deux nations dont la saine politique & la prééminence dans ces arts, qui contribuent au bien-être de la société, forment un contraste complet avec les systèmes d'administration mal-conseillés & ruineux qui régissent dans les divers autres états.

Ils ne furent pas toujours néanmoins dans cet état désirable dont ils jouissent présentement; il y eut un tems où ils étaient absolument barbares; ce qui avait lieu précisément à une époque où quelques nations, aujourd'hui fort déchues, étaient fortunées & florissantes.

Il est donc incontestable, d'après ces vicissitudes dans la situation des habitans de l'Angleterre & des Provinces-Unies & d'autres pays, que ni leur bonne ni leur mauvaise fortune n'était due à la position locale; puisque, suivant cette méthode de raisonner, elle aurait dû rester constamment la même jusqu'à ce jour.

La disparité prodigieuse, qui subsiste aujourd'hui entr'eux, doit être provenue dans l'origine d'une autre cause. Ce ne fut évidemment autre chose que le changement d'humeur & d'inclinations dans les naturels de ces différentes contrées, occasionné par les révolutions du gouvernement, qui en exaltant ou en abattant leurs esprits, leur ont inspiré de la vigueur & de l'activité ou les ont plongés dans un état de faiblesse & de paresse.

De-là il s'ensuit clairement que le génie national & la vivacité ou la lenteur dans l'exercice de nos talens & de nos facultés ne sont point le résultat spontané des climats particuliers, mais incontestablement les effets, l'un d'une administration heureuse, & l'autre d'un gouvernement oppressif.

Il ne faut pas une profonde recherche pour expliquer d'où provint un si heureux changement d'affaires chez les habitans de l'Angleterre & des Provinces-Unies. Il fut entièrement dû aux efforts de ces patriotes, qui eurent la sagacité d'embrasser & la résolution de suivre des maximes & des mesures plus salutaires que celles qui



avaient eu cours chez leurs ancêtres; qui saisirent l'occasion favorable d'entreprendre & parvinrent heureusement à former de nouveaux plans de conduite, & qui, afin de perpétuer les avantages, qui en dérivait, inspirèrent à leurs compatriotes un esprit d'application, d'industrie & de fermeté, dont, comme on l'espère, ils ne dégénéreront jamais.

Les changemens qui ont été si funestes à la prospérité des autres nations, sont aussi facilement déduits du manque de capacité ou de courage dans ceux qui étaient à la tête des affaires ou de la négligence & de la pusillanimité dans ceux à qui on avait confié les droits de la société; maux qui occasionnent promptement une décadence d'activité & de zèle en ceux qui sont employés dans les divers départemens du service public. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un état; vu qu'il s'étend bientôt, comme une contagion, dans la société, & se termine à la fin en une fatale indifférence pour l'intérêt général; disposition qui conduit manifestement aux conséquences les plus dangereuses. Delà des vues particulières, la désunion & des contestations, qui produisent une faiblesse intérieure &

l'incapacité de résister à l'ennemi. Delà aussi la conquête & la dissolution de l'état, suivies de ces calamités, qui naturellement accompagnent une pareille situation.

Ainsi l'on voit, sans avoir recours à des argumens trop recherchés, que la bonne ou mauvaise fortune des états dépend de l'usage qu'on fait des qualités attachées aux humains; & que la direction de ceux-ci étant visiblement au pouvoir de ceux qui président sur eux, le bonheur ou le malheur public est clairement l'ouvrage d'une administration vigoureuse & énergique, ou d'un gouvernement imprudent & faible.

La droiture politique dans ceux qui dirigent ses conseils, est pour une nation ce qu'une éducation propre est pour les individus. Comme la dernière les forme à de louables habitudes, & par la découverte & l'amélioration de leurs différens talens, pose un solide fondement pour leur prospérité future, ainsi la première maintient une stricte discipline dans chaque département & surveille les diverses dispositions des membres qui composent l'état, afin de les diriger vers les emplois & les objets qui peuvent devenir d'une utilité gé-



mérale ; la grande & principale science de la vie publique & privée étant de faire concourir chaque occasion au plus grand avantage.

On peut raisonnablement inférer des raisonnemens précédens que ni la possession ni le défaut de talens ne doivent être invariablement attribués à aucun incident comme à celui du climat, & que les différentes tribus, qui divisent l'espece humaine, participent en général à une égale distribution des semences de la plupart des perfections intellectuelles, aussi bien que des autres qualités louables, dont la nature propre est ou de fructifier par la culture ou de périr par la négligence. Rien donc ne peut être plus absurde que d'imaginer qu'elles sont localement produites, comme les plantes & les végétaux, & renfermées, comme eux, dans des limites particulieres.

Quelques partisans de cette opinion ont cherché à justifier les habitans des nations méridionales de l'Europe, qui sont d'une maniere particuliere addonnés à l'oisiveté, en alléguant que dans des régions, comme les leurs, si exposées à l'influence du soleil, les forces corporelles &

par conséquent les forces intellectuelles sont si fortement abbattues par la chaleur excessive du tems, qu'elles ne peuvent suffire à cette persévérance laborieuse dans la poursuite du travail ou des affaires, en quoi ils sont tant surpassés par leurs rivaux du nord.

On découvre toutefois bientôt l'apparence spécieuse & l'illusion de cet argument, en réfléchissant que cet esprit d'activité n'est point restreint à la latitude de ces endroits de l'Europe dont les habitans sont distingués par cette qualité, mais qu'il est également manifesté dans les Colonies qu'ils ont établies dans les Indes Orientales & Occidentales. Dans ces contrées, quoique situées au centre de la Zone torride, ils agissent, malgré la chaleur excessive de climat, avec la même ardeur & la même assiduité, qui les caractérisent dans leur propre pays.

Ce qui est encore plus frappant & plus décisif, dans les pays méridionaux de l'Europe, dont on a voulu justifier les possesseurs actuels, quant à la négligence, par les allégations susdites, la majeure partie des habitans, il y a quelques siècles, était un modele d'adresse & d'indu-



arie, & se distinguait par une vive activité. Il n'est pas moins remarquable qu'on trouve encore aujourd'hui dans les districts les plus méridionaux de l'Espagne, contrées auxquelles on fait allusion, l'espece d'hommes la moins fainéante de tout le pays.

Mais sans avoir recours aux habitans de l'Europe, ceux des latitudes beaucoup plus chaudes fourniront un nombre suffisant de faits pour invalider une assertion si peu réfléchie. Si nous consultons les annales de l'antiquité, nous trouverons que l'Egypte produisit les hommes les plus industrieux dans les tems éloignés. Les Chinois anciens & modernes ont droit au même éloge. Les naturels de l'Indostan, de la Perse, & de l'Arabie n'aiment pas l'oïveté. Au Mexique même & au Pérou, pays où la civilisation n'a fait que peu de progrès, les habitans étaient, suivant une tradition indubitable, vifs & laborieux, lorsque les Européens pénétrèrent pour la première fois dans cet hémisphère.

On peut donc avec justice conclurre, des raisons & des remarques susdites, que la disparité entre le génie & les talens des diverses nations

est principalement fondée sur la nature de leur gouvernement, ainsi que sur la capacité & la trempe d'esprit de ceux qui sont à la tête des affaires, & qu'il est très peu l'effet de leur situation accidentelle sur la surface du globe. Les Européens, qui sont établis dans tous les endroits de la terre habitable, le prouvent continuellement, en apportant avec eux partout où ils vont & en transmettant à leur posterité, née & résidante au dehors, le caractère & les inclinations qui dominent dans la mere-patrie. Enfin pour confirmer & mettre cette circonstance dans un jour plus clair, toutes les fois que, par des révolutions domestiques, les idées, les opinions & les mœurs d'un peuple éprouvent une altération, le changement se communique immédiatement & se répand avec une rapidité non interrompue dans les établissemens les plus éloignés.

F I N.

